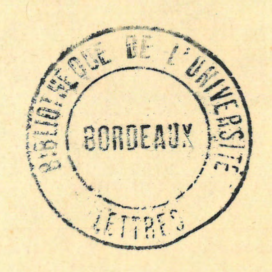
P. LACAU. – ÉTUDES D'ÉGYPTOLOGIE, I. PHONÉTIQUE

PIERRE LACAU

ÉTUDES D'ÉGYPTOLOGIE

I. PHONÉTIQUE ÉGYPTIENNE ANCIENNE

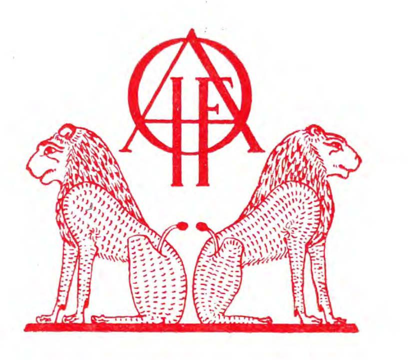


PUBLICATIONS DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE DU CAIRE

ÉTUDES D'ÉGYPTOLOGIE

I

BIBLIOTHÈQUE D'ÉTUDE, T. XLI, LE CAIRE 1970



PIERRE LACAU

ÉTUDES D'ÉGYPTOLOGIE

I. PHONÉTIQUE ÉGYPTIENNE ANCIENNE



PUBLICATIONS DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE DU CAIRE

AVANT-PROPOS

Cet ouvrage devait voir le jour dix bonnes années plus tôt et son auteur aurait dû avoir le plaisir d'en feuilleter lui-même les premiers exemplaires entre ses mains. Les circonstances qui ont perturbé de 1956 à 1959, puis de 1961 à 1963 le rythme normal de nos publications en ont décidé autrement. Il ne devait pas être donné non plus à J. Sainte-Fare Garnot qui avait diligemment réuni les manuscrits de P. Lacau et avait préparé l'élaboration de ce volume avec une conscience exemplaire, d'en mener l'édition à son terme : frappé lui-même par un destin implacable, il laissa inachevé ce livre auquel il avait consacré tant d'heures de généreux dévouement.

En fait, la composition en avait été amorcée dès 1954. Quand j'entrepris, d'avril à juillet 1959, de reclasser les «plombs» qui avaient subsisté dans notre imprimerie après les événements de 1956-1959, une partie de cette composition fut retrouvée. Je pus déterminer, à partir des manuscrits, quelles parties manquaient, et l'imprimerie put reprendre pendant un temps la préparation de cet ouvrage.

Lorsque le décès de J. Saint-Fare Garnot interrompit une nouvelle fois ce travail, il devint nettement plus difficile d'en reconstituer les éléments; une part des épreuves subsistait au Caire; quelques manuscrits ou certains doubles portant quelques annotations furent retrouvés parmi les papiers de J. Sainte-Fare Garnot, au Caire. En classant en France les archives du «Centre W. Golénischeff», à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, J. Yoyotte retrouva également, parmi les papiers scientifiques de J. Sainte-Fare Garnot, une fraction des épreuves qui complétait celles que j'avais retrouvées au Caire. Il sembla donc possible, à partir de ces multiples versions plus ou moins parallèles, de reprendre le travail d'édition et de conduire cette fois à son terme un ouvrage que les circonstances n'avaient que trop maltraité. C'est ce que nous pûmes faire cet hiver, grâce en particulier au concours de M. G. Roquet, jeune étudiant d'égyptologie et de sémitique, qui a bien voulu relire ces épreuves avec soin et vérifier transcriptions et références.

Chacun sait qu'un manuscrit peut évoluer et se parfaire jusqu'au moment décisif où l'auteur signe le «bon à tirer». Entre le texte initial de P. Lacau et le présent volume, il manque tout ce travail de perfectionnement et de reflexion que l'auteur aurait naturellement assuré lui-même, mais qu'il est difficile à tout autre de faire à sa place. Conscient de la nécessité d'une mise au point, J. Sainte-Fare Garnot avait déjà recouru à l'aide de nos collègues MM. André Caquot et Antoine Guillaumont, qui ont bien voulu revoir la partie des manuscrits consacrée au comparatisme chamito-sémitique. Leur aimable collaboration a épargné à cet ouvrage quelques erreurs de détail. Elle a aussi mis en lumière un petit nombre de points contestables, sur lesquels P. Lacau aurait sans doute été amené lui-même à modifier quelque peu sa position. Nous ne nous sommes pas senti libre de transformer son texte à sa place, et nous avons limité notre travail aux erreurs matérielles, citations, références, orthographe ou traduction de mots sémitiques, dans la correction desquelles il n'entrait aucun élément de réinterprétation personnelle.

Il reste qu'en de nombreux cas, il a fallu compléter des notes simplement ébauchées, en reconstituer d'autres, dont seul un appel attestait la nécessité, choisir enfin entre plusieurs versions portées sur les épreuves successives, dont la dernière en date n'est pas nécessairement celle à laquelle l'auteur aurait donné sa préférence au moment de sa révision finale.

Nous prions donc le lecteur de garder en mémoire le fait qu'il s'agit d'un ouvrage posthume, dont l'auteur n'a pas pu amener lui-même le détail à sa perfection.

* * *

Sous ce titre global d'*Etudes d'Egyptologie* ont été groupés, dans ce premier volume, divers articles de P. Lacau relatifs à la phonétique de l'égyptien et du copte. Un petit nombre d'entre eux est déjà connu, et a paru dans diverses revues scientifiques; les éditeurs de la *Revue d'Egyptologie*, de *Syria*, de la *Zeitschrift für aegyptische Sprache* ont bien voulu donner leur accord à cette réimpression; qu'ils en soient ici publiquement remerciés. Les autres articles sont nouveaux et constituent la rédaction de cours professés par P. Lacau entre 1945 et 1948 au Collège de France.

Un second volume de ces *Etudes d'Egyptologie*, consacré à la morphologie, paraîtra ultérieurement, dès que le manuscrit aura pu être reconstitué à partir des épreuves et des rédactions partielles, retrouvées ici et là.

Le Caire, 25 Septembre 1970.

Serge Sauneron

NOTE SUR LES TRANSCRIPTIONS

Le système de transcription adopté dans les *Etudes d'Egyptologie* ne diffère du système en usage dans les grammaires classiques (Erman, Gardiner, Lefebvre) que sur les points suivants :

1° Dans sa valeur d'*aleph* (il en a d'autres), le signe du vautour percnoptère 𓄿 est transcrit par ʾ, non par ꜣ. Ce dernier indice, limité, autant que je sache, à la transcription de l'égyptien ancien, risque d'être interprété comme correspondant à une valeur phonétique spéciale, autre que celle de l'*aleph* sémitique (ʾ). Je l'écris ʾ et non ʾ (à la manière d'un accent) pour bien marquer son rôle consonantique, trop facilement méconnu. Cette remarque vaut aussi pour ʿ (𓂝 = *ayin*) qu'il faut écrire, d'après moi, sur la même ligne que les autres signes, et non au-dessus, puisque c'est une consonne et non un accent.

2° Ainsi qu'il est expliqué plus loin (p. 1, note 1), le signe 𓇋 est transcrit i̯ chaque fois que sa valeur de *yod* est prouvée, soit par le copte, soit autrement (grec, correspondances avec le sémitique etc.). La transcription ỉ est réservée à ce même signe 𓇋 quand il note un *aleph;* je l'emploie également toutes les fois que nous ne pouvons déterminer exactement la valeur phonétique de ce signe. Rappelons-nous que, très probablement, pour ne pas dire sûrement, il correspond encore (par exemple dans certains cas où il est *écrit,* en finale) à autre chose qu'un *yod* ou qu'à un *aleph,* sans compter son rôle d'aleph prothétique, simple support de voyelle, comme en sémitique.

3° Le signe 𓈎 est transcrit *q* et non *ḳ* (cf. Vergote, *Phonétique historique de l'égyptien,* Louvain 1945, p. 31 et 125).

I

À PROPOS DU SIGNE HIÉROGLYPHIQUE 𓄿

1. Dans une communication faite à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres [1], il y a quelques années, Loret avait attiré l'attention sur ce qu'il croyait être la valeur phonétique primitive d'un des signes les plus discutés du système hiéroglyphique, le 𓄿, image du vautour percnoptère (*neophron percnopterus*) [2]. M. Lefebvre, qui s'était chargé de lire cette belle communication en séance, et moi-même, avions souligné son grand intérêt, tout en exprimant des réserves sur telle ou telle des idées énoncées par notre collègue [3]. Le problème *de la* valeur ou *des* valeurs consonantiques du 𓄿 est assez compliqué pour qu'il y ait lieu de revoir de près cette question.

Examinons tout d'abord la thèse de Loret. Il a voulu démontrer :

1° que la lettre 𓄿 possède originellement et uniquement la valeur *l;*

2° que cette lettre, classée la première dans notre «alphabet» égyptien courant, doit être déplacée et rangée logiquement avant le *m* (𓅓).

Nous ne nous occuperons que de la première affirmation. La seconde n'a pas la même portée; elle découlerait d'ailleurs, logiquement, de la précédente, si celle-ci était de nature à être admise.

I

2. Loret étudie d'abord les deux termes 𓄿𓋴𓐍𓂻 *ʾs* et 𓄿𓎛𓏏 *ʾḥt*. Ce sont, dit-il, les deux *seuls* mots dans lesquels on admettait jusqu'ici, à tort, que

[1] *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (1945), p. 236-244.

[2] Il est inutile d'adopter la dénomination d'«alimoche» que propose Loret pour le rapace en question. Ce nom est dialectal; il n'y a pas un parisien sur mille qui le connaisse. Comme il s'agit d'une variété de vautour, ce dernier nom est préférable, puisqu'il évoque au moins une espèce d'oiseau connue de tous.

[3] On trouvera les remarques de Lefebvre dans les *Comptes-rendus,* p. 235.

le 𓄿 initial ait abouti en copte à un ει/ι (i̯) [1], soit : ιωc (B.) d'une part, et ειωϩε (S.) : ιοϩι (B.) d'autre part. Ces deux correspondances, et les équivalences qui en résultent, lui paraissent inexactes pour les raisons suivantes :

3. A) Le verbe 𓄿𓋴𓂻 *ꜣs* «se hâter»[2], dans l'énorme masse des textes ptolémaïques et romains [3], ne se rencontre que *deux fois* avec une orthographe comportant un i̯ exprimé par le groupe 𓇌, soit : 𓇌𓂻, *Edfou,* VII, 256 et 𓄿𓇌𓋴𓂻, *Kom Ombo,* n° 878. Donc, dit Loret, la valeur du son couvert par 𓄿 initial n'est point passée à i̯, puisqu'aux basses époques, la première radicale de ce verbe ne se rencontre pas *normalement* écrite par un 𓇌.

4. Cette démonstration apparaît très discutable. Il est extrêmement fréquent qu'une orthographe ancienne se soit conservée dans la notation d'un même mot avec une fixité déconcertante, jusqu'aux plus basses époques, sans qu'on soit en droit d'en conclure que la structure phonétique de ce mot n'avait pas changé. Ce même 𓄿 initial, par exemple, a disparu complètement en copte, sans laisser aucune trace, alors qu'il continue toujours à figurer dans les graphies hiéroglyphiques courantes les plus récentes : 𓄿𓊪𓏏 *ꜣtp* «porter» = ωτπ ; 𓄿𓊃𓐍 *ꜣzḥ* «couper à la faucille» = ωϩc (S.) : ωcϧ (B.) etc. L'habit du mot est resté le même, alors que sa phonétique a évolué. Il en est ainsi dans toutes les langues et dans tous les types d'écriture. Les systèmes graphiques de l'anglais et du français en sont un lamentable exemple.

(1) ERMAN, *Gram.*⁴, § 92, 93; LEFEBVRE, *Gram.*², § 30; LACAU, *RT* 35, 1913, p. 62, à propos du § 93 de la grammaire d'Erman, admettent l'équivalence 𓄿𓎛𓏏 = ειωϩε (S.) : ιοϩι (B.). J. VERGOTE, *Phonétique historique de l'égyptien,* Louvain 1945, p. 95, cite *ꜣḥ·t* dans la liste des mots où un *aleph* se serait transformé en un *yod.*

(2) *Wb.,* I, p. 20 (attesté depuis le Moyen Empire). SPIEGELBERG, *Koptisches Handwörterbuch,* p. 28, cite les formes, ιωc ; ιнc (B.).

(3) Loret a dépouillé 24 volumes (il en donne la liste) pour établir cette statistique. Nous devons l'en remercier. Il est clair que pour faire utilement de la phonétique égyptienne, il faudrait avoir sous les yeux toutes les variantes graphiques de chaque mot classées par époque. Ces variantes sont nombreuses dans un système d'écriture aussi complexe, et qui a duré plus de 3000 ans. Dans le cas présent il conviendrait, par exemple, de relever toutes les orthographes démotiques. J'y renonce pour ma part.

Je pense que les deux notations exceptionnelles du verbe *ꜣs,* avec 𓇌 à l'initiale ou derrière 𓄿, prouvent, non pas que 𓄿 s'était maintenu avec sa valeur *ꜣ,* mais au contraire qu'il représentait un i̯ (écrit : 𓇌). C'est par accident, si l'on veut, que des scribes distraits ont noté ce changement phonétique; la rareté de cet accident ne lui ôte pas sa signification [1].

5. B) Le second mot dans lequel un 𓄿 initial paraît, à tort, suivant Loret, aboutir à un ει/ι initial (i̯) en copte, c'est 𓄿𓎛𓏏 *ꜣḥ·t* = ειωϩε (S.) : ιοϩι (B.) «le champ». Pour Loret, la forme hiéroglyphique n'aurait rien à faire avec la forme copte. Celle-ci viendrait d'un tout autre mot égyptien : 𓇌𓎛𓏏 *i̯ḥ·t* (tableau de la page 238), alors que 𓄿𓎛𓏏 au contraire aurait donné en copte λοιϩε, d'où il résulterait que 𓄿 égale bien *l* (λ).

6. Mais le sens de λοιϩε (S.) : λωιϩι (B.) doit être précisé. Ce mot veut dire en réalité : «boue, fange, ordure», ce qui est fort différent du sens couvert par le mot 𓄿𓎛𓏏, lequel désigne la terre arable, le limon du Nil, le *ṭîn* (طين) des paysans actuels, et celui dont on faisait les briques rituelles, par exemple dans les scènes de fondation d'un temple : 𓎛𓈗𓄿𓎛𓏏𓏥 𓄿 «humecter la terre, mouler la brique» (*Urk.* IV, 837, 8); 𓄿𓎛𓏏𓏥 «apporter [2] le limon» (*Urk.* IV, 1152, 6), ces pluriels apparents étant des partitifs collectifs. La signification «champ (cultivable)» est, pour le mot *ꜣḥ·t,* une extension de sens, mais une extension logique, puisqu'il s'agit de terre cultivable. Nous disons, moins logiquement, «une terre», pour dire «un champ». Notons que dans λοιϩε, pour lequel je n'ai d'ailleurs pas de correspondant hiéroglyphique à signaler, nous avons forcément un i̯ médial, qui forme diphtongue avec la voyelle accentuée *ŏ.* Il serait normal qu'en ancien égyptien ce i̯ médial n'ait pas été écrit, mais il faudra en tenir compte dans l'étude étymologique du mot.

(1) Ce verbe demandera lui-même un nouvel examen. Cf. 𓇌𓋴𓂻𓏏𓄿 = 𓄿𓋴𓂻𓏏𓄿 dans les textes de *Ḏd-Ḥr,* l. 116, et les dérivés tels que : 𓅓𓄿𓋴𓏏 *mꜣs·t* «le genou», *Pyramides,* § 378 *b* et 𓅓𓋴, *Pyramides,* § 1535 *c:* «s'agenouiller» ($m + \sqrt{ꜣs}$).

(2) L'absence du 𓏏, que l'on attendrait ici, après 𓇋, dans un titre (*in*[*i̯*]*·t,* infinitif régulier de *ini̯,* LEFEBVRE, *Gram.*², § 380) s'explique peut-être par le fait que ce mot est écrit en fin de colonne (où les omissions de signes sont assez courantes).

7. Ce qui rend impossible la correspondance proposée par Loret, c'est que, dans le mot 𓇋𓐍𓈇 qui, selon lui, aurait abouti à ⲉⲓⲱϩⲉ (S.) : ⲓⲟϩⲓ (B.), le 𓇋 n'est pas du tout primitif. Le mot ancien est 𓂝𓐍… *ꜥḥ.t*(1). Sous le Moyen Empire, ou antérieurement, un 𓂝 primitif suivi d'un 𓐍 passe régulièrement à 𓇋. C'est un fait de phonétique égyptienne connu et régulier(2). Or ce 𓇋 récent, dérivé d'un 𓂝, n'aboutit pas en copte à un *yod* (*i̯*), mais bien à un *aleph* (*i*) qui disparaît, entraînant le redoublement de la voyelle accentuée, cf. ⲕⲟⲟϩ, ⲟⲟϩ (S.)(3). Enfin, dans deux mots composés, c'est le mot 𓅜𓐍𓈇 = ⲉⲓⲱϩⲉ que nous trouvons employé pour dire « champ », et pas du tout le mot 𓇋𓐍𓈇. Il s'agit de ⲥⲉⲧⲉⲓⲱϩⲉ (S.) : ⲥⲉⲑⲓⲟϩⲓ (B.), « l'aroure » (mesure), qui correspond à …𓅜𓐍𓈇, et de ⲓⲁϩⲁⲗⲟϫⲓ (B.) = γῆ ἀμπελῖτις, « le vignoble », qui équivaut à 𓅜𓐍𓈇… *ʾḥ.t irr*, et non à **iḥ.t irr*(4).

8. Donc nous devons admettre que dans ces deux mots : 𓅜… et 𓅜𓐍𓈇, le 𓅜 aboutit bien à un ⲉⲓ/ⲓ. Rien ne prouve, d'ailleurs, que ce 𓅜 n'est pas lui-même la transformation phonétique d'une consonne antérieure qui aurait été toute différente, par exemple en présémitique. Dans le domaine égyptien proprement dit nous n'avons, pour ces deux mots, que la correspondance 𓅜 = *i̯*. Nous verrons tout à l'heure que ce même signe 𓅜 correspond à

(1) Le mot veut dire sans doute « domaine cultivé ». Il figure souvent en parallélisme avec 𓅜𓐍𓈇, en diffère donc sûrement. Le signe …, qui sert à écrire ce mot, est un filet, la « senne ». Il semble employé ici pour sa seule valeur phonétique, sans qu'il ait de rapport étymologique avec *ꜥḥ.t* « domaine cultivé ».

(2) GRIFFITH, *Hieroglyphs*, p. 5 ; ERMAN, *Gram.*[4], § 93 *d* ; LEFEBVRE, *Gram.*[2], § 31 ; LACAU, *RT* 35, 1913, p. 157 ; DEVAUD, *Sphinx* [12], 1909, p. 107-109 ; [13], 1910, p. 153-162 ; STEINDORFF, *Lehrbuch* (1951), § 25, 3.

(3) Si la graphie *… (< …) = ⲕⲟⲟϩ « côté », n'est pas attestée, le verbe *kꜥḥ* « courber », « tendre (le bras) en (le) pliant », dont les radicales sont les mêmes, présente, à partir de la XVIIIe dynastie, une variante … (*Urk.* IV, 28, 17), à côté de … (*Urk.* IV, 121,12 ; 470,13 etc.). Ces constatations sont dues à DEVAUD, *Sphinx* [12], 1909, p. 109. La chute du 𓂝 (entre-temps passé à 𓇋) dans 𓇋𓂝𓐍… « lune », est un fait acquis sous le Nouvel Empire, comme le prouve la graphie 𓇋𓐍…, notée par le *Wörterbuch*, I, 42.

(4) Inscription de *Dd-Ḥr*, l. 78. Notons qu'on ne peut admettre l'existence d'une forme *𓇋𓅜𓐍𓈇, qui aurait donné ⲉⲓⲱϩⲉ, comme 𓇋𓅜… *iꜣd.t* a donné ⲉⲓⲱⲧⲉ, « rosée », par chute du 𓅜 et allongement de la voyelle passée en syllabe ouverte. 𓇋𓅜… a toujours un 𓇋 initial ; 𓅜𓐍𓈇 ne l'a jamais.

d'autres sons encore, en égyptien comme en sémitique. Il faut ajouter pour l'instant que l'équivalence 𓅜 = ⲉⲓ/ⲓ (*i̯*) se retrouve précisément à l'initiale dans trois autres mots égyptiens :

1° …𓃀𓃰𓅜𓊖 *ʾbw* « l'île d'Éléphantine ». La transcription grecque nous donne la forme ιηϐ, l'araméen : יב. Notons d'ailleurs que la forme sémitique du nom de l'éléphant : הב rend la présence du *yod* assez énigmatique dans le nom de l'île et de la ville égyptienne.

2° …𓃀…, 𓇌𓃀… (ptolémaïque) *ʾbi̯* (?) « l'ongle » = ⲉⲓⲃ (S.) : ⲓⲉⲃ (B.). La forme akhmimique ⲓⲉⲉⲃⲉ nous montre qu'il y a redoublement de la voyelle interne accentuée. Les graphies coptes du mot confirment seulement la présence d'un *i̯* (𓇌) initial, lequel ne peut représenter lui-même que le son couvert par le 𓅜 initial du bilitère … (…) = *ʾb*. Quant au redoublement de la voyelle accentuée, est-il dû à la présence d'une radicale faible *i̯* ou *i*, soit en deuxième position (cf. ⲕⲁⲁⲥ = *qáas* < **qáis* < **qárs*), soit en troisième position (cf. ϣⲟⲟⲡ < **šópi̯ĕw*)? Nous ne pouvons nous prononcer.

3° Enfin la forme copte du mot 𓁹 « œil » (ιρι en grec ; ⲉⲓⲉⲣ-, état construit (ⲉⲓⲉⲣⲃⲟⲟⲛⲉ), ⲉⲓⲁⲧ⸗, état pronominal), nous le verrons tout à l'heure (§ 44), montre que ce mot commençait par un *i̯*, lequel ne peut venir que du 𓅜 présémitique du verbe « voir » : ראי *rʾi̯*, passé à l'initiale par métathèse, soit *ʾri̯* > *iri̯*.

Il y a donc en réalité cinq mots égyptiens dans lesquels le 𓅜 *initial* correspond à un *i̯* (ⲉⲓ/ⲓ) en copte : 𓅜𓐍𓈇, 𓅜…, …𓃀𓃰𓅜𓊖, …𓃀…, 𓁹.

9. Le même problème se pose naturellement pour le 𓅜 égyptien qui aboutit fréquemment à un *i̯* (ⲉⲓ/ⲓ) en *seconde* ou en *troisième* radicale. Notons seulement :

ϧⲏⲓⲃⲓ (B.) : ϩⲁⲓⲃⲉ (A.) « ombre » = …𓅜𓃀… *ḫʾb.t*(1)

(1) Cf. …, parchemin 10579 du British Museum, cité par GARDINER, *Onomastica*, Oxford 1947, vol. I, p. 6. La finale atone est souvent notée par … : …, *Papyrus Lansing*, 12,11 ; … *Onomasticon Golenischeff ; Ounamon*, 2, 45 et 46 ; … ostracon J. E. 67100 du Musée du Caire (GARDINER, *ouvr. cit.*, p. 6). Le mot a été transcrit *ḫjb.t* (STEINDORFF, *ZÄS* 39, 1901, p. 120) ou *ḫꜣbt* (GARDINER, *Onomastica*, vol. II, indexes, p. 290). La transcription *ḫꜣjb.t* (var. : *ḫꜣybt*) qui est celle des auteurs du *Wörterbuch* et de Gardiner dans

ⲥⲓⲟⲟⲩⲧ (S.) : « la ville d'Assiout » = [hiéroglyphes] *z'w·t(i̯)*
ϭⲃⲟⲓ (S.) : « bras » = [hiéroglyphes] *gb'*
ⲟⲩϫⲁⲓ (S.) : « être sain » = [hiéroglyphes] *wḏ'*
ϩⲁⲓ (S.) : « époux » = [hiéroglyphes] *h'i̯* (ou : *hi̯* < *h'*, § 21)

La correspondance [hiéroglyphe] = *i̯* (ⲉⲓ/ⲓ) est donc un fait de phonétique souvent attesté en égyptien [1] et ne permet pas de dire que ce [hiéroglyphe] avait effectivement, en hiéroglyphes, la valeur *l* dans tous les cas.

II

10. Loret passe ensuite à l'examen de mots égyptiens dans lesquels le [hiéroglyphe] a été reconnu comme représentant un *l* dans le terme correspondant du sémitique. Il renvoie sur ce point à Ember, *Semito-Egyptian sound-changes* [2], et lui emprunte seulement deux exemples typiques en ajoutant, d'ailleurs, qu'il y en a beaucoup d'autres :

[hiéroglyphes] *ḏ'ḏ'* « tête » ; arabe *gulgōlet ;* hébreu *gulgōlet,* assyrien *gulgullu.*
[hiéroglyphes] *kf'* « croupe » ; arabe *kafal.*

11. Mais, et le fait est important, Loret établit lui-même la correspondance [hiéroglyphe] = *l* sémitique grâce à quatre rapprochements nouveaux dont trois au moins, nous allons le voir, sont des plus intéressants. C'est là une preuve de plus de l'ingéniosité qui caractérise les hypothèses nouvelles que Loret nous a si souvent soumises pendant sa longue carrière et dont nous devons lui être particulièrement reconnaissants.

12. 1° L'égyptien [hiéroglyphes] *h'*, var. [hiéroglyphes] représenterait l'hébreu אַחְלַי (*aḥlai̯*) « plaise à Dieu que », assyrien *aḫulāt,* rapprochement auquel seul

sa grammaire (2e édition, p. 508) est à écarter. Dans la graphie [hiéroglyphes], la présence de [hiéroglyphe] derrière le [hiéroglyphe] a simplement pour objet de montrer que le son couvert par ce [hiéroglyphe] est passé à *i̯* (noté par [hiéroglyphe]).

(1) Cf. Steindorff, *Lehrbuch,* § 25, 1 et Vergote, *Phonétique,* p. 80-95.
(2) *ZÄS* 49, 1911, p. 87.

Farina avait songé, dit Loret [1]. Cette équivalence est possible, bien qu'il soit étrange qu'une formule aussi particulière remonte au fond commun.

13. 2° Le nom de *plante* transcrit *ḥm'·t* dans nos dictionnaires et grammaires mais qui, selon Loret, correspondrait en réalité à *ḥ'm·t,* désigne le « fenugrec », le « *ḥelbé* », en usage, nous dit-il, du Maroc au Taurus. Le nom égyptien équivaut au sémitique *ḥulba :* حُلْبَة . Ce rapprochement entre les deux mots, égyptien et sémitique, avait été proposé pour la première fois et discuté par Loret lui-même dans les *Mélanges Maspero* [2]. Après avoir montré que le mot [hiéroglyphes], [hiéroglyphes] du papyrus Smith désigne bien le fenugrec, Loret ajoute que, phonétiquement, ce mot transcrit par lui, rappelons-le, *ḥ'm·t,* correspond à l'arabe حُلْبَة « fenugrec » [3]. Il explique ainsi cette correspondance :

14. A) Le [hiéroglyphe] de [hiéroglyphes] répond au *l* sémitique. Aux exemples connus de cette équivalence on peut joindre, dit Loret : [hiéroglyphes] « lien », « attache » = אלם. Il ajoute que dans le mot copte ϩⲗⲡⲉ (S.) : ϧⲉⲗⲡⲓ (B.) « nombril » = [hiéroglyphes] (*Papyrus Westcar,* 10, 11-12) le ⲗ peut être, soit le représentant d'un ' ([hiéroglyphe]) non écrit, mais contenu originellement dans le signe [hiéroglyphe], soit le son couvert par le [hiéroglyphe] écrit en finale du mot. En réalité, le mot correspondant en éthiopien : *ḥenbart* (rapprochement proposé par Holma) montre que le ⲗ de la forme copte pourrait représenter le *n,* seconde consonne, du sémitique. Ce *n* lui-même est-il une *infixation* aboutissant à la création de quadrilitères, phénomène dont il y a des traces en sémitique et qui remonterait à l'ancêtre commun [4], ou bien avons-nous affaire simplement à une dissimilation du premier élément de la seconde radicale, qui serait redoublée : *bb* > *nb ?* La question reste discutée en sémitique. Quant au ⲉ/ⲓ final du copte,

(1) Ce n'est pas dans sa grammaire, et je n'ai pas retrouvé la référence.
(2) *Mémoires de l'Institut français d'Archéologie orientale,* t. 66 (*Mélanges Maspero*), fasc. 1 (Orient Ancien), p. 874.
(3) Cette identification n'est pas acceptée par Gardiner (*Onomastica,* I, p. 24). Il admet seulement que la plante égyptienne est bien le fenugrec et rappelle que, selon Keimer (*BIFAO* 28, 1928, p. 84), celle-ci n'aurait été importée en Egypte que récemment.
(4) On a plusieurs exemples de cette formation dans des noms d'animaux. Ce serait une formation ancienne, qui n'était plus vivante dans les langues sémitiques dérivées. La question demandera à être réexaminée.

ce serait la voyelle du *r* final sémitique représenté en égyptien par un 𓄿 (le mot éthiopien est féminin). Mais le *n* (infixé ou non) du sémitique n'a pas laissé de traces dans l'écriture du mot égyptien correspondant. Pourquoi? En tout état de cause, l'étude du nom du fenugrec ne peut confirmer d'une façon certaine, quoiqu'en pense Loret, l'équivalence 𓄿 = *l*.

15. B) Le *m* de [hiéroglyphes], dit Loret, peut correspondre au *b* sémitique, comme par exemple dans [hiéroglyphes] *nḫb·t* « bouton de lotus », devenant [hiéroglyphes] *nḫm·t* à l'époque ramesside [1]. Cet exemple ne porte pas. Il s'agit là d'un fait de phonétique proprement égyptien, qui n'a rien à faire avec la correspondance primitive supposée entre un *b* présémitique et un *m* égyptien. Citons deux autres mots dans lesquels on a le passage *inverse* de *m* à *b*, de l'égyptien ancien au copte : [hiéroglyphes] *ḫnm·t* « fontaine » > ϩⲟⲛⲃⲉ (S.) : ϩⲁⲗⲙⲉ (*Mani*) et : [hiéroglyphes] *nšm·t* « écaille (de poisson) » > ϣⲛ̄ⲃⲉ, ϣⲛ̄ϥⲉ (avec métathèse). Dans les deux cas, le *m* est en contact direct avec un *n*. La forme ϩⲁⲗⲙⲉ du dialecte de Mani, avec *n* (𓈖) devenant *l* (ⲗ), montre bien l'influence réciproque des deux consonnes l'une sur l'autre, influence qui pouvait varier d'un dialecte à l'autre. Ce sont là des faits proprement égyptiens, dont il n'y aurait rien à tirer pour la détermination de la forme présémitique de ces deux mots, si nous les retrouvions en sémitique. Ceci dit, le rapprochement proposé par Loret me paraît demeurer valable et la correspondance *b* sémitique = *m* égyptien est admissible [2]. La correspondance inverse *m* sémitique = *b* égyptien est connue; cf. *slm* (sémitique) = *snb* (égyptien) [3]. Sans aucun doute elle s'explique, une fois de plus, par l'influence d'une consonne voisine.

16. C) Enfin, dit Loret, la transposition du groupe [hiéroglyphes], devenant 𓄿𓄿 est un fait courant. Ici encore il pourrait s'agir d'une métathèse récente, propre à l'égyptien et n'ayant rien à faire avec une métathèse préhistorique *lm* (égyptien) : *lb* (sémitique) < *ml* ou *bl*. Notons d'ailleurs que, dans le mot

[1] Je note [hiéroglyphes] dans la tombe de Nefer-hotep (éd. Davies), pl. 51 (XVIIIe dynastie). Le bouton de lotus [hiéroglyphe] se lit *nḫm* en écriture ptolémaïque.

[2] Cf. Calice, dans Vergote, *Phonétique*, p. 135.

[3] Cf. Calice, dans Vergote, *Phonétique*, p. 134.

égyptien en question, la métathèse [hiéroglyphes] > 𓄿𓄿 doit être purement graphique, ayant simplement pour objet de montrer que le 𓄿 a disparu, et non pas qu'il ait changé de place. Il reste qu'une métathèse du type indiqué par Loret et remontant à la préhistoire demeure tout à fait possible.

17. 3° Le troisième mot dans lequel Loret retrouve la correspondance 𓄿 = *l*, c'est le mot [hiéroglyphe] *ḥ'* « le papyrus », qui se rencontre en hébreu sous la forme *ḥuleh* et en berbère sous la forme *tahīle* [1], pour désigner la même plante. Ce rapprochement nouveau est d'un très grand intérêt et mérite qu'on s'y arrête. Voici, je crois, comment il faut se représenter les choses, moins simples que ne le croit Loret.

Le papyrus figure dans les hiéroglyphes sous trois formes différentes qu'il y a lieu de comparer [2] :

18. [hiéroglyphe] *w'ḏ*. C'est la tige de papyrus prise isolément. Elle a un nom spécial, *w'ḏ*, qui se retrouve dans le nom de la colonne papyriforme ⲟⲩⲟⲉⲓⲧ et dans celui de la salle à colonnes papyriformes [hiéroglyphes] (même radical, avec suffixe de dérivation -𓄿-, -[hiéroglyphes]-; le mot devait être vocalisé *ⲟⲩⲧⲱ ou *ⲟⲩⲧⲏ [3]).

19. [hiéroglyphe] *ḥ'*. C'est un pied de papyrus. De la souche, composée de folioles engainant la base des tiges, sortent trois tiges à ombelles ouvertes. Ces trois tiges ont une signification; elles sont l'abrégé logique de l'ensemble des tiges partant d'une même racine, bref un *pluriel* dans le dessin [4]. La valeur *ḥ'* de cette image comme signe phonétique nous prouve, à elle seule, que ce mot *ḥ'* est ou a été en égyptien le nom de la plante figurée. Nous pouvions donc être sûrs d'avance — c'est le principe même du système hiéroglyphique — que le papyrus avait porté le nom de *ḥ'*, mais nous l'avions oublié, et personne avant Loret n'avait rapproché ce mot des deux termes hébreu et berbère

[1] En berbère, les mots féminins sont régulièrement précédés de *t*.

[2] Voir à ce sujet Lacau, *Sur le système hiéroglyphique*, Le Caire 1954, p. 36-37.

[3] Ce sont les deux vocalismes qui ont survécu en copte dans ce mode de dérivation. Voir Lacau, *RT* 24, 1902, p. 206; 31, 1909, p. 73-90. La question sera reprise dans le second fascicule (Morphologie, troisième partie) du présent ouvrage.

[4] Le procédé a joué un grand rôle dans la création d'une série de signes hiéroglyphiques, cf. [hiéroglyphes], [hiéroglyphes], [hiéroglyphes] etc. Consulter Lacau, *Sur le système hiéroglyphique*, p. 24-54.

ḥuleh et *tahîle*. C'est le sémitique d'un côté et le berbère de l'autre qui rendent sa signification vraie à cette image devenue en égyptien simple signe phonétique; nous avons là un bon exemple de la façon dont le domaine sémitique et le domaine égyptien peuvent s'éclairer mutuellement.

En réalité le mot n'était pas mort en égyptien [1]. Dans le texte bien connu de l'inscription de Canope : *sic*, auquel le grec répond par σκῆπτρον παπυροειδὲς (le sceptre que tiennent les déesses :), nous rencontrons côte à côte les deux mots et . Mais nous avions eu le tort de transcrire le second mot par *mḥy·t* (c'est encore l'opinion des auteurs du *Wörterbuch*, II, p. 124), alors que nous avons affaire au mot *ḥ*ꜣ « papyrus », dont la finale est passée à , ou qui avait un en 3e radicale [2]. Ce qui excuse en partie notre erreur, c'est que le texte ptolémaïque porte et non . Il y a eu confusion entre deux signes de valeur originellement différente. Voyons maintenant la valeur de ce signe .

20. Ce signe plus complexe figure, non pas un simple pied de papyrus, mais un fourré de papyrus : les deux tiges brisées à droite et à gauche, qui sont terminées par un bouton, suffisent à montrer qu'il s'agit d'autre chose que d'une plante isolée. Et en effet cette image sert à écrire *mḥy·t* < **mḥ*ꜣ*·yt*, dérivé en *m-* préfixe formé sur un dérivé en *-y·t* du mot *ḥ*ꜣ « papyrus », et qui signifie « le lieu où il y a des papyrus ». Ce type de formation en *m* préfixe est bien connu. Il remonte à l'ancêtre commun; c'est le « nom de lieu et de temps » des grammaires arabes [3]. Le dérivé *mḥy·t* est construit, remarquons-le,

(1) Loret croit le retrouver sous la graphie *ḥ*ꜣ*r*ꜣ du grand papyrus Harris, 7/12, qu'Erman aurait mal interprétée. On sait assez que beaucoup de mots qui étaient encore bien vivants à l'époque de la création du système hiéroglyphique, puisqu'ils ont donné naissance à une série de signes phonétiques, ont ensuite disparu de l'usage et ont été remplacés par d'autres, ne laissant comme souvenir de leur existence que la valeur phonétique de l'image correspondante : = *ʿin*, « œil » (עין) est remplacé par *iri·t*; = *idn*, « oreille » (אזן) est remplacé par *msḏr*, mais les valeurs (*ʿ(i)n*) et *idn* subsistent dans l'écriture.

(2) Nous rencontrerons la même évolution phonétique de la finale dans (§ 21).

(3) Caspari, *Gram.* § 223. Pour l'égyptien ancien, rappelons les travaux de C. Ceugney, *Du rôle de préfixe en égyptien*, *RT* 2, 1880, p. 1-9; H. Grapow, *Ueber die Wortbildungen mit einem Praefix* m *im aegyptischen*, Berlin 1914 et enfin G. Jéquier, *Le préfixe dans les noms d'objets du Moyen Empire*, *RT* 39, 1919-1920, p. 145-154.

sur un substantif, non sur un verbe [1]. Quand au signe lui-même, il sert à déterminer tout mot désignant un terrain ou un marais garni de papyrus, par ex. : *ḏ·t* [2]; *idḥ·w* [3]. Il va sans dire, d'ailleurs, que les deux images et , trop voisines d'aspect, ont été de bonne heure employées induement l'une pour l'autre; il faudra suivre les étapes de cette confusion.

21. 4° Enfin un quatrième mot, très intéressant lui aussi, est considéré par Loret comme prouvant également la valeur *l* du signe . C'est le mot , [4] « mari ». Il en cite une variante *hn* gravée plusieurs fois sur une stèle de l'Ancien Empire ayant fait partie de la collection Mac Gregor [5]. Cette graphie singulière lui avait été signalée par M. Sainte Fare Garnot. Elle est importante, en face des dizaines d'exemples où le mot « mari » est toujours écrit avec ou ou final, et non avec . Pour Loret nous avons affaire, dans ce mot, au même radical que le sémitique ꜣ*hl*, qui veut dire « se marier » [6]. Je crois ce rapprochement tout à fait exact. Notons toute-

(1) Bien entendu il faut distinguer le mot formé sur = *ḥl* « papyrus » d'un autre mot, en apparence homophone : « le Nord »; cf. copte ⲙ̄ϩⲓⲧ, « qui est au Nord ». Ce second substantif est un dérivé en *m-* préfixe formé sur un tout autre radical, à savoir = sémitique *ḫr*, « la nuque », c'est-à-dire la partie de derrière de la tête. Or le Nord, d'après le système d'orientation des anciens Egyptiens est, par rapport au sujet, derrière lui, le Sud en face de lui, l'Occident à sa droite et l'Orient à sa gauche. Cette formation en *m-* préfixe sur un *substantif* a été relevée par Erman, *Gram.*[4], § 185 et par Lefebvre, *Gram.*[2], § 160. Elle existe de même en arabe, cf. Caspari, *Gram.* § 248 et 249.

(2) *Wb.*, V, 511.

(3) *Wb.*, I, 155.

(4) *Wb.*, II, 475. Voici une série de variantes graphiques, que je tire des *Belegstellen* (t. II, p. 724) du *Wörterbuch* : 1. , *Pyr.*, § 510 *c*; Caire 1484 (Ancien Empire; c'est la graphie courante à cette époque); *Beni Hasan*, I, pl. 18, stèle n° 11 du musée de Hanovre (avec au lieu de . XIIe dynastie, cf. *Z. Ä. S.*, 1936 (vol. 72), p. 85); 2. , *Paysan* 63, *Urk.* IV, 1078, 6; 3. , *Urk.* IV, 972, 8; 4. , *Mem. Miss.* XV, pl. 63, fig. 205 (Thoutmosis III); Louvre A 117 (saïte); 5. *Urk.* VII, 16, 12; 6. , *Maximes d'Anii*, 2,15; 7. *Orbiney*, 3,10; 8. *Berlin* 7308,8 (ptolémaïque).

(5) Cf. *Catalogue of the Mac Gregor Collection*, Londres 1922, pl. LII. Cette stèle est maintenant au musée des Beaux Arts de l'Université de Princeton.

(6) Le même radical donne le mot אֹהֶל ꜣ*hl* « tente ». C'est le lien du sang qui crée la « tente ». Cf. aussi l'assyrien *âlu* « ville ».

fois que, dans ce cas, nous devons admettre que le 𓄿 provient d'un 𓈖 représentant un *l* sémitique, ce qui n'est pas rare, mais nous donne une séquence phonétique différente des précédentes. Je rapprocherai moi-même de le mot qu'on trouve dans la formule *Urk.*, IV, 1045, 11 : «celui qui protège (?) la veuve qui n'a pas de *parents*». Là, c'est la finale du pluriel qui a préservé le *n* (𓈖). Ce pluriel oblige, bien entendu, à traduire le mot par «parents», non par «maris», mais le radical est le même que celui qui a donné le mot «mari» : (singulier).

III

22. Tels sont les arguments dont Loret tire la conclusion que la seule valeur réelle que nous devions reconnaître au signe 𓄿 est celle de *l*. Il est clair que, dans un grand nombre de cas, le *l* du groupe sémitique correspond bien à un 𓄿 égyptien. Loret a ajouté aux exemples déjà connus de cette correspondance une série de mots très intéressants. Mais son argumentation générale ne tient pas compte de la chronologie des faits phonétiques qu'il invoque, et c'est sur ce point que je voudrais insister.

23. Il faut se poser trois questions, correspondant à trois stades de l'histoire de la langue.

1° Quelle est la valeur ou quelles sont les valeurs qu'ont pu avoir le phonème ou les phonèmes qui, dans l'ancêtre commun du sémitique et de l'égyptien, ont précédé celui ou ceux couverts par le signe 𓄿 ?

2° Quelle est la valeur ou quelles sont les valeurs qu'a prises en égyptien proprement dit le signe 𓄿 servant à noter un descendant ou des descendants de ces anciennes valeurs?

3° Qu'est-ce que cette valeur ou ces valeurs sont devenues en copte?

24. 1° En effet la longue série des mots dans lesquels un 𓄿 égyptien correspond à un *l* sémitique ne prouve pas que le 𓄿 ait toujours conservé la valeur *l* en égyptien proprement dit, même dans ces mots. Un 𓄿 ne correspond pas à

un seul phonème du présémitique, le *l*, mais bien à trois au moins, le א, le ר et le ל, pour nous servir de la notation hébraïque.

25. 1° Nous avons examiné la correspondance 𓄿 = ל, dont Loret tire argument pour donner à 𓄿 la seule et unique valeur *l*. Voici maintenant sur quoi se fondent les deux autres correspondances, qui sont tout aussi indiscutables que la première [1].

26. A) 𓄿 correspond à un א (*alef*) sémitique :

à l'initiale [2] : *ꜣbi̯* «désirer» = *ʾbi̯*, אָבָה

à la médiale : *zꜣb* «chacal» = *zʾb*, זְאֵב

en finale : *wḏꜣ* «être sain» = *waṣəʾa*, יָצָא ⲟⲩϫⲁⲓ .

27. B) 𓄿 correspond à un ר (*r*) sémitique :

à l'initiale : *iꜣq* [3] «monter», «entrer» (cf. *mꜣq·t* «échelle») = *rqi̯* رقى «monter à l'échelle»;

à la médiale : *kꜣm·w* «vignoble» = *krm*, כֶּרֶם

qꜣb «ventre», «intestins» = *qrb*, קֶרֶב

en finale : *ʿi̯ꜣ* «âne» (cf. copte ⲉⲓⲱ) = *ʿi̯r*, עַיִר

bkꜣ «le matin» = *bkr*, בֹּקֶר

[1] Il s'agit de rapprochements faits, en général, depuis longtemps. Je n'ai pu rechercher qui était le premier auteur responsable de chacun d'eux et je ne donne qu'un ou deux exemples. On en trouvera d'autres dans Steindorff, *Lehrbuch*, § 25, 1 et dans Vergote, *Phonétique*, p. 128. Ni l'un ni l'autre de ces ouvrages n'étaient parus lorsque j'ai rédigé les présentes notes; je n'ai donc pu les utiliser à l'époque.

[2] Le traitement de chaque phonème pouvant différer à l'initiale, à la médiale et en finale d'un mot, il est nécessaire de l'étudier dans ces trois positions. C'est ce qu'a fait Sethe dans son *Verbum* et Farina, avec raison, dans sa grammaire (éd. française), § 12-44.

[3] Dans ce cas, il faut admettre la métathèse *iꜣq* = *ꜣqi*. Nous en avons une plus forte encore dans *inq*, devenant *qni*.

Cette triple *origine* du peut nous éclairer sur sa valeur propre en égyptien.

28. 2° la valeur du en égyptien proprement dit ne peut nous être donnée que par des transcriptions de mots égyptiens dans une langue étrangère ou, inversement, par la transcription, en égyptien, de mots étrangers. Cette valeur du égyptien n'a rien à faire avec celle du phonème dont il provient.

Dans l'écriture dite « syllabique » des mots étrangers, le ל sémitique devrait être noté avec une exactitude particulière. Or on n'emploie pas du tout pour transcrire un ל mais bien (*rw*), var. : ou . Exemples : *a*) « Ascalon », « farine », cananéen **šult*(*a*), hébreu סֹלֶת *solet,* accadien *salātu ; b*) rappelons-nous que, lorsque les Egyptiens ont eu besoin de transposer dans leur langue le mot sémitique pour « neige » (שֶׁלֶג = ثلج, *ṯalǧ*, assyrien *šalgu*) qui, naturellement, leur manquait, ils l'ont transcrit, dans la stèle du mariage de Ramsès II, par (?) à Abou-Simbel, et par [] *sic* à Karnak (1). Ils ne se sont pas servis du .

29. 3° Le égyptien a, en copte, trois aboutissements :

A) Il disparaît totalement.

1° à l'initiale : « oiseau » = ⲱⲃⲧ,
« porter » = ⲱⲧⲡ etc. ;
2° à la médiale : « tremper » = ⲧⲱϩ (S.) : ⲟⲟϩ (B.) ;
3° en finale : « paille » = ⲧⲱϩ (S.) : ⲧⲟϩ (B.).

B) Il a donné un *i̯* (ⲉⲓ : ⲓ).

1° à l'initiale : « terre », « champ » = ⲉⲓⲱϩⲉ (S.) : ⲓⲟϩⲓ (B.) (2) ;
2° à la médiale : « ombre » = ϩⲁⲓⲃⲉⲥ (S.) : ϧⲏⲓⲃⲓ (B.) : ϩⲁⲓⲃⲉ (A.) ;
3° en finale : « être sain » = ⲟⲩϫⲁⲓ (S., B.).

C) Il a donné un *l* (ⲗ). Je renvoie à la série des exemples relevés et cités plus haut.

(1) Sur ces deux textes, voir Kuentz, *Annales du Service*, 25, 1925, p. 215, n. 2.

(2) C'est le point discuté au début ce ces notes (§ 2-9), et que Loret n'admettait pas.

30. Devant cette variété d'origine et d'aboutissement, deux hypothèses sont possibles :

1° ou bien le signe a eu originellement une valeur unique *l* qui, sous des influences diverses (à préciser au cours de l'histoire de la langue), a abouti en copte à trois traitements différents.

2° ou bien dès le début ce signe a couvert tant bien que mal des valeurs différentes, quoique voisines, résultant de l'évolution de phonèmes plus anciens de l'ancêtre commun (ceci dans la préhistoire). Ces valeurs, représentées par un seul signe en raison de l'insuffisance du système hiéroglyphique, ont pu évoluer logiquement d'une façon indépendante (même placées dans des conditions identiques) puisqu'elles étaient différentes dès l'origine. C'est là une question qu'il faudra examiner, mais dont la solution me paraît claire.

IV

31. Puisque nous discutons les rapports possibles entre le *l* sémitique et le égyptien, voici quelques substantifs qui nous apporteront, je crois, des correspondances intéressantes.

A) Le mot *ḥmꜣ·t* = ϩⲙⲟⲩ, « le sel » (*Wb.*, III, 93), dérive du même ancêtre que le sémitique *mlḥ* « le sel ». Le nom égyptien du sel a, jusqu'à présent, été rapproché, à tort, du radical sémitique *ḥmḏ* « vinaigre », « être acide, aigre » (Erman, *Gram.*[4], § 91 et *Wb.*, III, 93). M. Marcel Cohen, dans son précieux travail, *Essai comparatif sur le vocabulaire et la phonétique du Chamito-Sémitique,* Paris 1947, n° 124, croit que les deux racines sémitiques *ḥmḏ* et *mlḥ*, d'une part, et *ḥmꜣ·t* en égyptien, d'autre part, sont « connexes avec des croisements ». Je pense qu'il s'agit en réalité de deux radicaux tout à fait indépendants, et non d'une contamination entre deux racines. Notons d'abord que les deux sensations, le goût du sel et l'acidité du vinaigre sont absolument distinctes. Elles devaient nécessairement exiger une expression phonétique distincte. Il conviendrait de rechercher si le *goût du sel* et le *goût du vinaigre* ont jamais été exprimés par un seul mot dans une langue déterminée ou si ces deux expressions, d'abord séparées, ont jamais été confondues

par la suite en une seule. La sémantique comparée pourrait ici nous donner une indication intéressante. Il est clair que le sel a été un produit apprécié par l'homme le plus primitif. L'animal lui-même aime le sel et l'homme en a un véritable besoin physiologique. D'autre part c'est un produit naturel qui était à sa portée dans l'eau de mer ou sous forme de sel gemme. L'acidité du vinaigre, au contraire, suppose d'abord la fermentation alcoolique (bière ou vin). C'est une sensation plus récente. Rappelons-nous que chacune des sensations ou des fonctions naturelles du corps a été désignée par une dénomination spéciale. Ces dénominations ont ensuite le plus souvent servi de base au vocabulaire des idées morales; chronologie toute théorique, bien entendu, et qu'on peut rarement préciser; nous sommes là dans la préhistoire.

32. Le trilitère qui désigne «le sel» demeure identique du point de vue consonantique dans tout le domaine sémitique : hébreu מֶלַח; arabe مِلْح *milḥ;* araméen, מִלְחָא, assyrien *mil'u.* On a de même le verbe dénominatif مَلَحَ *malaḥa* «saler un mets». Il a dû exister un mot «perdu», formé sur ce radical pour désigner la «mer», l'«eau salée»[1], d'où le nom de métier مَلَّاح = מַלָּח (*mallāḥ*) «matelot» («l'homme de la mer»), comparable à notre mot «marin».

Ce nom sémitique du sel a été emprunté tel quel par l'égyptien, mais à quelle époque, nous ne savons; je n'en connais aucun exemple en écriture hiéroglyphique. Peut-être est-ce un emprunt assez récent, il a en tout cas survécu en copte sous les formes :

ⲙ̄ⲗⲁϩ (S.) : ⲙⲉⲗⲁϩ (B.) : ⲙⲏⲣϩ (S. Pap. Méd. 166) = «sel»;
ⲙⲟⲩⲗϩ (S. et B.) : ⲙⲟⲗϩ⸗, ⲙⲟⲗϩ (qualitatif) = «saler».

Le mot égyptien ancien *ḥm'·t,* que nous allons retrouver tout à l'heure, n'avait pas conservé à côté de lui le verbe dénominatif. On s'est donc servi du verbe dénominatif formé sur le mot emprunté. Le nom nouveau du produit et son verbe dénominatif formaient un couple compréhensible; le mot ancien n'était plus qu'un isolé.

[1] Ce nom a été remplacé par יָם, qui a été à son tour emprunté par l'égyptien; cf. ⲉⲓⲟⲙ : ⲓⲟⲙ (S. et B.).

33. Ce substantif isolé **ḥm'*, c'est le représentant *ancien* et primitif du mot présémitique ancêtre du mot sémitique *mlḥ,* que l'égyptien empruntera plus tard. La correspondance **ḥm'* = *mlḥ* nous oblige à admettre une forte métathèse, le *ḥ* final du sémitique passant au début du mot, par dessus les deux autres consonnes (nous reviendrons sur cette métathèse). Si nous avons bien *mlḥ* (sémit.) = **m'ḥ* (égyptien) > *ḥm',* l'équivalence *l* (ל) = 𓄿 apparaît clairement dans cette correspondance, mais le son *l* est totalement transformé et il n'en reste rien en copte.

34. Notons tout de suite que les deux mots égyptiens : [hiéroglyphes] «le sel» et [hiéroglyphes] «la plante *ḥelbé*» ont un consonantisme d'apparence identique. Leur signification pourtant n'a rien de commun, ce qui n'est pas surprenant puisqu'ils dérivent en fait de deux radicaux primitivement tout à fait distincts. En considérant les faits sémitiques comme ayant conservé l'état de l'ancêtre commun, on a les deux séries :

ḥlb = **ḥbl,* **ḥb',* **ḥm'* = «le helbé»;
mlḥ = **m'ḥ,* **ḥm'* = «le sel».

Dans ces deux mots, le 𓄿 correspond bien à un ל, mais il est devenu final par métathèse; d'autre part le *ḥ* de *mlḥ* est passé en première radicale par métathèse.

35. Quant au radical sémitique qui se retrouve dans חֹמֶץ *ḥōmeṣ* «le vinaigre»; حَمُضَ *ḥamuḍa* «être sur, aigre», son équivalent égyptien primitif ne s'est pas conservé, mais il a été emprunté plus tard par l'égyptien sous la forme [hiéroglyphes] (Burchardt, n° 679). Pareille orthographe dite «syllabique» est la règle dans les mots empruntés. Ce radical emprunté subsiste en copte sous deux formes, substantif et verbe intransitif :

ϩⲙ̄ϫ (S.) : ϩⲉⲙϫ (B.) «vinaigre»;
ϩⲙⲟϫ, qualitatif ϩⲟⲙϫ «devenir aigre, sur».

Le verbe dénominatif a-t-il passé tel quel en égyptien avec le nom du vinaigre,

ou bien a-t-il été refait en égyptien sur le nom emprunté? Ce type de vocalisme verbal égyptien (1 2́ 3), c'est celui qui caractérise les intransitifs [1].

36. Il reste à observer qu'en copte la forme ϩⲙⲟⲩ a un vocalisme du type (secondaire) 1 2́ 3̆ t : *ḥmố›·ĕt* (le *ó* après un *m* passe à *ou*). Est-ce un féminin du type ⲉⲣⲱⲧⲉ (*ĕirót·ĕt*)? ou un féminin avec suffixe *-w·t*: *ḥm›ó·wĕt*? Le mot ϩⲙⲟⲩ pourrait être aussi l'aboutissement d'un masculin à suffixe *-w*: *ḥmó›·ĕw*. Le terme sémitique correspondant a un vocalisme plus ancien : 1́ 2 3.

37. Pour conclure :

« sel » est le correspondant de *mlḥ* en sémitique;

« vinaigre » est le mot sémitique *ḥmḍ* emprunté par l'égyptien, ce qui nous débarrasse d'un exemple unique de l'équivalence 𓄿 = ץ ض = *ḍ*, que l'on était obligé d'admettre pour rendre compte de la correspondance = חמץ.

38. B) Voici une seconde correspondance possible, qui intéresse directement la valeur de 𓄿. Le verbe [2]; cf. [3], forme *Qtaltal*, a donné en copte ϩⲗⲟϭ/ϩⲗⲟϫ (qualitatif : ϩⲟⲗϭ : ϩⲟⲗϫ) « être doux ». Le *l* correspondant au 𓄿 ancien a été noté ultérieurement par , selon un procédé connu en ancien égyptien. Je crois que le ⲗ copte correspondant au 𓄿 n'est pas primitif et que, dans ce mot, il remonte en fait à un *n* du présémitique. Le radical sémitique √*ḥnk*, dont le radical égyptien est l'équivalent, comporte en effet un *n*, par exemple dans le mot חך (**ḥnk*) = حنك *ḥanak* = assyrien *ikku* (**ḥinku*) « le palais de la bouche ». C'est cette partie du corps, siège du goût, dont le nom a servi, en égyptien, à exprimer la sensation de « ce qui est doux (au goût) », « ce qui est agréable (au palais) ». Il y a là une filiation sémantique dont il nous faudrait chercher l'équivalent dans d'autres domaines, mais sur laquelle je n'insiste pas aujourd'hui.

[1] Rappelons-nous qu'en sémitique on a, dans un même radical verbal, trois vocalismes différents : *qatál* (actif); *qatíl* (intransitif passager), *qatúl* (intransitif permanent). Je crois que ce système de dérivations verbales multiples a existé aussi en égyptien, mais cette question demanderait à être examinée séparément.

[2] *Wb.*, III, 34.

[3] *Wb.*, III, 35.

39. Nous savons que le *n* (𓈖) égyptien peut correspondre à un *l* sémitique ou berbère; cf. = ⲗⲁⲥ « langue », en face de לָשׁוֹן *lāšōn*, لسان *lisān*, et *ils* (berbère). Mais l'absence de signe spécial pour représenter le *l* en égyptien a compliqué le problème, en ce qui concerne ce mot. Nous avons en sémitique aussi bien qu'en copte un *l* à l'initiale; il est donc vraisemblable que le 𓈖 qui, en égyptien, reste la première lettre du mot pendant toute la durée de la langue, est le représentant d'un *l* réel, qui n'a pas changé.

Au contraire, pour le mot nous avons au départ un *n* en sémitique, qui est devenu un *l* en égyptien, où il est rendu par 𓄿 et par et qui aboutit à ⲗ en copte. Là, nous devons soupçonner l'action du 𓎼 (*g*) final. De même la correspondance anormale *g* (égyptien) = *k* (sémitique) demande explication (influence du *n*?); ce sont là deux faits proprement égyptiens.

40. Ce qui complique encore le problème de la représentation possible de deux sons par un même signe dit « alphabétique », c'est que nous avons également en égyptien, des mots bilitères qui sont représentés par un seul hiéroglyphe, bien qu'ils soient de consonantisme et de sens entièrement différents. En voici un exemple, qui comporte précisément notre signe 𓄿.

41. C) Le signe , nous l'avons vu (§ 19) est un pied de papyrus, et il a pour valeur phonétique *ḥ›*, ce qui est le nom même du papyrus qu'il représente. Dans ce cas, le 𓄿 égyptien correspond à un *l* sémitique (arabe *ḥuleh*). Mais ce même signe sert à écrire le mot « derrière de la tête », « nuque », puis, par extension, la préposition « derrière », « autour de ». Cette fois, le 𓄿 de a une toute autre origine; il correspond à un *r* du sémitique; l'équivalent sémitique de l'égyptien *ḥ›* est אחר *›ḫr*, اخر « la partie arrière » d'un objet, et « derrière » (préposition).

Les noms de parties du corps ont souvent servi de préposition en égyptien, mais celle-ci, en sémitique, comporte un › prothétique. Le fait n'est pas rare. Sans entrer dans les développements que mériterait l'étude de la question, rappelons seulement quelques exemples fournis par les mots : إبن *›ibn* et בֵּן *bēn* « fils »; אֶמֶשׁ *›ĕmĕš* « *hier* » et assyrien *mešu* « nuit », שֵׁם *šem* et إسم *›ism* « le nom »; שֵׁת *šet* et assyrien *išdu* « fondement ». Nous aurions dans אחר = égyptien *ḥ›* le même › (א) prothétique que dans אחל = « mari ».

Donc représente à la fois les deux radicaux *ḥr* et *ḥl;* malheureusement aucun des deux n'a survécu en copte.

42. Théoriquement, ce même signe peut représenter un nombre bien plus considérable encore de racines complètement indépendantes les unes des autres. En effet ce bilitère apparent qui correspond déjà à trois valeurs différentes : *ḥl* (papyrus) *ḥr* (nuque) et *ḥꜣ* peut être, dans la langue, accompagné d'un *w* ou d'un *i̯* final non écrit, qui s'ajoute à l'une ou à l'autre de ces trois valeurs pour former des trilitères. Nous aurions alors, en ce qui concerne les racines susceptibles d'être représentées par le signe, le tableau suivant [(1)] :

ḥꜣ	avec un *w* 3ᵉ radicale	= *ḥꜣw;*	avec un *i̯* 3ᵉ radicale	= *ḥꜣi̯*
ḥr	» »	= *ḥrw;*	» »	= *ḥri̯*
ḥl	» »	= *ḥlw;*	» »	= *ḥli̯*

Il est difficile, assurément, mais possible, de faire de l'étymologie avec un système graphique aussi simpliste. On doit sans cesse se rappeler qu'une même orthographe peut recouvrir une série de mots d'origine différente.

43. Qu'un même signe unilitère («alphabétique») puisse couvrir en égyptien deux valeurs, nous en avons encore la preuve, et précisément pour le signe, dans les deux mots suivants :

«intestin», «intérieur», correspondant à קֶרֶב قرب *qereb;* «ventre».

«poitrine» ⲉⲕⲓⲃⲉ (= *ĕqꜣib·ĕt*) correspondant à قَلْب *qulb* «cœur».

Ces deux mots, de consonantisme en apparence identique en égyptien, mais de sens différent, ont une origine tout à fait indépendante parce qu'un peut provenir soit d'un *r,* soit d'un *l* du présémitique.

44. Voici une autre preuve encore qu'un même signe peut noter deux racines distinctes : sert à écrire les mots *i̯r(i̯)·t* «œil» et *iri̯* «faire», couvre donc

(1) Il en est exactement de même pour le signe *bꜣ* et quelques autres ayant un en seconde radicale, qui servent à noter plusieurs racines. Voir Lacau, *Système hiéroglyphique,* p. 101-102.

deux valeurs phonétiques. Nous avons montré qu'un peut correspondre à un א originel en sémitique et donner ensuite un *i̯* en copte. J'avais cité à ce propos le substantif «œil» (§ 8, nᵒ 3). Il faut, je crois, se représenter les choses de la manière suivante :

Le mot «œil» comprend un *yod* initial, comme le montrent les dérivés coptes ⲉⲓⲉⲣ- à l'état construit (ⲉⲓⲉⲣ-ⲃⲟⲟⲛⲉ «le mauvais œil») : ⲉⲓⲁⲁⲧ⸗ à l'état pronominal (ⲉⲓⲁⲁⲧ⸗ϥ «son œil»). La forme normale (état absolu) nous a été conservée par le grec ιρι [(1)] (= *i̯iri̯·ĕt* ou *i̯ĭr·ĕt*) et nous l'avons retrouvé maintenant en copte dans l'expression ⲃⲁⲛⲉⲓⲉⲓⲣⲉ «qui a le mauvais œil», des écrits manichéens.

Ce *i̯* initial ne peut venir que du א de la racine ראי *rꜣi̯* du sémitique. Encore une métathèse : le א (avec valeur *i̯*) a passé de la position de seconde radicale à celle de première radicale et l'on a eu : *rꜣi̯* (sémitique) = **ꜣri̯* (égyptien) > *i̯ri̯* [(2)].

Le nom ancien de l'œil : *ʿi̯n* = a disparu de la langue (son image a subsisté seulement comme signe phonétique), et il a été remplacé par un dérivé du verbe «voir», **ꜣri̯* > *i̯ri̯,* soit *i̯r(i̯)·t,* et ce verbe lui même a cédé la place à un verbe plus récent de signification identique : *mꜣꜣ*. En sémitique le nom de l'organe : עין *ʿi̯n* «œil», et celui de l'action correspondante : *rꜣi̯* ראי *rāʾā* רָאָה «voir», ont continué d'être exprimés par des radicaux distincts [(3)].

(1) Plutarque, *De Iside et Osiride,* ch. 10. — Pour le rapport entre ces trois formes du même mot, voir Spiegelberg, *RT* 17, 1895, p. 93.

(2) C'est Sethe, *Verbum,* I, § 359, qui le premier, je crois, avait rapproché «voir» de ראי. Mais il n'explique pas le *i̯* de l'égyptien. Il pense que la valeur *iri̯* du verbe «voir» est conservé dans le nom de la divinité de la vue, en parallélisme avec la divinité de l'ouïe. Ceci demandera un nouvel examen.

(3) Même remplacement du nom ancien de l'organe dans le cas de l'oreille. Au lieu de *idn* (sémitique : *ʾḏn,* אֹזֶן *ʾōzen*), on ne trouve plus que *msḏr* (ⲙⲁⲁϫⲉ). Au contraire, le verbe «entendre» s'est maintenu sous sa forme primitive dans les deux groupes : *sḏm* (égyptien) = שמע (sémitique), avec métathèse, là aussi. Notons que le nom nouveau de l'œil en égyptien, *iri̯·t* n'a lui-même subsisté en copte que dans les formes grammaticales : ⲉⲓⲉⲣⲃⲟⲟⲛⲉ ; ⲉⲓⲁⲁⲧ⸗ϥ. A l'état absolu, il a été remplacé par ⲃⲁⲗ, sauf dans le dialecte de Mani, où il s'est conservé : ⲃⲁⲛ ⲉⲓⲉⲓⲣⲉ. De même *ⲧⲱⲣⲉ (*ḏr·t*), qui a éliminé le nom ancien de la main (*i̯d* =), ne s'est conservé que dans la forme pronominale ⲧⲟⲟⲧ⸗ϥ et a été remplacé, à l'état absolu, par un autre mot, ϭⲓϫ. Il s'agit de mots courants, que l'on n'a pas cherché à uniformiser.

45. Mais ce même signe 𓁹, dont l'une des valeurs phonétiques est *i̯r(i̯)·t*, sert aussi, et c'est là ce qu'il y a d'étrange au premier abord, à noter, dans l'écriture, le verbe «faire», dont le consonantisme est tout autre. Dans aucune des formes de ce verbe il n'y a trace d'un *i̯* initial; à la place on trouve toujours un *ỉ* (aleph) : ⲉⲓⲣⲉ : ⲓⲣⲓ, ⲣ- (état construit), ⲁⲁ⸗ (état pronominal) etc.[1]. Le ⲓ (ⲉⲓ) de ⲉⲓⲣⲉ : ⲓⲣⲓ est la voyelle caractéristique du type verbal ⲙⲓⲥⲉ et n'a rien à faire avec un *yod*. La consonne initiale a disparu en copte parce que c'était un *ỉ*.

46. Voici donc deux radicaux différents, *i̯ri̯* et *ỉri̯*, qui sont écrits par un seul et même signe (𓁹). La même image couvre deux sons suffisamment voisins *i̯* et *ỉ*, exactement comme le signe 𓄿 couvre les deux valeurs *i̯* et ꜣ. Il conviendra de rechercher si nous n'avons pas d'autres exemples de ce même fait, lequel montre bien à quel point le système de représentation des sons reste insuffisant dans le système hiéroglyphique. En voici, pour l'instant, deux autres :

1° 𓌃 (flèche) sert à écrire ⲥⲟⲩⲛⲧ⸗ (S.) : ⲥⲟⲩⲉⲛ⸗ (B.) «prix (de quelque chose)»;
ⲥⲁⲉⲓⲛ (S.) : ⲥⲏⲓⲛⲓ (B.) «médecin».

C'est-à-dire que ce signe 𓌃 couvre les valeurs phonétiques *swn* et *si̯n*. Il ne les couvre d'ailleurs qu'à partir du moment où les signes 𓋴 et 𓋴 on été employés pour noter un même son.

2° 𓄋 (cornes de bovidé) couvre les deux lectures *wpi̯* et *ỉpi̯* (𓇋𓊪𓏏𓂻 = ⲉⲓⲟⲡⲉ). Tout ceci méritera un nouvel examen[2].

47. Est-il besoin d'ajouter que toutes nos correspondances nouvelles ou anciennes entre l'égyptien et le sémitique, si évidentes qu'elles nous paraissent, devront être réexaminées? Nos rapprochements sont tous provisoires,

(1) Sur les formes de ce verbe, et leur phonétique, voir Lacau, *BIFAO* 52, 1953, p. 7-50.

(2) Dans le même ordre d'idées il conviendra de séparer des racines qui ont été habillées, en égyptien, d'une même orthographe parce que, à la suite de transformations phonétiques, elles avaient acquis un même consonantisme mais qui, à l'origine, étaient indépendantes les unes des autres et de consonantisme différent. On comprendra ainsi que, bien souvent, des racines sans aucune parenté possible comme *sens* aient exactement la même orthographe. Dans ⲥⲓⲟⲩ «étoile» = 𓋴𓃀𓄿𓇼 et ⲥⲃⲉ «porte» = 𓋴𓃀𓇼𓄿𓉐, le 𓄿 final doit être d'origine différente, d'où la différence de sens entre les deux mots. 𓂡 *whm* (ⲟⲩⲱϩⲙ̄) = בֹּהֶן *bōhen* «l'ongle», et «le sabot d'animal», où le *w* initial égyptien correspond à un *b* sémitique, est à distinguer de 𓄿𓂡𓄿 *whm* «renouveler, répéter». 𓎼𓂋𓎼𓂋 = ϭⲟⲗ «mensonge» doit être séparé de 𓎼𓂋𓎼𓂝 = ϭⲱⲣϭ (S.) ϫⲱⲣϫ̄ (B.) «habiter, peupler».

et le resteront jusqu'à ce que nous ayons pu faire ce qui a été réalisé en linguistique indo-européenne, c'est-à-dire établir des règles de concordance précises entre phonèmes provenant de phonèmes antérieurs. Ces règles ne seront valables qu'autant qu'on aura trouvé les causes de toutes les exceptions apparentes : accentuation, influence des consonnes voisines ou des suffixes et enfin — surtout, peut-être — action de l'analogie. Je suis d'ailleurs persuadé que nous pourrons instituer, entre les éléments de l'égyptien et du sémitique, langues dont la parenté est évidente[1], une concordance aussi précise que celle qui domine aujourd'hui toute la phonétique indo-européenne. Rappelons simplement que des rapprochements souvent très approximatifs entre mots indo-européens, qui avaient soulevé beaucoup d'enthousiasme lorsque la grammaire comparée des langues indo-européennes en était à ses débuts, ont dû subir une révision minutieuse. Nos rapprochements portant sur les données de l'égyptien et du sémitique auront le même sort.

V

48. Nous venons de rencontrer plusieurs *métathèses* importantes et surprenantes. C'est un fait que, lorsqu'on veut comparer entre eux les dérivés qu'a donnés une même racine de l'ancêtre commun dans le domaine égyptien et dans le domaine sémitique, on se trouve en présence de métathèses nombreuses, évidentes, mais étranges. Il est inutile de relever toutes celles qui sont admises de tous depuis le début de nos études. Citons seulement *šmꜥ* (שמע) = *sḏm*. Or l'on sait assez que la métathèse est un des phénomènes les plus difficiles à réduire en lois. D'autre part des transpositions de lettres,

(1) La parenté avec les groupes berbère et chamitique est également certaine, mais, dans ces deux domaines, les éléments à comparer sont séparés de l'égyptien et du sémitique par plus de trois mille ans, ce qui complique le problème.

trop nombreuses et sans règle apparente, sont fort inquiétantes du point de vue des étymologies possibles et rendent les rapprochements incertains. Il y a là un problème sérieux, qui devra être éclairci. Il faudra grouper nos métathèses par catégories pour en établir les conditions. Je crois que nous devrons penser ici à l'action possible d'un *substrat,* c'est-à-dire à l'action de la langue ou des langues qui ont précédé immédiatement l'égyptien dans la vallée du Nil et qui ont pu et dû l'influencer. Tel groupement de consonnes fréquent et usuel en sémitique et dans l'ancêtre commun pouvait constituer une difficulté de prononciation toute particulière pour les gosiers des habitants primitifs de l'Egypte [1]. Les races nilotiques, en parlant l'ancêtre de l'égyptien, ont pu le déformer sur ce point par rapport au présémitique [2].

VI

49. Nous voudrions, naturellement, retrouver dans le système graphique égyptien un signe propre pour représenter chacun des sons de la langue, entre autres le *l.* Il nous semble impossible que les Egyptiens aient pu se passer de la représentation d'un son comme le *l* qui, dans l'ancêtre dont dérive l'égyptien était parfaitement distinct de *r* ou de *n* et qui, en fait, demeure également parfaitement distinct de ces deux sons dans l'état le plus récent de la langue, le copte [3]. Or il est clair que les Egyptiens n'ont jamais eu de signe hiéroglyphique spécial pour représenter le *l* [4]; ils ont simplement uti-

[1] Rappelons en passant que les transpositions de consonnes sont fréquentes en Ababda et dans les langues chamitiques quand elles empruntent des mots sémitiques, ainsi que l'a noté dernièrement Keimer, *Bulletin de l'Institut d'Egypte,* tome 32 (1951), p. 66, qui renvoie à G. W. Murray, *The Ababda, The Journal of the Royal Anthropological Institute,* t. III (1932), p. 420.

[2] Bien entendu ceci n'a rien à faire avec les métathèses qui se sont produites historiquement dans l'évolution *interne* de l'égyptien. Celles-ci relèvent de la phonétique de l'égyptien proprement dit, longtemps après sa séparation d'avec le sémitique.

[3] Le passage de ⲣ à ⲗ dans le dialecte fayoumique est un phénomène relativement récent et propre à ce dialecte seul; il n'a rien à faire avec la structure phonétique de l'égyptien en général. Les conditions de ce passage devront d'ailleurs être étudiées. En syllabe inaccentuée, le ⲣ semble se maintenir : ⲣ̄ⲣⲟ, ϫⲉⲣϫⲱ; les mots empruntés au grec conservent leur *r.*

[4] C'est ce que constatent Erman, *Gram.*[4], § 108 et Lefebvre, *Gram.*[2], § 38.

lisé pour le figurer les signes correspondant aux sons les plus voisins du son *l,* c'est-à-dire le *n,* le *r* et le ꜣ. Chacun de ces signes, à un moment donné, a pu lui-même être flanqué d'un des deux autres, dans des conditions qui ont varié suivant les époques, par exemple : 𓈖𓂋, 𓈖𓏥𓂋𓏤. Ces combinaisons étaient destinées, en remédiant à l'absence d'un signe propre à *l,* à avertir que l'on était en face d'une valeur spéciale de 𓈖 ou de 𓂋. Quand un son change de valeur, en égyptien ancien, on adjoint à son image ancienne, dans l'écriture, l'image de sa nouvelle valeur, mais sans supprimer pour autant cette image ancienne : 𓊪𓂝𓋴𓄿 pour 𓊪𓋴𓄿 (ⲡⲓⲥⲉ) < *𓂝𓋴𓄿; 𓂋𓄿 en finale pour 𓄿 < 𓂋 etc. C'est un avertissement très clair, dénonçant qu'il y a eu changement; le fait est bien connu.

50. Le procédé pourrait encore être comparé à ce que nous appelons *l'orthographe syllabique.* Dans cette « orthographe », la consonne faible (le plus souvent un 𓄿) ajoutée à une lettre quelconque n'a pas pour objet d'exprimer une valeur *vocalique* proprement dite [1]. Sa présence est un avertissement; elle indique que la première consonne, ainsi accompagnée d'une consonne faible inhabituelle, est employée avec une portée et une signification différentes de sa valeur normale dans l'orthographe ordinaire. Un nom étranger écrit avec les consonnes ordinaires pouvait être pris pour un radical égyptien dont le lecteur aurait cherché inutilement le sens. On voulait éviter cette confusion, rien de plus. En décomposant le mot en deux ou trois groupes de deux lettres chacun (dont la seconde était une consonne faible), on montrait qu'on avait affaire à un mot de structure non égyptienne. De même nos lettres italiques ont pour objet de signaler particulièrement à l'attention du lecteur tel mot ou telle phrase.

51. En réalité les Egyptiens n'ont jamais réalisé l'analyse détaillée des sons de leur langue. Ils n'en ont jamais fait l'inventaire et n'ont jamais élaboré un système graphique vraiment logique, attribuant à chaque son un signe

[1] La question serait à examiner de nouveau. La théorie de W. F. Albright, *The Vocalisation of the Egyptian Syllabic Orthography,* New Haven 1934, qui veut voir dans ce procédé d'écriture une représentation réelle des voyelles, ne me paraît pas exacte.

propre et un seul [1]. Le total des signes dits *alphabétiques* (unilitères) qui sont en usage résulte tout simplement de la réduction phonétique à une seule lettre (à l'état construit, par exemple) de mots bilitères comportant une seconde radicale faible [2], et dont *il y avait une image possible*. Or il n'existait aucune raison pour que chacun des sons de la langue ait figuré *à l'initiale* de mots qui fussent des *bilitères* à seconde radicale faible, et qui fussent en même temps représentables par une image. Les deux conditions n'étaient pas forcément réalisées pour toutes les lettres; elles ne l'ont pas été pour le son *l*, et cela par un simple hasard. Il en a été de même, au reste, pour plusieurs autres sons [3]. On a alors tout simplement utilisé le signe correspondant au son le plus voisin, pour figurer un son qui lui-même était sans image possible.

Si l'on n'a point présent à l'esprit l'insuffisance et les lacunes de cette notation des sons égyptiens par le système hiéroglyphique, toute comparaison étymologique avec le présémitique devient illusoire.

52. Cette insuffisance du système hiéroglyphique ne nous semble-t-elle pas aussi fâcheuse qu'invraisemblable? Elle est fâcheuse, certes, mais non pas invraisemblable. Rappelons-nous seulement que les mêmes défauts se rencontrent dans l'alphabet sémitique classique. Les 22 lettres que les sémites (occidentaux) ont seules utilisées leur ont suffi pour représenter les 29 consonnes du système sémitique primitif [4]. C'est seulement sur le tard que les Arabes, par exemple, ont éprouvé le besoin de distinguer des valeurs spéciales de 7 de ces lettres par des points diacritiques placés sur les signes anciens, lesquels suffisaient à les couvrir jusque là. Cette pauvreté primitive du système

[1] Le système graphique le plus logique, de ce point de vue, est celui du sanscrit. Loret au contraire pensait « que les Egyptiens ont été très précis et très stricts quand ils ont créé leur alphabet», *CRAIBL,* 1945, p. 237. C'est là l'illusion à laquelle nous devons renoncer.

[2] Sethe a donné en détail l'exposé de ce procédé.

[3] Cette question est à reprendre. Par exemple 𓍿 a couvert deux valeurs, dont l'une a donné un ϫ en copte, et l'autre un ⲧ. Ces deux valeurs ont été à un moment donné distinguées par l'emploi d'un second signe, dans lequel un petit trait latéral avait été adjoint au 𓍿 habituel, soit : 𓎀.

[4] Plusieurs de ces valeurs anciennes s'étaient d'ailleurs confondues avec d'autres. Je laisse de côté le problème de l'alphabet éthiopien qui, seul, note bien en fait 29 consonnes, à l'aide de 29 signes différents.

graphique des Sémites, nous en souffrons encore. Comme il a engendré l'alphabet grec et l'alphabet latin, ses défauts pèsent sur notre orthographe française, par exemple, qui s'obstine à représenter avec les 22 lettres du Latin le total beaucoup plus considérable des sons de notre langue actuelle [1].

53. En matière de phonétique, les faits s'enchaînent et un développement en appelle un autre. Ainsi s'explique la longueur — que l'on voudra bien excuser — de la présente étude. J'estime que les linguistes ont le droit d'attendre de nous quelques précisions sur l'évolution de l'égyptien, langue morte, il est vrai, mais que nous pouvons suivre, et c'est la seule, pendant près de quatre mille ans, à travers une documentation écrite surabondante et ininterrompue.

[1] Les seuls éléments ajoutés sont les accents, le *j*, le *v* (distingués de *i* et de *u*), le *w*, le *k*. C'est trop peu.

II

SUR LE
PROVENANT D'UN

1. Que le signe couvre au moins deux valeurs phonétiques en égyptien ancien, c'est ce que nous ont montré depuis longtemps toute une série de dérivés coptes. Cette double correspondance a été souvent relevée, mais sans que l'on ait suffisamment tenu compte des conditions de conservation ou de disparition de ce signe, dans sa double valeur [1].

2. 1° = *i̯* (*yod*) [2].

A. *A l'initiale :* « père » (*it*[*i̯*]) = ⲉⲓⲱⲧ, plur. : ⲉⲓⲟⲧⲉ (S.) : ⲓⲟϯ (B.).
« canal » (*i̯tr·w*) = ⲉⲓⲟⲟⲣ (S.) : ⲓⲟⲣ (B.).

B. *A la médiale :* « pauvre » (*bi̯n*[*·w*]) = ⲉⲃⲓⲏⲛ [3].
« harpe » (*bi̯n·t*) = ⲃⲟⲓⲛⲉ (S.) : ⲟⲩⲱⲓⲛⲓ (B.) [4].

C. *En finale* (3e radicale). Il disparaît quand il *suit* la syllabe accentuée : ⲧⲟⲟⲩ (S.) « montagne » = (*dw*[*i̯*]) [5] ; ⲥⲟⲛ (S.-B.) « frère » = (*sn*[*i̯*]) [6]. Au contraire, il est conservé quand il *précède* cette syllabe accentuée,

[1] Sethe, *Verbum,* I, § 88, 1 et 2 ; Erman, *Gram.*², § 94, 96 ; Lefebvre, *Gram.*², § 33 ; Steindorff, *Lehrbuch,* § 25 *a,* 1 et 2 ; Vergote, *Phonétique,* I, p. 77-79. Voir aussi Lacau, *Recueil de Travaux,* 35, 1913, p. 62 (à propos du § 95 de la grammaire d'Erman).

[2] On notera qu'un très petit nombre seulement de racines égyptiennes commencent par un yod. Quinze seulement ont survécu en copte.

[3] Mais dans ⲃⲱⲱⲛ « être mauvais » = , ce *i̯* tombe, parce qu'il est intervocalique *après* l'accent : *bṓi̯ĕn > *bṓĕn > *bṓn. ⲃⲱⲱⲛ est une forme refaite sur le féminin ⲃⲟⲟⲛⲉ < *bṓni̯ĕt,* plus employé.

[4] La forme ⲃⲟⲓⲛⲏ, citée par Spiegelberg, *Koptisches Handwörterbuch,* p. 18, est incorrecte, comme il l'a bien vu, note 4. C'est une corruption du mot, dans une *scala* sahidique (codex de Paris, n° 44, f° 109). Crum (*Coptic Dictionary,* p. 40) donne la vraie forme ⲃⲟⲓⲛⲉ (S.). Dans le dialecte de Mani, nous avons : ⲃⲁⲓⲛⲉ, forme que l'on attendait. Le ⲟⲩ au lieu de ⲃ dans ⲟⲩⲱⲓⲛⲓ est propre au Bohaïrique.

[5] Sur ce mot, voir plus loin, p. 32, § 6, 36, § 12.

[6] Pluriel ⲥⲛⲏⲩ = *snḗ*(*i̯*)*·ĕw*. Cf. ϫⲟⲓ (S.) « bateau », pluriel : ⲉϫⲏⲩ (S.) = *eḏ'ḗ*(*i̯*)*·ĕw*.

par exemple devant la voyelle ⲱ (*ṓ*) ou la voyelle ⲏ (*ḗ*), reliquats du suffixe *-w·t* (𓅱𓏏/𓇋𓇋𓏏)[1] : ⲙⲉⲥⲓⲱ «accoucheuse» (*msi̯-w·t*); ⲣ̄ⲙⲉⲓⲏ (S.) «larmes» = 𓂋𓅓𓇋𓇋𓏏𓁿 (*rmi̯-y·t*), et devant la voyelle finale accentuée des factitifs en ⲧ initial : ⲧϣⲟⲩⲓⲟ (B.) «sécher»; ⲧⲥⲓⲟ (S.-B.); «rassasier»; ⲑⲙⲉⲥⲓⲟ (B.) «accoucher»; ⲑ̄ⲃⲃⲓⲟ (S.-A.) «diminuer».

3. 2° 𓇋 = *ỉ* (*aleph*)

A. *A l'initiale :* 𓇋𓊪𓈗 «compter» (*ỉi̯p*) = ⲱⲡ (*ỉṓi̯ĕp*)[2].

𓇋𓂋𓊪𓆱 «vin» (*ỉrp*) = ⲏⲣ̄ⲡ (*ỉḗrĕp*).

𓇋𓈖𓂋𓏌 «pierre» (*ỉnr*) = ⲱⲛⲉ (*ỉṓnĕ*[*r*]).

En pareil cas, cet *ỉ* (𓇋) disparaît en copte mais, dans les mots du type : 1(𓇋)2´3, sa présence ancienne est attestée par la voyelle «prothétique» ⲁ, qui représente un ⲉ. Exemple : 𓇋𓈖𓅓𓄛 «peau» : ⲁⲛⲟⲙ = **aỉnṓm*.

B. *A la médiale :* 𓃀𓇋𓎡 «faucon» (*bỉk*) = ⲃⲏϭ (S.) : ⲃⲏϫ (B.) (*bḗỉĕk*)[3].

C. *En finale :* il disparaît.

Le son (= א) couvert par cet 𓇋 doit être distingué d'un autre son couvert, lui aussi, par 𓇋, que l'on rencontre *toujours écrit* dans une série de verbes dépourvus d'infinitifs féminins et ne pouvant par conséquent rentrer dans la catégorie des *tertiae infirmae*. Exemples : 𓏏𓈖𓇋𓀗 *tnỉ* «vieillir»; 𓈙𓂋𓇋𓍱 *šrỉ* «obstruer» etc. (Gardiner, *Gram.*², § 270, obs.; Lefebvre, *Gram.*², § 220.) Cette autre finale 𓇋 ne note donc ni un *aleph*, ni un *yod*[4].

C'est également le 𓇋 à valeur d'aleph qui sert à marquer la présence d'une voyelle prothétique dans les mots dont le vocalisme interne place les deux

[1] Sur ce suffixe *-w·t*, voir le second fascicule des présentes «Etudes», troisième partie.

[2] Cf. ⲟⲓⲡⲉ (S.), une mesure = אֵיפָה en hébreu. Le ⲓ de ce dérivé implique la présence, dans la racine, d'une seconde radicale *yod*, laquelle tombe à l'infinitif, parce qu'elle est intervocalique (*ỉṓi̯ĕp* > *ỉōp* : ⲱⲡ). Une série de verbes à *i̯* médial sont ainsi devenus des bilitères, par exemple : ⲛⲟⲩⲧ «moudre» (*nṓi̯ĕḏ* > *nṓḏ*), en face de : ⲛⲟⲉⲓⲧ (*nṓi̯ḏ*) «farine».

[3] Le pluriel bohaïrique : ⲃⲉϫⲓ, cité par Spiegelberg, *ZÄS* 12, 1874, p. 156, s'il a réellement existé (une faute est toujours possible), serait une forme analogique.

[4] Voir P. Lacau, *Les verbes à troisième radicale faible ỉ* (𓇋) *et w* (𓅱), *BIFAO* 52, 1953, p. 8. Cette étude sera réimprimée dans le second fascicule (Morphologie) du présent ouvrage, septième partie.

premières consonnes en contact direct. Même phénomène en arabe, où deux consonnes initiales ne peuvent se suivre directement sans être précédées d'un *aleph prothétique*. Rappelons seulement les impératifs arabes du type *ʾiqtal* «tue», et les mots empruntés commençant par deux consonnes, par exemple : (Platon) = *ʾiflāṭūn*[1]. Sethe, dans sa célèbre thèse de doctorat[2], a montré l'importance, en égyptien, du rôle joué par ce 𓇋 prothétique, lequel nous dénonce le vocalisme d'une série de formes verbales[3]. Il conviendra d'examiner aussi l'emploi de ce 𓇋 (= א) dans les mots-composés et les pluriels. La juxtaposition de deux éléments primitivement indépendants ou l'adjonction du suffixe du pluriel provoque, dans ces deux catégories de termes, un déplacement d'accent et ce déplacement entraîne à son tour, comme dans certaines formes verbales, la préfixation d'une voyelle initiale (prothétique) précédant les deux premières consonnes mises en contact direct.

4. Cette double valeur *yod* et *aleph* étant, dans l'écriture, couverte par un seul signe (𓇋), les égyptologues ont été amenés à adopter, pour ce signe 𓇋, une transcription assez singulière : *ỉ*, qui est en réalité un compromis entre la notation du *yod* et celle de *l'aleph*[4]. Cet usage, courant en France, en Angleterre et en Allemagne, n'est pas sans inconvénient, car la transcription *ỉ*, lorsqu'on la rencontre, peut bien faire penser au signe hiéroglyphique 𓇋, mais ne préjuge point de sa valeur phonétique réelle. L'emploi de ce procédé, qui est un pis-aller, est justifié lorsque nous n'avons aucun moyen de déterminer la vraie valeur du 𓇋 dans tel ou tel mot, ce qui est fréquent. Cependant, chaque fois que cette valeur est connue, il serait préférable de la noter exactement dans la transcription[5].

[1] Cf. C. P. Caspari, *Grammaire arabe*, § 26 et 98.

[2] K. Sethe, *De aleph prosthetico in lingua aegyptiaca verbi formis praeposito*, Berlin 1892.

[3] Tout récemment l'hébraïsant anglais T. W. Thacker a dressé un utile catalogue des formes verbales avec 𓇋 dit prothétique dans les textes des Pyramides; voir son livre : *The Relationship of the Semitic and Egyptian Verbal Systems*, Oxford 1954.

[4] G. Lefebvre, *Gram.*², § 33, écrit : «C'est en raison de ce double emploi (*valeur yod et valeur aleph*) que l'on transcrit 𓇋 par le signe *ỉ*» (p. 26).

[5] C'est pourquoi je transcris 𓇋 par *i̯* toutes les fois que sa valeur de *yod* est attestée de façon certaine, en copte.

I

5. Si nous examinons les correspondances possibles entre l'égyptien ancien et le sémitique, nous constatons que le 𓇋 égyptien peut représenter encore plusieurs consonnes du groupes sémitique qui n'ont rien à faire avec les deux valeurs ꞽ (י) et ʾ (א) dont il vient d'être question.

6. α) Une première correspondance, qui a frappé depuis longtemps les égyptologues, est celle qui peut exister entre le 𓇋 égyptien et le ל (*l*) sémitique,

A. *A l'initiale :* 𓇋𓃀𓄣 « cœur » (*ꞽb*[*b*]) = לֵב, *libb ;* لُبّ *lubb ;* assyrien : *libbu*.
𓇋𓈖𓅱 « couleur » (*ꞽwn*), copte : ⲁⲟⲩⲁⲛ = لَوْن *lawn*.

B. *En finale :* 𓈋 « montagne » (*ḏw*[*ꞽ*]), copte : ⲧⲟⲟⲩ, l'existence de la troisième radicale *ꞽ* étant dénoncée par le collectif ⲧⲟⲩⲉⲓⲏ, employé comme pluriel. Ce mot correspond au sémitique *gbl* جَبَل.

C. Pas d'exemple clair du parallélisme 𓇋 égyptien = ל sémitique *à la médiale.*

Dans cette correspondance, il est vraisemblable que nous devons admettre, en égyptien, une influence du *b* et du *w* sur un *l* ancien. En admettant que le *l* ait été primitif dans l'ancêtre commun de l'égyptien et du sémitique, le passage de cet *l* à *ꞽ* serait donc un fait de phonétique proprement égyptien.

7. Cet *ꞽ* s'est conservé devant voyelle accentuée : ⲧⲟⲩⲉⲓⲏ = *dwꞽé*(·*yēt*), alors qu'il est tombé après l'accent dans le singulier ⲧⲟⲟⲩ = *ḏów*(*ꞽ*). Le 𓇋 a donc été traité exactement comme s'il s'agissait d'un *yod* primitif (§ 2 C). En contact direct avec un *w* en syllabe initiale atone (dans 𓇋𓈖𓅱, ⲁⲟⲩⲁⲛ), il est devenu *ꞽ* (= א), et a transformé en *a* (ⲁ) la voyelle prothétique *ĕ* indispensable devant deux consonnes en contact direct à l'initiale (**eiwăn* > *aiwăn,* cf. § 3 A).

Rappelons que ce passage de *l* à *ꞽ*, précisément sous l'influence d'une labiale, se rencontre, par exemple, dans un domaine linguistique tout à fait différent : latin *flumen :* italien *fiume ;* latin *floram :* italien *fiore ;* français *blanc :* italien *bianco.* Il va sans dire que pareille constatation aide à comprendre la *possibilité* d'un fait analogue en égyptien ancien, mais ne permet nullement de la *postuler* pour autant.

Notons que le verbe 𓄿𓅱𓇋𓀁 « appeler », dans les graphies duquel le 𓇋 est toujours écrit, et qui n'a pas d'infinitif féminin en *-t* (𓏏), appartient à un radical entièrement différent de celui du mot *ḏwꞽ* « montagne ». Le 𓇋 final est ici d'un autre ordre.

8. β) Une autre correspondance dont les conditions devront être examinées est celle du 𓇋 égyptien et du ה (*h*) sémitique, par exemple dans :

𓇋𓅱 « être » (*ꞽw*) = **hwꞽ* הָיָה ; 𓇋𓅱𓂋𓁒 « être enceinte » (*ꞽwr*) = *hrw* הָרָה (1).

II

9. Il y a lieu d'examiner maintenant la correspondance entre un 𓇋 égyptien et un 𓈖. Nous allons rencontrer cette équivalence, qui ne semble pas avoir été signalée jusqu'à présent : 1° entre des mots sémitiques et leurs correspondants égyptiens ; 2° dans le domaine égyptien proprement dit, entre certains radicaux et leurs dérivés. Rappelons-nous que le 𓈖 égyptien équivaut à la fois au *n* et au *l* en sémitique.

10. A) Examinons d'abord le changement de 𓈖 (*n*) en 𓇋 (*ꞽ*) dans un radical qui ne se retrouve pas en sémitique, le changement considéré étant dès lors un phénomène particulier à l'ancien égyptien.

Le signe 𓌪 (T 8 de la liste de la grammaire de Gardiner), qui est l'image d'un poignard, sert à écrire le groupe de consonnes *tp*, lequel a dû, par conséquent, représenter le nom de ce type de poignard, selon le principe même de l'écriture hiéroglyphique. Gardiner fait remarquer avec raison (2) : « the existence of a lost word *tp* « dagger » is also suggested by the later name 𓅓𓏏𓊪𓈖𓏏 (LACAU, *Sarcophages antérieurs au Nouvel Empire,* II, 163) *mtpnt* « dagger », probably a derivative therefrom ». Jéquier (3), étudiant le mot *mtpn·t,* précise : « ce mot 𓌪 aurait dû se lire, non pas *tp*, mais *tpn,* avec vocalisation inconnue.

(1) Avec métathèse. Cf. LACAU, *Recueil de Travaux,* 34, 1912, p. 63 (voir ERMAN, *Gram.*[4], § 95).
(2) *Gram.,* 1re édition, p. 497, Sign-List T 8.
(3) *Recueil de Travaux,* 39, 1917, p. 152.

Le , étant une consonne faible, a pu disparaître au cours de l'époque thinite, ne laissant au signe hiéroglyphique que la valeur des deux consonnes fortes et ». Il est clair que le mot *mtpn·t* [1] est un dérivé en *m-* préfixe sur un radical **tpn*, et que le mot **tpn* a été le nom primitif du poignard, comme le dit avec raison Jéquier. Le final est devenu un , par un processus phonétique que nous n'examinerons pas pour le moment. Nous allons retrouver le même phénomène dans une série d'autres mots égyptiens. Il faut noter en effet que le signe a en réalité la valeur *tpi̯*. Bien entendu ce *i̯* final disparaît ensuite, et acquiert ainsi la valeur bilitère *tp*. Cette disparition d'un *i̯* final a entraîné la création d'une série de bilitères [2].

Dans les *Textes des Pyramides*, le signe a les valeurs phonétiques *tp* et *ḏ·ḏ·*. Or le signe échange souvent avec = *tp*. Tous deux sont homophones, mais si le signe peut servir à écrire le mot *tpi̯* « premier », dont le consonantisme est le même que celui du substantif disparu **tpi̯* « poignard », en revanche le signe n'est *jamais* employé dans la notation graphique du mot « tête », lequel est toujours écrit à l'aide du signe [3]. Rien de plus naturel, puisque le signe en question est l'image même du concept qu'il s'agit de représenter. Mais à cela s'ajoute cette autre raison que a la valeur *tpi̯*, et non simplement la valeur *tp*. Nous ne savons pas si le du mot disparu **tpn* « poignard », qui devient un *i̯* final (**tpi̯*) était un véritable *n* ou un *l*, ni si le nom ancien du poignard provient ou non de l'ancêtre commun de l'égyptien et du sémitique. Mais on verra plus loin qu'à un final égyptien peut correspondre, en sémitique, dans la même position, un *n* ou un *l* (par exemple dans le mot *ḏwi̯* « montagne » = *gbl* جَبَل, que nous avons déjà rencontré), § 6 B et 7.

Donc, en finale, et dans des conditions d'équilibre phonétique à préciser

[1] Nous avons sept exemples d'un poignard portant ce nom dans les listes des sarcophages de la XII[e] dynastie au musée du Caire. Cf. LACAU, *Sarcophages*, t. II (1906), index, p. 163.

[2] Le est parfois écrit, notamment à l'état pronominal et à l'état construit, par exemple dans : , *Pyr.*, § 793 *b*, 1012 *a*, et : , *Pyr.*, § 1372 *b*. En pareil cas le nisbé *tpi̯* s'écrit au moyen d'un signe dont la finale *i̯* est identique à sa propre finale.

[3] Nous devons nous rappeler que le vocalisme du mot « tête », en copte, est anormal : ⲁⲡⲉ (S.) : ⲁⲫⲉ (B.). L'accent est sur la dernière syllabe, comme le prouve le maintien du ⲉ final en Bohaïrique (atone, il passerait à ⲓ). Le *t* initial est-il tombé parce qu'on l'a pris pour l'article féminin ⲧ (*t*)?

(y a-t-il action du *p*?), le égyptien passe à , mais il demeure intact quand il est protégé par la désinence *-t* () du féminin (cf.). La représentation, par une image unique () des deux noms du poignard, le nom ancien **tpi̯* < **tpn*, et le nom nouveau (dérivé en *-m* préfixe) : *mtpn·t*, est ainsi expliquée et apparaît normale. De même le signe du fuseau : , sert à noter à la fois la dénomination ancienne de l'instrument : *ḥsf*, et la dénomination nouvelle, qui est également un dérivé en *m-* préfixe : *m-ḥsf*.

11. B) Nous allons étudier maintenant la même transformation d'un final égyptien en , dans des mots qui, cette fois, ont des correspondants en sémitique.

1° Le nom de la déesse nous offre un exemple de ce phénomène. Les égyptiens ont considéré que les noms des divinités Shou et Tefnet étaient tirés des radicaux $\sqrt{}$*šwi̯* et $\sqrt{}$*tfi̯*, signifiant tous deux « cracher ». Dans leur mythologie, l'une des théories admises est qu'Atoum a créé ses deux enfants par expectoration [1]. Le verbe qui aurait servi à former le nom de sa fille est le trilitère *tfi̯* : « cracher » (*Pyr.*, § 241 *a*, 419 *b*, 678 *a*), issu lui-même d'un ancien **tfn*. Dans le verbe, le final est passé à (non écrit, comme c'est presque toujours le cas), alors que, dans le substantif (nom propre) dérivé de ce verbe, il a été protégé par le suffixe du féminin. En sémitique, le verbe correspondant est : *tafala* تَفَلَ ; notre égyptien représente donc ici un *l* sémitique [2]. Nous retrouverons cette même correspondance dans le mot suivant.

[1] *Pyr.*, § 1652 *c* : (sic) . Le , dans le second membre du verset, est mal placé ; il ne fait pas partie de la racine verbale (*tfi̯*), mais représente la particule *n*, devant *-k*, pronom suffixe et devrait être écrit après le signe-mot, comme le montrent la forme parallèle et les verbes des versets précédents, qui sont tous à la forme *Sḏm·n·f*. Il existait une autre théorie de la création de Shou et de Tefnet plus réaliste encore, et sur laquelle il est inutile d'insister. Cf. *Pyr.*, § 1248 *b-d* : ....

[2] Y a-t-il eu influence du *f*? Je ne parle pas plus longuement de cette influence possible de consonnes voisines, me bornant à apporter des matériaux dont l'interprétation phonétique devra être précisée. Dans un autre verbe : « se réjouir », le ne passe pas à *i̯*. Avait-il une autre origine et une autre valeur? Le *Wörterbuch*, t. V, p. 299, donne ce verbe comme géminé.

12. 2° [hiéroglyphe], var. [hiéroglyphe] (Nouvel Empire) « montagne », copte : ⲧⲟⲟⲩ. Le radical égyptien est trilitère : *dwi̯*, car le collectif en -ⲏ (final ([hiéroglyphe])) : ⲧⲟⲩⲉⲓⲏ, employé comme pluriel, nous montre bien l'existence d'un *i̯* final conservé devant la voyelle longue accentuée du suffixe[1]. Or *dwi̯* correspond à *gbl,* nom de la montagne dans tout le domaine sémitique. On a *d* égyptien = *g* sémitique, cf. [hiéroglyphe] *dꜣdꜣ* « tête » = גֻּלְגֹּלֶת *gulgōlet ; w* égyptien = *b* sémitique, cf. [hiéroglyphe] *whm* = בֹּהֶן *bōhen* « sabot », et enfin *i̯* égyptien = *l* sémitique, comme dans le mot précédent. Bien entendu, dans l'interprétation de ces correspondances, il faudra préciser les raisons du traitement particulier de telle ou telle consonne : accentuation, influence d'une consonne voisine (ici *w,* comme *f* dans **tfn* > *tfi̯*) etc. Il est intéressant de noter que nous n'avons pas de dérivé égyptien de la racine à laquelle appartient le mot *dwi̯* qui ait conservé intact le [hiéroglyphe] final primitif. Dans le dérivé en *-w·t* ([hiéroglyphe]) ⲧⲟⲩⲉⲓⲏ, le suffixe a été ajouté à un moment où le *l* ancien était déjà passé à *i̯*. Au contraire dans le nom de la déesse *tfn·t,* l'adjonction du suffixe féminin *-t* a précédé — et empêché — cette transformation de [hiéroglyphe] en [hiéroglyphe] ; les noms divins sont d'ailleurs presque tous des créations fort anciennes. Le [hiéroglyphe] final égyptien de [hiéroglyphe] et le *i̯* de [hiéroglyphe] correspondent à un *l* du présémitique, et non à un *n*. Un point de comparaison est fourni par l'équivalence [hiéroglyphe] = ל dans [hiéroglyphe] « cœur » = -לב, assyrien *libbu,* que nous avons signalée tout à l'heure (§ 6 A).

13. 3° [hiéroglyphe] *smi̯* « beurre » ou « graisse ». On a depuis longtemps rapproché ce mot du sémitique *smn :* שֶׁמֶן *semen ;* سَمْن *samn ;* assyrien : *šamnu,* mais le *n* final du sémitique faisait difficulté. Il s'explique si l'on admet qu'en égyptien il est passé à [hiéroglyphe]. Dans cette langue, nous ne connaissons aucun dérivé du radical primitif ayant conservé le *n*. Faut-il rattacher à ce radical le nom de l'« oie du Nil » : [hiéroglyphe], qui aurait signifié « la grasse »? Si cette hypothèse est exacte, le *n* doit avoir été protégé par une finale (suffixe?).

14. 4° [hiéroglyphe] *spi̯* « construire une barque en papyrus », *Pyr.,* § 1206 *c,* 1209 *b*. Le *n* final, que nous supposons avoir été primitif, ne s'est conservé

[1] Cf. LACAU, *Recueil de Travaux,* 24, 1902, p. 206-208.

nulle part en ancien égyptien, mais en sémitique le radical *sfn* est bien connu. Il a servi à former en arabe les dérivés suivants : سَفِينَة *safīnah* « vaisseau » ; سَفَّان *saffān* « constructeur de bateau » (vocalisme des noms de métiers) ; سِفَانَة *sifānah* « l'art de construire des bateaux ».

15. 5° [hiéroglyphe] *idi̯* « être sourd », « rendre sourd », *Pyr.,* § 499 *c*. Le radical primitif était **idn,* que l'on retrouve en sémitique dans le nom de l'oreille : אֹזֶן *'ozen ;* أُذْن *'udn ;* assyrien : *uznu*. En égyptien le nom ancien de l'organe a disparu ; il est remplacé, dans la langue, par un dérivé en *m-* préfixe construit sur la racine *sdr* « être étendu », d'où : « dormir », soit : *m-sdr* ([hiéroglyphe]). Cette disparition est relativement récente et doit être postérieure, en tout cas, à l'invention du système hiéroglyphique. En effet l'image de l'oreille (oreille d'animal) figure dans le répertoire des signes égyptiens avec la valeur *idn* et elle a conservé cette valeur trilitère originelle dans les dérivés : [hiéroglyphe] *idn*. « remplacer quelqu'un » ; [hiéroglyphe], var. : [hiéroglyphe] *idn·w* « remplaçant » (avec le *-w* suffixe des noms d'agents). Le verbe dénominatif, s'il y en a eu un, en face de *sdm* « entendre » (= sémitique שמע *šmʿ*), a disparu. Sans doute la transformation du *n* final en *i̯* ([hiéroglyphe]) ne permettait-elle plus d'identifier du premier coup le radical ; celui-ci a donc subsisté, sous sa forme réduite *idi̯* (et probablement avec un vocalisme spécial qui nous échappe), mais en se spécialisant dans le sens de « être sourd ». C'est un fait bien connu qu'en sémitique (en arabe, par exemple), un radical sur lequel est formé le nom d'une partie du corps sert à exprimer également une maladie ou une blessure affectant cette partie du corps. Il en est de même en berbère. Nous avons ici une application du même procédé. La forme imperfective [hiéroglyphe] montre bien que le radical **idn* est devenu un *tertiae infirmae,* à savoir : *idi̯*. Un cas analogue, en égyptien, est celui du nisbé ⲃⲗⲗⲉ « aveugle », et du verbe ⲃⲗⲗⲗⲉ (A.) « devenir aveugle »[1], par rapport au mot ⲃⲁⲗ « œil ».

[1] Ce verbe a été mal traduit dans la version éthiopienne du texte copte publié par C. SCHMIDT, *Gespräche Jesu mit seinen Jüngern,* XXXVIII, l. 14, p. 24*, Leipzig 1919. C. Schmidt, avec lequel j'avais discuté ce point, propose dans l'index (p. 28*), le sens « être aveugle » (?).

16. 6° Notons encore les deux rapprochements suivants, que j'emprunte au précieux recueil de Marcel Cohen[1] : n° 394, égyptien *fsị* > *psị* (,) «cuire», copte : пıсє = hébreu *bšl* בָּשֵׁל ; n° 460, égyptien *nbị* ( ) «brûler» = assyrien *nablu* «flamme». Ici le égyptien correspond à un *l* sémitique. Y a-t-il eu influence du *b* voisin ?

III

17. 1° Ce passage de à , nous en avons au moins un exemple clair à *l'intérieur* d'un mot, à la médiale (deuxième radicale), et non plus en finale. Le substantif *mịzw·t,* un des noms de la couronne blanche, doit correspondre en effet à un prototype *m-nzw·t*. Le nom de cette couronne est un dérivé en *m-* préfixe du mot *nzw* «roi de Haute Egypte», puis «roi»[2]. Quelle que soit l'origine de cette dernière désignation du roi, elle est bien attestée dans les *Textes des Pyramides*. La couronne blanche elle-même, celle de Haute Egypte, porterait un nom tiré très logiquement du nom du souverain auquel elle est destinée. Quelle était la valeur primitive du passant, dans cette hypothèse, à ? Etait-ce un *l* ou un *n,* nous ne pouvons en décider pour le moment. Sans doute faut-il admettre ici une influence du *m-* préfixe, agissant sur le comme le *m* médial de **smn* > *smị* ( ), § 13.

18. 2° Divers substantifs en *m-* préfixe suivi de peuvent avoir été formés sur des radicaux dont le initial serait devenu , précisément sous l'influence du *m* préfixé. Tel semble être le cas de (voir GARDINER, *Grammar*², Sign list, T 7), nom d'une variété de hache (tombeau de Ti, édition STEINDORFF, pl. 119). Les graphies postérieures qu'a relevées Gardiner, par exemple (LACAU, *Sarcophages antérieurs au Nouvel Empire,* t. II, p. 13,

[1] M. COHEN, *Essai comparatif sur le vocabulaire et la phonétique du chamito-sémitique,* Paris 1947, p. 174.

[2] A comparer sans doute (avec métathèse) le nom de couronne , LACAU, *Textes religieux,* LXXIII (*RT* 31, 1909, p. 30, l. 2) = , *ibidem,* l. 7.

n° 20)[1] et (*Sinouhé,* R 160) cherchent à rendre compte de l'existence d'un dans le radical. Le qui suit (*mị*) indique le désir, qui se manifeste souvent, de conserver accolées l'ancienne et la nouvelle forme; cf. = *psị* (пıсє), à côté de : *fsị,* et notant, en finale, un *r* passé à *ị*. Dans la première graphie ( ), la préoccupation est plus complexe encore. A la combinaison *mị* + *n* de la seconde graphie s'ajoute le groupe *ịb;* le son primitif (*l* ou *n*) et le *ị* auquel il aboutit est noté trois fois : *ị* (dans = *mị*) + *n* ( ) + *ị* (dans)[2]. L'étymologie du mot nous échappe; la première consonne de la racine à laquelle on a préfixé un *m-* était-elle un *l* ou un *n*?

19. Citons encore trois noms de parties du corps dans lesquels le groupe initial pourrait représenter *ml* ou *mn :*

, *mịz·t* «le foie»; мⲁⲟⲩⲥ (?) en vieux-copte.
mịꜣz sens indéterminé, *Pyr.,* § 1560 *c* (p. 710).
mịdꜣ «une partie double des jambes» (?), *Pyr.,* § 1546 *c.*

Les radicaux trilitères sur lesquels auraient été formés ces mots me sont inconnus. Nous devons simplement nous rappeler que les noms de parties du corps créés à l'aide d'un *m-* préfixe sont extrêmement rares en sémitique, dont le vocabulaire, dans cette classe de mots, est très archaïque, tandis qu'en égyptien, au contraire, les noms de parties du corps ainsi formés sont assez nombreux. C'est un des domaines dans lesquels il y a eu rajeunissement et enrichissement du vocabulaire égyptien.

20. D'autres mots encore, commençant par , demanderont à être interprétés; j'abandonne pour l'instant cette recherche. Il est clair d'ailleurs qu'une racine trilitère ayant servi de noyau à une formation en *m-* préfixe a très bien pu disparaître de la langue et n'y être plus représenté que par ce dérivé, ce qui ne facilitera point nos enquêtes d'étymologie.

[1] Ma lecture fautive de ce mot : (?) (voir l'index de la publication, p. 162) a été corrigée par Gardiner, d'après l'original. J'avais autrefois indiqué à Erman cette correction, et elle a été enregistrée au *Wörterbuch.*

[2] Le *Wörterbuch* donne encore : ; , , t. II, p. 44 sub vocabulo *mjnb;* voir les *Belegstellen* pour les dates de ces graphies.

IV

21. Enfin voici plusieurs mots dans lesquels la présence du 𓇋 pose quelques problèmes.

1° Une correspondance admise depuis longtemps est celle de l'égyptien 𓐍𓆑𓂝 *ḫfꜥ,* «le poing» et du sémitique : חֹפֶן *ḥôfen* «le poing»; حفنة *ḥafnah* «une poignée»; *upnu* (assyrien). L'identité de sens, en dépit de l'équivalence 𓂝 = *n,* qui est anormale, devait conduire à ce rapprochement, mais celui-ci, en réalité, n'est acceptable que si l'on tient compte des deux observations suivantes :

a) Le *n* final du présémitique est d'abord passé à 𓇋 en égyptien, sous l'influence du 𓆑 (*f*). Les comparaisons que nous avons faites plus haut permettent d'admettre sans difficulté cette correspondance, bien que nous n'ayons conservé, dans le radical égyptien, aucune trace du stade *ḫfi̯.

b) Ce 𓇋 final a subi ensuite l'influence du 𓐍 (*ḫ*) initial, qui l'a fait passer à 𓂝 (ꜥ). Il s'agit là d'une influence *à distance* d'une consonne sur une autre. Nous en avons plusieurs exemples, qui sont instructifs : 𓇋𓏏𓐍 *i̯tḫ* «filtrer» (Ancien Empire), devient 𓂝𓏏𓐍 *ꜥtḫ* (influence régressive à distance), de même que 𓇋𓐍𓐍𓅱 *i̯ḫḫw* «crépuscule» devient 𓂝𓐍𓐍𓅱 *ꜥḫḫw* (influence régressive, en contact direct).

22. 2° Un cas identique est celui du mot 𓆓𓎛𓂝 *ḏḥꜥ* «cuir» (singulier), dont le pluriel est : 𓆓𓎛𓂋𓅱 *ḏḥr·w.* N'avons-nous pas affaire, au singulier, à un 𓇋 final provenant d'un 𓂋 (*r*), lequel, protégé par le suffixe *-w,* reparaîtrait au pluriel? Ce 𓇋 du singulier aurait lui-même été transformé en 𓂝, sous l'influence du 𓎛 (*ḥ*), seconde consonne[1].

On se rappellera qu'inversement un 𓂝 passe à 𓇋 devant 𓎛, le phénomène est bien connu[2]. Là encore, il y a une chronologie des faits à établir. Le 𓂝 qui figure devant un 𓎛 peut correspondre à un 𓂋 (*r*) présémitique, par exemple

(1) Cette correspondance anormale a été discutée par DEVAUD, *ZÄS* 47, 1910, p. 163-164; il l'interprète autrement.

(2) DEVAUD, *Sphinx,* [12], 1909, p. 107-109; [13], 1910, p. 153-162.

dans 𓇋𓂝𓎛) *i̯ꜥḥ* «lune» = יָרֵחַ *i̯ārēaḥ;* assyrien : *arḫu;* arabe du sud : *wrḫ* «mois». Le radical sémitique est $\sqrt{wrḫ}$[1]; cf. le nom égyptien de la caroube : 𓅱𓂝𓎛) *wꜥḥ* c'est-à-dire «le fruit en croissant» (comme la lune). En égyptien le 𓎛 a conféré au 𓂝 la valeur 𓇋, et ceci avant que cet 𓂝 ait fait passer la voyelle accentuée de *o* à *a,* car le copte nous donne le vocalisme ⲟⲟϩ (S.) : ⲓⲟϩ (B.).

Ce traitement du 𓈖 final passant à 𓇋 est tout à fait comparable à celui du 𓂋 final, lequel passe également à 𓇋 et subsiste seulement lorsque, protégé par un suffixe, il cesse d'être final. Les trois consonnes *l, n, r* ont donc été traitées de façon identique en fin de mot. Est-il besoin d'ajouter que les conditions phonétiques de ces changements devront être précisées?

Dans l'étude de problèmes linguistiques de cet ordre, il n'est pas toujours possible d'arriver à une solution vraiment indiscutable; encore faut-il, cependant, que les éléments du problème soient d'abord posés, comme j'ai tenté de le faire dans la présente note.

(1) Notons le خ correspondant à un *ḥ* (𓎛), ce qui n'est pas normal. Cf. 𓅨𓂋𓎛 *wrḥ* «oindre» = ورخ *wrḫ* «humecter», «amollir». Y a-t-il eu influence du *r?*



LE GROUPE *n* + *w* ABOUTISSANT À *m*

1° LA DÉESSE *rnn-wt·t* = Ἑρμοῦθις.

1. Parmi les déesses-serpents de l'ancienne Egypte, c'est *rnn-wt·t* : , la protectrice des récoltes et la patronne des greniers, qui a eu la plus curieuse fortune. Il ne s'agit pas ici de retracer son histoire, ni de montrer la place considérable qu'elle a tenue dans les représentations figurées et dans les textes [(1)]. Je voudrais simplement examiner l'évolution phonétique de son nom personnel, qui demeure encore énigmatique. Comment le mot *rnn-wt·t* des textes hiéroglyphiques est-il devenu -ⲣⲙⲟⲩⲧⲉ, *ερμουτις* en copte et en grec? Il y a là, entre les deux séries de formes, une correspondance et en même temps des différences qu'il faut expliquer.

2. Que cette correspondance soit certaine cela résulte des faits suivants :

1° Dans le nom du mois ⲡⲁⲣⲙⲟⲩⲧⲉ (S.) : ⲫⲁⲣⲙⲟⲩⲑⲓ (B.), nous avons le préfixe ⲡⲁ- «celui de» juxtaposé au mot *-ⲣ̄ⲙⲟⲩⲧⲉ, le sens étant : «le mois de la déesse Ermoutě». Les formes coptes impliquent l'existence d'un prototype que Černý vient, précisément, de retrouver dans les textes d'époque pharaonique [(2)]. Plusieurs autres noms de mois sont construits sur ce modèle :

a) *pn-ip·t*, copte : ⲡⲁⲱⲡⲉ (S.) : ⲡⲁⲟⲫⲓ (B.) «le (mois) de Louxor».

(1) Les deux précieuses études de Kees (*Θερμουτις*¹, dans l'encyclopédie Pauly Wissowa, *Neue Bearbeitung*, Zweite Reihe, Fünfter Band [1934], col. 2444) et de A. Hermann (*Mitteilungen des Deutschen Instituts für Altertumskunde in Kairo*, 8, 1939, p. 171-176 «*Das Kind und seine Hüterin*») suffisent à caractériser nettement cette déesse. Son rôle comme déesse des étoffes (s'il s'agit bien de la même divinité) devra être précisé. Sur ce point, voir en dernier lieu l'intéressant article *Thermuthis* dans H. Bonnet, *Reallexikon der aegyptischen Religionsgeschichte*, Berlin 1952, p. 803.

(2) J. Černý, *Annales du Service*, 43, 1943, p. 175.

b) [hieroglyphs] *pn-Imn-ḥtp(w)*, copte : ⲡⲁⲣⲙϩⲁⲧⲡ (B.) : ⲫⲁⲙⲉⲛⲱⲑ (B.) «le (mois) d'Aménophis».

c) [hieroglyphs] *pn-in·t*, copte : ⲡⲁⲱⲛⲉ (S.) : ⲡⲁⲱⲛⲓ (B.) «le (mois) de la vallée» [1].

Il s'agit là d'une formation très claire; dans ⲡⲁⲣⲙⲟⲩⲧⲉ, le nom de la déesse [hieroglyphs] est rendu en copte par -ⲣ̄ⲙⲟⲩⲧⲉ.

2° Le nom de la déesse *rnn-wt·t* entre dans la composition de plusieurs noms propres, grecs et coptes. Leur prototype, en écriture hiéroglyphique ou démotique, comprend notre mot écrit : [hieroglyphs]. Citons seulement : *ερμουτις* [2], nom de femme; *θερμουτις* [3], nom de femme; *πατερμουτε* [4], nom d'homme. Ce dernier nom, fréquent à l'époque copte, doit être postérieur à la promotion de cette déesse païenne au rang de sainte (§ 4).

3. Comment expliquer, dans le nom d'Ermoutĕ, la présence de ce *m*, qui semble, au premier abord, remplacer un *n*?

[1] J. Černý, *Annales du Service*, 43, 1943, p. 175.

[2] W. Spiegelberg, *Zeitschrift für aegyptische Sprache und Altertumskunde*, 43, 1906, p. 89, note 12. La variante Ερμοῦθις dans F. Preisigke, *Namenbuch*, Heidelberg 1922, p. 106.

[3] G. Lefebvre, *Recueil des inscriptions grecques-chrétiennes d'Egypte*, Le Caire 1907, n° 74 (Sedment), variantes θερμοῦθις, τερμοῦθις F. Preisigke, *Namenbuch*, p. 136. En vieux copte, on a la forme ⲧⲉⲣⲙⲟⲩⲧⲉ (nom de femme), citée par G. Heuser, *Die Personennamen der Kopten*, Leipzig 1939, p. 18 (avec renvoi à Griffith, *Rylands Papyri* III, 461). L'article féminin précédant le nom de la déesse se rencontre déjà dans le prototype égyptien de Thermoutis: [hieroglyphs], var. : [hieroglyphs] cité par H. Ranke, *Die Aegyptischen Personennamen*, Bd. I, Glückstadt 1935, p. 365, n° 2. Il se retrouve dans les noms de divinités, de formation similaire, tels que θουηρις et τριφις. Sur θερμοῦτις, voir encore W. Spiegelberg, *Aegyptische und Griechische Eigennamen* (*Demotische Studien* I), Leipzig 1901, p. 12 et J. Vergote, *Les noms propres du papyrus Bruxelles Inv.* E. 7616, Louvain 1954, p. 18, n° 115.

[4] G. Lefebvre, *ouvr. cit.*, n° 368 (Médinet Habou), variantes : παθερμουθις, nom d'homme, n° 799, πατερμουθι, n° 387. La forme ⲡⲁⲧⲉⲣⲙⲟⲩⲧⲉ est attestée en vieux copte, stèle de Vienne, citée par G. Heuser, *Personennamen*, p. 16 (nom de femme) et en copte. W. E. Crum, *Coptic Monuments* (*Catalogue général du Musée du Caire*), p. 41 (n° 8139), 52 (n° 8196) et 67 (n° 8277). Voir aussi J. Vergote, *ouvr. cit.*, p. 15, n° 81.

Les graphies les plus anciennes (*Textes des Pyramides*) montrent que nous avons affaire à un mot-composé :

[hieroglyphs] § 302 *b* (W) = [hieroglyphs] (T) [1]
[hieroglyphs] § 454 *c* (W)

Nous avons ici *rnn* + *wt·t*. Le second élément, *wt·t* ([hieroglyphs]), est le nom d'un serpent, dont nous savons au reste peu de choses. On a, dans les *Textes des Pyramides* :

[hieroglyphs] § 900 *b* (W).
[hieroglyphs] § 902 *b* (P).

Et, dans les Textes des Sarcophages du Moyen Empire :

[hieroglyphs] (*Coffin Texts*, I, 186, *e*, *f*).

Ce mot, *wt·t*, entre en composition dans les noms d'une série de déesses serpents :

1° [hieroglyphs] *iḫ·t-wt·t*, *Pyr.*, § 198 *b*, 791 *a*, 1503 *a-b*; *Coffin Texts*, I, 294 *d*.
2° [hieroglyphs] *ḥkn·w-wt·t*, *Pyr.*, § 288 *a* (T) = [hieroglyphs] (W).
3° [hieroglyphs] *dnn-wt·t*, *Pyr.*, § 321 *c* (W).
4° [hieroglyphs] *db-wt·t*, *Wörterbuch*, V, 562 (Moyen Empire).

Rappelons que, dans les *Textes des Pyramides*, le signe [hieroglyphs] désigne *toujours* une déesse-serpent, car le serpent ne sert pas encore de déterminatif aux noms de déesses en général, comme ce sera le cas plus tard. Le signe [hieroglyphs] précise qu'il s'agit bien d'un serpent *divin* [2].

[1] [hieroglyphs] est à lire seulement *nn* et non pas : *nn* + *nn*. Il y a là un exemple du procédé archaïque d'écriture consistant à joindre à un signe-image un signe-son de même lecture, et ceci afin de préciser la lecture du signe-image (voir Lacau, *Sur le système hiéroglyphique*, Le Caire 1954, p. 88). Quand il n'existe pas de signe homophone à adjoindre au signe-image, on répète ce dernier signe, ce qui empêche de le confondre avec tel autre hiéroglyphe de silhouette analogue, sinon identique, mais de lecture différente (dans le cas présent on évite : [hieroglyphs] = *isw* ou [hieroglyphs] = *nḫb*).

[2] Cf. Lacau, *Sur le système hiéroglyphique*, p. 114.

4. Quant au mot *rnn* ( ), il est fait sur un radical à seconde consonne géminée qui veut dire : « s'occuper d'un enfant ou d'un petit d'animal, l'élever ». Ce dernier sens convient bien dans un mot-composé qui est le nom d'une déesse gardienne des greniers (*nb·t šn·wt*), déesse nourricière, par conséquent, et même déesse *nourrice*. Nous la voyons en effet, sur un bas-relief du tombeau de Kha‹-em-ḥet, à Thèbes, figurée sous l'aspect d'une femme à tête de serpent allaitant un enfant [1]. A l'époque chrétienne, ce nom a tout naturellement été appliqué à la femme qui avait *nourri* Moïse sauvé des eaux. De cette femme, ayant joué un rôle capital dans un épisode important de l'histoire du christianisme, on a fait une sainte Θερμουθις, aboutissement imprévu de l'histoire d'un nom de serpent. Ainsi s'explique la fréquence de l'emploi de ce nom, comme nom de femme, à l'époque chrétienne.

5. Comment la forme ancienne *rnn-wt·t* a-t-elle donné en grec Ερμουτις? Bien entendu, il faudrait pouvoir suivre toutes les modifications successives du mot, que traduit au reste fort mal l'écriture hiéroglyphique. L'orthographe égyptienne antique est trop conservatrice et très décevante pour qui cherche à suivre et à dater les changements intervenus dans le consonantisme, qu'elle note seul. Je n'ai pas fait un relevé systématique de toutes les variantes, travail qui devra pourtant être entrepris en vue de contrôler ou d'expliquer toutes les étymologies admises, même les plus claires. Je n'examinerai que quelques-unes de ces variantes.

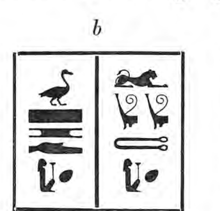
6. Sous la XVIIIe dynastie, dans la tombe de Kha‹-em-ḥet, dont nous avons parlé au § 4, on trouve deux fois la graphie . Il est clair que les deux *n* primitifs de *rnn,* lesquels n'étaient séparés originellement que par une syllabe atone (le mot *rnn* étant à l'état construit, nous allons le voir) se sont fondus en un seul. Cette réduction de deux consonnes à une seule, en syllabe atone, avant ou après la syllabe accentuée, est un fait

(1) Cette scène est reproduite et commentée par A. Hermann, *art. cit.*, pl. 28 et p. 173. Rappelons qu'une représentation de femme à tête de serpent donnant le sein à un enfant n'avait, aux yeux des anciens égyptiens, rien d'extraordinaire ni, à plus forte raison, de choquant.

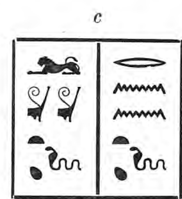
connu [1]. Dès l'époque de la XVIIIe dynastie, le nom de notre déesse était donc devenu : *rn-wt·t*. Il va sans dire qu'à ce moment (et bien plus tard encore), la graphie ancienne était toujours en usage, par exemple : dans la tombe de Ḳen-Amon [2].

7. C'est dans les inscriptions de Djed-her ( ) « le sauveur », sous Philippe Arrhidée, qu'apparaît pour la première fois, du moins à ma connaissance, la graphie [3]. Cette orthographe nouvelle est devenue courante à Edfou et à Dendara [4], mais l'ancienne continue d'être employée par les scribes, bien qu'elle n'ait plus aucun rapport avec la prononciation de l'époque. Nous avons deux exemples intéressants de ce fait à Dendara. Dans la crypte n° 7 [5], nous avons une représentation de quatre serpents, dont chacun porte le nom accompagné d'un adjectif différent; c'est, nous l'avons vu, la graphie nouvelle. Le même groupe de quatre serpents se retrouve dans la crypte n° 8 [6], mais leur nom est écrit au moyen des graphies suivantes, qui correspondent à l'orthographe ancienne :

b



c



Dans ce tableau, nous avons trois graphies dites cryptographiques, à côté de la graphie , qui n'est qu'un souvenir, approximatif, de l'ancienne manière d'écrire ce nom. Cette graphie présente bien les deux , mais n'a plus le du second élément .

(1) Citons seulement deux exemples : ⲧⲁⲡⲛ « cumin » : *tăpn* < *tăpnĕn* (=); ϣⲱⲧⲡ « la ville de Shōteb » (شطب) : *šṓtĕp* < *ššṓtĕp* < *š› shṓtĕp* (=).

(2) *The Tomb of Ken-Amun,* New York 1900, pl. 64.

(3) *Annales du Services des Antiquités de l'Egypte,* 18, 1918, p. 124, l. 92 du texte. Cf. toutefois le nom propre , cité plus haut, § 2, note 5. Ranke le date du Nouvel Empire.

(4) Le *Wörterbuch,* II, 416, n° 11, n'en cite qu'un seul exemple, correspondant à *Edfou,* I, p. 354 — Cf. Chassinat, *Le temple de Dendara,* V, p. 6.

(5) *Mariette, Dendérah,* t. III, pl. 68.

(6) *Mariette, Dendérah,* t. III, pl. 75.

8. Le *m* qui paraît remplacer le *n* de , dans la graphie nouvelle , est en réalité l'aboutissement phonétique de ce *n* en contact direct avec le *w* de *wt·t* (). Les deux consonnes *n* + *w* en contact direct donnent un *m*. Dans cette fusion, le disparaît; le ⲟⲩ de *ερμουτις* n'a donc rien à faire avec le de [1]. Il n'est autre chose que la voyelle longue *ō* (en syllabe ouverte) du mot **wṓtĕt*, second élément de . Ce *ō* accentué, précédé de *m* (résultant de la fusion *n* + *w*, devant l'accent) passe à *ou* (copte : ⲟⲩ), fait constant dans tous les dialectes [2]. On a donc, pour ce nom divin, les séquences suivantes : *rnn* + *wṓtĕt* > *r(n)nwṓtĕt* > *ĕrmṓtĕt* > ⲉⲣⲙⲟⲩⲧⲉ; *ερμουτις*.

2° LA NÉGATION = ⲙ̄ⲙⲟⲛ.

9. Voici un second mot dans lequel nous constatons la même transformation phonétique *n* + *w* > *m* : la négation composée , dont l'importance a été considérable. On soupçonnait qu'elle était le prototype de la négation copte ⲙ̄ⲙⲟⲛ (ⲙ̄ⲛ̄-), qui a joué le même rôle, mais cette correspondance, jusqu'ici, faisait difficulté.

10. 1° Sethe, dans *Verbum,* I, § 203, déclare que *w* peut échanger avec *m* : «. . . mit *m* vechselt das *w*. . . indem es selbst in *m* übergeht : ⲙ̄ⲙⲟⲛ (ⲙ̄ⲛ̄-) «es ist nicht», **ĕmmṓn* aus *ʾĕn-mṓn* (durch Assimilation des *n* an das *m*) für *ʾĕn-wṓn,* a. æg. *n-wn,* n. æg. teils ebenso (historisch) geschrieben, teils neu (phonetisch) *mn* (Erman, *Neuægyptische Grammatik,* § 351 und 334)».

Donc le *w* du verbe *wn* serait passé à *m,* puis il y aurait eu assimilation du *n* de la négation à ce *m* de la forme verbale. Mais pareil changement spontané et isolé est contraire aux lois phonétiques.

2° Erman, dans la quatrième édition de sa grammaire égyptienne, § 516, *Anm.,* écrit ceci : «. . . mit diesem *nn wn* hängt wohl das neuægyptische *mn* «es ist nicht», Kopt. ⲙ̄ⲙⲟⲛ, ⲙ̄ⲛ̄- zusammen». Mais les conditions de ce rapport supposé n'apparaissent pas.

3° Gardiner (*Egyptian Grammar,* 2, § 108) et Lefebvre (*Grammaire de l'Égyptien classique,* 2, § 314-316) ne parlent pas d'un rapprochement possible entre *nn wn* et ⲙ̄ⲙⲟⲛ.

4° Spiegelberg, dans son *Koptisches Handwörterbuch,* p. 59, à l'article ⲙ̄ⲙⲟⲛ, propose l'étymologie suivante : « *nn* (?) > *mn* (?), neuæg. *mn*». Et il ajoute, note 9 : «oder *nn* (?) *wn*. Ob aus *nn* (?) durch Dissimilation ⲙ̄ⲛ̄ geworden ist?». Il a bien vu la difficulté phonétique, mais ne présente son hypothèse, relative à une dissimilation possible, qu'avec réserve.

11. Je crois que, dans cette expression (comme dans le nom propre *rnn-wt·t*), nous avons un *n* final *en contact direct* avec un *w* initial, précédant une syllabe accentuée, soit : *nn* + *wṓn*. Le groupe *n* + *w* aboutit à un *m,* et le premier *n* de la négation *nn* s'assimile au *m* ainsi obtenu, en sorte que l'on a : ⲙ̄ⲙⲟⲛ < *n(nw)ṓn* (*nw* → *m*).

Cette explication suppose que la négation écrite comportait réellement deux *n*. La question est importante, puisque la lecture de la forme de la négation est encore discutée. Toutefois on ne peut, sur ce point, arriver à une certitude absolue; il n'est pas exclu que l'on ait à faire à une négation du type *in,* écrite , laquelle, en contact avec *wn,* donnerait une forme **imṓn,* la sonante *m* étant, simplement redoublée en copte, comme il arrive aux sonantes en syllabes atones.

Ce qui est très intéressant c'est que ce phénomène phonétique transformait l'expression *nn wn* en un mot nouveau, n'ayant plus rien à voir avec les composantes de son prototype. Coupé de ses origines, ce mot nouveau a reçu une orthographe nouvelle : .

[1] C'est pourtant l'opinion exprimée par les auteurs du *Wörterbuch,* t. I, p. 378.

[2] Steindorff, *Koptische Grammatik,* 2e éd., § 57, remarque. Je ne crois pas, contrairement à l'avis de Steindorff (dans cet ouvrage) et de Sethe, que *ou* (ⲟⲩ) soit la voyelle *originelle* qui se serait conservée intacte, après *m* et *n,* mais partout ailleurs serait passée à *ó* (ⲱ). C'est l'inverse qui s'est produit; l'action de *m* et de *n* ont transformé le *ō* ancien en *ou*. L'étude de ce phénomène demanderait un examen particulier. Je note que, dans son dernier livre, *Lehrbuch der Koptischen Grammatik,* Chicago 1951, § 49, Steindorff a supprimé la «remarque» dans laquelle il avait exprimé l'opinion combattue plus haut. Est-ce faute de place, ou notre collègue a-t-il changé d'avis?

3° LE NOM PROPRE *αρομγους*.

12. Un troisième mot peut s'expliquer de la même façon. Il s'agit d'un nom propre étudié autrefois par Griffith dans les *Ryland Papyri* (t. III, p. 131, n. 7). La forme démotique de ce nom est : *ḥr-in-wwy,* dont la transcription grecque est : *αρομγους*.

αρ est la forme construite du nom de dieu ϩⲱⲣ ; le *α* au lieu de *ε* est dû à l'influence du (2) qui précède [1].

Pour l'interprétation du *ο* de la syllabe *ομ*, Griffith renvoie à Sethe, *Verbum,* I, p. 6. Dans les transcriptions grecques, *ο* au lieu de *ε* est fréquent en syllabe atone, soit par assimilation à une voyelle *ο* d'une syllabe voisine, soit pour noter une voyelle égyptienne atone dont le son flottait, pour ainsi dire, entre le *ε* et le *ο* grecs.

Le *γ* remplaçant un *w* en syllabe initiale ou médiale est courant.

La difficulté véritable, dit Griffith, et il a raison, c'est la présence d'un *μ* qui semble remplacer le *n* de *in*. En réalité, là encore ce *m* provient d'un groupe *n* + *w,* devant l'accent. On a les correspondances :

ḥr	*inw*	*wʿy*
αρ	*ομ*	*γöυς*

La finale *υς* du grec n'est pas la contrepartie exacte du démotique *-y*.

4° = ϩⲙⲏ, «*Le pélican*».

13. Le nom du pélican nous donne un nouvel exemple de mot égyptien dans lequel *n* + *w* aboutit à *m* en copte. Dans les *Textes des Pyramides,* nous trouvons les graphies suivantes : (W) : (T), § 278 ; (T), § 511.

La présence du signe dans la version de Téti montre que le radical comportait bien une troisième consonne *w;* le mot doit donc être transcrit : *ḥnw·t*. Ce signe manque chez Ounas, mais la présence du signe-mot le

[1] Ce vocalisme en *a* de l'état construit n'est pas constant dans tous les dialectes, nous avons beaucoup de noms propres dans lesquels, à l'initiale (atone) le nom d'Horus est vocalisé *er-* (*ερ-*) et non *ar-* (*αρ-*).

rendait superflu [1]. On sait qu'un signe-mot peut n'être accompagné que d'une partie seulement de sa lecture phonétique.

Seul le Bohaïrique a conservé ce mot [2], dont les graphies sont assez variables : ϩⲩⲙⲏ [3] et ϩⲙⲏ. La forme ϩⲙⲏ est la plus fréquente ; c'est aussi la seule qui soit, phonétiquement régulière, comme nous allons le voir. Spiegelberg, dans son lexique, a enregistré le rapprochement établi entre l'égyptien *ḥn·t* et le copte ϩⲙⲏ ; il attribue ce rapprochement à Dévaud [4]. Mais comment le *n* de *ḥnw·t* est-il devenu *m* en copte ?

Le radical doit avoir été trilitère : $\sqrt{}$*ḥnw*. Sur cette racine, on aurait formé un dérivé en *-w·t* suffixe, vocalisé en *é* (ⲏ), soit : *ḥnw·é(wĕt)* > ϩⲙⲏ ; ce serait la mise en contact *avant l'accent* de *n* et de *w* qui aurait donné naissance au *m* conservé en copte. Nous avons un autre nom d'animal constitué de la même façon : ϭⲗⲏ «le scorpion». Dans les deux cas, il s'agit d'un collectif en *é* (ⲏ), désignant à l'origine «la race des pélicans» et «la race des scorpions», qui s'est plus tard spécialisé dans le sens du singulier. L'étude des pluriels grammaticaux employés comme des singuliers reste à faire et mérite d'être entreprise. J'avais signalé il y a longtemps le cas du substantif ⲥⲡⲓⲣ «côte» [5], qui est forcément un ancien pluriel (*spír·[ĕw]*) ; autrement le *r* serait tombé.

Rappelons qu'un vocalisme **ḥénwĕt,* par exemple, est à exclure ; il aurait donné lieu à une métathèse *nw* > *wn,* comme dans *šnw·t* «grenier» = ϣⲉⲩⲛⲉ < *šénw·ĕt ;* *ḥnw* «intérieur» = ϩⲟⲩⲛ- < *ḥĕnw*.

5° = ϣⲟⲗⲙ̄ⲥ, «*Le moustique*».

14. Dans les quatre mots que nous venons d'examiner, le changement phonétique *n* + *w* > *m* se produit en syllabe initiale ou médiale atone

[1] Remarquons en passant que la présence du signe chez Ounas est due à une étourderie du scribe, car presque tous les animaux sont supprimés dans les *Textes des Pyramides*. Le même scribe a commis une autre erreur du même ordre et dans le même passage, lorsqu'il a conservé le signe de la girafe dans le mot *sr* écrit : . Ce signe, pas plus que l'image du pélican, n'a été maintenu chez Téti.

[2] Le Sahidique emploie le mot ϩⲣⲓⲙ.

[3] La voyelle ⲩ sert parfois en Bohaïrique à noter le *ĕ* atone. De procédé de notation serait à examiner.

[4] Je ne crois pas, que Dévaud ait jamais présenté et discuté lui-même cette étymologie.

[5] Cf. Lacau, *Recueil de Travaux,* 31, 1909, p. 80.

précédant une syllabe accentuée. Le même phénomène peut être constaté en syllabe atone *faisant suite* à une syllabe accentuée. En voici un premier exemple, qui nous permettra d'ailleurs d'éclaircir l'étymologie d'un mot très discuté.

15. Le mot , signifiant « moustique » se rencontre au papyrus Ebers (98, 1; 101, 21; 102, 2;). Or, en néo-égyptien, nous avons un mot que l'on considère avec raison comme étant un état plus récent du substantif précédent [1]. Cette forme nouvelle a donné en copte : ϣⲟⲗⲙ̄ⲥ (S.) : ϣⲟⲗⲙⲉⲥ (B.). Le rapprochement est certainement exact mais du point de vue de la phonétique, il demande une explication. D'où provient le de la forme la plus récente?

16. Ici encore, nous avons la séquence $n + w > m$. Le mot qui doit contenir deux *n*, serait donc à transcrire : *ḫnnws*. Le premier *n* correspondrait au ⲗ du copte ϣⲟⲗⲙ̄ⲥ; le second, joint au *w*, donnerait le *m* dont il s'agit de rendre compte. Etymologiquement, on doit avoir affaire à un radical *secundae geminatae*, soit : **ḫnn* « piquer » [2], suivi du suffixe de dérivation *-w* et du pronom de la troisième personne du féminin *-s*. Ce type de formation nominale, dans lequel entre en composition le suffixe pronominal masculin () ou féminin () est bien connu (il en reste de nombreux exemples en copte) et demanderait d'ailleurs un nouvel examen.

Le passage de $n + w$ à *m* se produit, cette fois encore, en syllabe atone, mais la syllabe atone *suit* la voyelle accentuée. Les conditions du changement phonétique sont donc différentes de celles que nous a fait connaître l'étude des trois mots ou expressions *Rnn-wt·t; nn wn; ḥr in wwy* (αρομγους).

[1] Le *Wörterbuch*, III, 290, à propos du mot , dit : « Vgl. das neuäg. *ḫnms*, das als var. dafür vorkommt », et (III, 295), au sujet du mot , il précise : « Vgl. *ḫnws*, das als Variante dafür vorkommt ».

[2] Ce sens « piquer » demanderait confirmation. Le *Wörterbuch*, au mot, parlant du mot *ḫnnws* désignant une maladie, suggère : « stechen, oder ähnlich ». Rappelons l'existence d'un mot curieux (*Coffin Texts*, I, 157 *c*), qui ne figure pas au *Wörterbuch*. On recommande d'écrire le nom de l'ennemi du mort sur la poitrine (*šnʿ*) d'une statuette en cire représentant cet ennemi, et en se servant du *ḫnn·w* du poisson *wḥʿ·w* : . Or ce poisson est justement armé de trois grosses épines ou « piquants » et son nom *wḥʿ·w* veut dire « le piquant ».

6° = ϩⲟⲉⲓⲙ, « *La vague* ».

17. On voudrait interpréter de la même façon la transformation anormale de *n* en *m* dans le mot : ; « la vague », qui aboutit en copte à : ϩⲟⲉⲓⲙ (S.) : ϩⲱⲓⲙⲓ (B.) : ϩⲁⲓⲙⲉ (A.). Mais le problème n'est pas aussi simple que dans les cas précédents.

Lorsque Spiegelberg a proposé de reconnaître dans le copte ϩⲟⲉⲓⲙ le dernier état de l'égyptien ancien *ḥ·n·w* [1], il n'a pas tenté d'expliquer l'origine du ⲙ en copte. J'ai moi-même examiné jadis ce mot, à propos de son pluriel ϩⲓⲙⲏ, mais sans aborder la question du *m* [2]. Enfin Till s'est borné à signaler ce passage, « très rare », dit-il, de *n* à *m* en Akhmimique [3].

18. Comment, en fait, s'est-il produit dans le substantif ? Il s'agit d'un dérivé en *-w* suffixe sur une racine trilitère $\sqrt{ḥịn}$. Dans ϩⲟⲉⲓⲙ, le *ị* de la diphtongue *oị* (ⲟⲉⲓ) correspond au son couvert par le signe de la forme égyptienne; cette équivalence = *ị* est bien connue [4] et nous retrouverons d'ailleurs le *ị* de $\sqrt{ḥịn}$ dans le collectif ϩⲓⲙⲏ (= *ḥịmé·*[*yĕt*]) qui sert de pluriel à ce mot. Le vocalisme ϩⲟⲉⲓⲙ, dans lequel la syllabe accentuée est fermée, implique que le suffixe *-w* était vocalisé : *ĕw* (*ḥ*ᵒ*ịm·ĕw*), donc que le *n* (d'où serait issu ce *m*) et le *w* n'étaient pas en contact direct. D'autre part ce suffixe nominal *-w* (*ĕw*) disparaît, en général, sans laisser de traces en copte; son existence ancienne n'est plus alors dénoncée que par la place de l'accent et la nature de la voyelle accentuée. Pouvons-nous admettre que, la voyelle atone de la finale *-ĕw* étant tombée, le *n* radical et le *-w* final (suffixe) de *ḥ*ᵒ*ịn*ᵕ*w* aient pu à un moment donné entrer en contact direct et donner naissance à un *m*, comme dans les mots étudiés précédemment? A vrai dire un tel traitement du suffixe *-w*, avec maintien de la consonne finale en dépit de la chute de la voyelle atone qui la précédait, semble très problématique.

[1] *Recueil de Travaux*, 27, 1905, p. 213.

[2] *Recueil de Travaux*, 31, 1909, p. 78.

[3] *Achmimische Grammatik*, § 34 *c* « Spontaner Übergang von *n* zu *m* kommt sehr selten, z. B. *hnw* : ϩⲁⲉⲓⲙⲉ ».

[4] Voir plus haut p. 14.

Le ⲓ final du Bohaïrique, correspondant au ⲉ final de l'Akhmimique, n'a rien à faire avec le suffixe *-w* (𓅱). En Akhmimique, une voyelle ⲉ atone se développe après toute sonante finale précédée de consonne; la règle est absolue dans ce dialecte (ⲥⲱⲧⲙⲉ; ⲙⲉⲉⲓⲛⲉ; ⲟⲩⲁⲁⲃⲉ; ϫⲓⲟⲟⲣⲉ; ϩⲟⲟⲩⲉ; ⲣ̄ⲛⲉⲉⲓⲉ). En Bohaïrique le ⲓ de ϩⲱⲓⲙⲓ ne se développe qu'après un *n* ou un *m* final, par exemple :

> ⲥⲁⲉⲓⲛ (S.) «médecin» : ⲥⲏⲓⲛⲓ (B.);
> ⲟⲩⲟⲉⲓⲛ (S.) «lumière» : ⲟⲩⲱⲓⲛⲓ (B.) : ⲟⲩⲁⲉⲓⲛⲉ (A.);
> ⲙⲁⲉⲓⲛ (S.) «signe» : ⲙⲏⲓⲛⲓ (B.) : ⲙⲉⲉⲓⲛⲉ (A.).

Tous ces mots sont masculins. Le ⲙ de ϩⲟⲉⲓⲙ est donc réellement traité comme final. Ne résulte-t-il pas de la fusion de *n* avec le *w* final du suffixe 𓅱? C'est une hypothèse; reconnaissons que les conditions d'un tel phénomène nous échappent.

19. M. Sainte Fare Garnot me suggère une explication plus acceptable. ϩⲟⲉⲓⲙ correspondrait au vocalisme du pluriel régulier de [hiéroglyphes], soit : *hʿỉnw·ĕw* > *hʿỉm·ĕw* > *hʿỉm*, la finale atone disparaissant comme dans l'Akhmimique ⲟⲩⲁⲛϣ (= *wŏnš*[*ĕw*]), pluriel de ⲟⲩⲱⲛϣ̄ «loup». L'addition du *-w*, suffixe du pluriel, au singulier *hỉn·w* (dans lequel *-w* n'est qu'un suffixe de dérivation nominale) aurait pour effet de mettre en contact direct, après l'accent, le *n* et le *w* qui, au singulier, étaient réparés par une voyelle atone. Et ce contact direct entraînerait le changement phonétique *n* + *w* > *m*, comme dans ϣⲟⲗⲙ̄ⲥ. < *ḫnnws*. Enfin ce pluriel ϩⲟⲉⲓⲙ serait devenu un singulier parce que le mot «vague» est employé le plus souvent, non pas au singulier, mais au pluriel.

Notons que ce pluriel régulier théorique (désaffecté et transformé en singulier) a été remplacé pratiquement en copte par le collectif ϩⲓⲙⲏ, formé à l'aide du suffixe *-w·t*/*y·t* (𓅱𓏏 / 𓇌𓏏) (1). Dans cette forme, nous avons également un *n* joint à un *w* et aboutissant à un *m* mais, cette fois, devant l'accent *hỉnw·é*(*wĕt*) > *hỉmé*. On pourrait aussi supposer que le singulier ϩⲟⲉⲓⲙ est une refaçon analogique sur ce dérivé ϩⲓⲙⲏ.

(1) Cf. Lacau, *Recueil de Travaux*, 31, 1909, p. 77.

* * *

20. En linguistique, il n'y a pas de détail insignifiant. Nous devons arriver en phonétique égyptienne à la même précision qu'on a pu obtenir — au bout d'un certain temps, d'ailleurs — dans le domaine indo-européen. Les linguistes classiques ont le droit de nous demander ce que peut apporter à la connaissance d'une linguistique générale cette langue égyptienne que l'on suit pendant quatre mille ans à travers une documentation ininterrompue et surabondante. C'est là un concours de circonstances unique, ne l'oublions pas, et dont on est en droit d'attendre beaucoup.

IV

CHUTE DU *t* (𓏏) FINAL, MARQUE DU FÉMININ

1. Le suffixe *-*ăt* (écrit 𓏏) qui caractérise le féminin dans les substantifs et les adjectifs en égyptien ancien, remonte certainement à l'ancêtre commun de l'égyptien et du sémitique [1]. Dans ce domaine préhistorique lui-même, cette expression grammaticale du genre féminin était sûrement déjà une invention secondaire. La forme normale du substantif a été d'abord la forme masculine qui couvrait également bien les deux genres. C'est après coup que le genre féminin a été exprimé dans le nom par une finale spéciale. Notons qu'il en a été de même dans la famille indo-européenne [2].

Or, en sémitique et en égyptien, ce *t* (𓏏) final est sujet à disparaître dans des conditions qu'il y a intérêt à comparer.

2. A. En sémitique, la chute ou la conservation du *t* final du féminin, s'est produite d'une façon différente dans chacune des langues de la famille, c'est-à-dire après leur séparation [3].

Quand le suffixe est réduit à *t* en contact direct avec la consonne finale du radical sans voyelle intermédiaire, il subsiste. Cet état du suffixe doit tenir à l'*accentuation* du mot auquel il est joint, et demandera nouvel examen. C'est seulement quand ce *t* est précédé de voyelle, soit *-*ăt*, qu'il est sujet à disparaître, et c'est dans ce cas seulement que chaque langue l'a traité différemment.

[1] Je laisse de côté les deux autres groupes de langues qui dérivent du même ancêtre commun, les langues berbères et les langues chamitiques.

[2] Meillet, *Introduction à l'étude comparative, etc.*, 5e édition, p. 157 et 243.

[3] Voir Brockelmann, *Grundriss der vergleichenden Grammatik der semitischen Sprachen,* I, Berlin 1908, § 224-226 ; *Précis de linguistique sémitique,* traduit par W. Marçais et M. Cohen, Paris 1910, § 162-165 ; M. Feghali et A. Cuny, *Du genre grammatical en Sémitique,* Paris 1924, p. 9-10 et 27-40.

Il s'est conservé intact en akkadien et en éthiopien; en arabe il tombe, et n'est maintenu qu'à l'état construit ou à l'état pronominal, car il cesse alors d'être final; il en est de même en hébreu et en araméen.

3. B. En égyptien, tout *t* final (𓏏) marque du féminin, précédé de voyelle, tombe régulièrement. Inutile de citer des exemples, le fait est assez connu. Il est possible d'ailleurs que le *t* du féminin ait pu être adjoint directement au radical, sans voyelle intermédiaire, comme dans le domaine sémitique, et que dans ce cas il ne soit pas tombé. Seul le copte peut nous renseigner sur ce point; je n'examinerai pas cette question pour le moment [1].

D'une façon plus générale, tout *t* final (𓏏), précédé de voyelle accentuée ou de voyelle atone, tombe en égyptien [2].

Après voyelle accentuée : [hiéroglyphes] *zw·t* = ⲥⲟⲩⲟ (S.B) « froment ».
[hiéroglyphes] *ḫt* = ϣⲉ (S.B) « bois ».

Après voyelle atone : [hiéroglyphes] *sḫt* = ⲥⲱϩⲉ (S) « tisser ».
[hiéroglyphes] *rḫt* = ⲣⲱϩⲉ (S) « laver ».

Le [hiéroglyphe] final, après voyelle atone, quand il a la valeur de 𓏏, est traité de même : [hiéroglyphes] *sbṯ* = ⲥⲱⲃⲉ (S) « rire ».

Donc, en copte, aucun *t* final précédé de voyelle ne peut subsister [3]. Le *t* (𓏏) du féminin précédé de voyelle atone ne fait que suivre cette loi générale.

I

4. Cette chute du *t* final du féminin est ancienne en égyptien. Comment la dater, c'est le problème que je voudrais examiner.

L'orthographe hiéroglyphique étant, comme toutes les autres orthographes d'ailleurs, extrêmement conservatrice et toujours en retard sur la prononciation, nous renseigne mal sur la date de la disparition du *t* (𓏏) final; seul l'aboutissement dans l'orthographe nouvelle du copte est clair. Normalement

[1] Des mots comme ⲙ̄ϫⲁϩⲧ (S.) « mortier », ϭⲁⲗⲁϩⲧ (S.) « vase », doivent être des emprunts.
[2] STEINDORFF, *Koptische Grammatik*, Berlin 1904, § 44.
[3] Ceux qui subsistent proviennent d'un [hiéroglyphe] (ⲱϥⲧ [S.] = *ʿfd* « clou ») ou bien sont d'anciens quadrilitères à 4e faible (ⲥⲱⲛⲧ [S.] = *šnty* « fonder »).

l'orthographe ancienne maintient le *t* (𓏏) final alors qu'il était déjà tombé à l'état absolu. Heureusement, certains scribes ont employé un procédé très simple pour indiquer le maintien du *t* (𓏏) à l'état *pronominal*, ce qui nous prouve en même temps qu'il était tombé à l'état *absolu*. Pour bien montrer que le *t* (𓏏) subsiste effectivement à l'état pronominal, on le rejette après le déterminatif ou le signe-mot et devant le pronom. Voici les exemples donnés dans nos grammaires pour le Moyen et le Nouvel Empire :

[hiéroglyphes] « ta semence », *Urk.* IV, 249 (ERMAN, 4e éd., § 174; LEFEBVRE, § 112); — [hiéroglyphes] « notre chemin » [1], *Paysan B I*, 7-8 (GARDINER, *Gramm.*, § 62; LEFEBVRE, *Gramm.*, § 112); — [hiéroglyphes] « ses hommes, ses biens, ses champs » [2], *Coptos* 8, 9 (GARDINER, *Gramm.*, § 62; LEFEBVRE, § 112); — [hiéroglyphes] « notre équipe » [1], *Naufragé* 7 (GARDINER, § 62).

5. Il faudra examiner jusqu'à quel moment le procédé a été utilisé après le Nouvel Empire. On se rappellera que, l'état pronominal ayant disparu de la langue, sauf dans un petit nombre de mots, une orthographe rappelant l'existence du *t* (𓏏) n'avait plus de raison d'être, sauf dans les mots ayant conservé ce suffixe pronominal. Encore un fait grammatical dont la chronologie est à établir. La graphie [hiéroglyphes], comme le rappelle Erman, est une nouvelle notation du maintien du *t* (𓏏); elle se rencontre précisément dans un mot (nom de partie du corps) ayant conservé le suffixe pronominal, soit ϩⲏⲧ⸗ϥ (S). Quant à l'état construit, il n'a lui aussi protégé le 𓏏 final que pendant peu de temps. Cet état construit, on le sait, n'a pas survécu en tant que procédé grammatical. En copte il subsiste, fossilisé, dans un certain nombre de *mots composés*. Or, dans ces mots composés, tantôt le *t* subsiste, tantôt il a disparu. Il y a eu évidemment deux périodes de formation de ces mots composés. A l'époque préhistorique ou archaïque, le *t* subsiste à l'état construit : ϩⲁⲑⲱⲣ (αθυρ) = *Ḥw·t Ḥr*, ⲛⲉⲃⲧⲱ (νεφθυς) = *nb·t Ḥw·t*. A l'époque classique, le *t* était tombé à l'état absolu et, l'état pronominal ayant pratiquement disparu,

[1] Le 𓏏 final est répété ici devant le pronom de la 1re pers. du pluriel : [hiéroglyphe].
[2] Le premier 𓏏 est ici le 𓏏 final du collectif féminin *rmṯ·t*. Si on avait le pluriel régulier de *rmṯ*, soit *rmṯ·w*, on n'aurait pas de 𓏏 devant le pronom suffixe *-f*.

(ϣωπε [S] = *ḫpr*), mais il était maintenu par la formation nisbé, par le pluriel, par l'état construit ou l'état pronominal. Là encore certains scribes, désireux d'être plus clairs, ont pris soin d'écrire le plus souvent (mais pas toujours) cet *r* (⊂⊃) conservé devant certains suffixes. Exemples :

(T. 202) = (N. 792), *Pyr.*, § 603 *d* (nisbé).

(P. 552), *Pyr.*, § 1293 *c* (nisbé).

(P. 334) = (M. 637), *Pyr.*, § 1140 *b* (nisbé).

(T. 25) = *sic* (P. 742), *Pyr.*, § 533 *b* (nisbé).

(P. 334, M. 637), *Pyr.* § 1140 *b* (dérivation en *w* final).

(Tombeau de Ti, pl. XX : deux fois à l'état pronominal).

Il ne s'agit pas d'une *règle* mais d'une commodité graphique, qui pouvait aider, en ajoutant à la clarté. « son dieu » (sans répétition de l'*r* devant suffixe) est aussi très fréquent (par ex. *Pyr.* § 57, W. 70, N. 330) [1].

9. Ce procédé orthographique a pour nous un intérêt particulier, puisqu'il nous permet de faire remonter la chute du *t* (⌓) final au moins jusqu'aux Textes des Pyramides. Rappelons-nous d'ailleurs que ce recueil comprend des textes de dates très différentes. Il faudra rechercher si cette particularité d'orthographe ne se retrouve pas dans les textes civils de la même époque. Il s'agirait de voir à quel moment et dans quelle localité certains scribes ont eu recours à ce procédé. Notons, sous la VIe dynastie : (MACRAMALLAH, *Le Mastaba d'Idout,* Le Caire 1935, pl. XX), et un autre exemple (tombeau de Ti) cité plus haut.

Remarquons que, dans la grande majorité de nos exemples (du Moyen Empire et de l'Ancien Empire), ce *t* (⌓) final est répété après des finales du *pluriel féminin*. Là confusion était-elle plus à craindre dans ce cas? Je pose seulement la question.

[1] Dans le mot *nṯr* « nitre » le *r* s'est maintenu, le vocalisme étant différent. Mais on peut penser aussi que c'est l'Egyptien qui a emprunté le mot.

III

10. En réalité, je pense que la chute du ⌓ du féminin est bien antérieure à l'époque des pyramides, antérieure même à l'époque de la rédaction de leurs textes, eux-mêmes beaucoup plus anciens que les Ve et VIe dynasties [1]. Rappelons-nous qu'un très grand nombre de signes phonétiques du système graphique dits « alphabétiques » (unilitères) ou « syllabiques » (plurilitères) sont des images représentant des êtres ou des objets dont le nom est au féminin. Or la désinence de ce féminin a disparu totalement dans la valeur phonétique que ces images représentent. Voici une liste qui pourrait certainement être allongée :

(ιρι, en grec), « œil » [2], a donné le « syllabique », avec la double valeur *îrỉ* et *ỉrỉ*.

ḥỉm·t, « utérus » (représenté par le pubis) et « femme ». Le copte n'a conservé que le sens : « femme », dans ϩιμε (S), plur. ϩιομε (S) (ce pluriel prouvant d'ailleurs l'existence de la seconde radicale *ỉ*).

Le mot a donné le syllabique = *ḥm,* après chute de *ỉ* médial.

ẖ›·t = ϩη (S) : ϧητ (B), « ventre », d'où = *ẖ*.

wpỉt, « le milieu de la tête (sinciput) », a donné le syllabique = *wp*.

Pyr. § 1224 *b* (P. 441, M. 544), *z›·t,* « canard pilet », a donné = *z›*.

šwỉ·t, « plume », a donné = *šw*.

ỉn·t, « un poisson » (*Tilapia nilotica),* a donné = *ỉn*.

ḫ›·t, « un poisson » (l'oxyrhynque), a donné = *ḫ›*.

[1] J'avais exprimé en passant cette hypothèse dans mes *Notes de grammaires à propos de la grammaire égyptienne de M. Erman, RT* 35, 1913, p. 65 (p. 19 du tirage à part) au sujet du § 119 d'Erman : « il est possible que cette chute du ⌓ final fût déjà réalisée au moment de la constitution du système graphique . . . C'est ce qui expliquerait que des signes représentant des mots en ⌓ final aient pu servir à écrire des valeurs syllabiques dans lesquelles le ⌓ a disparu ».

[2] Rappelons que ειλλτ≈ a conservé le *t* du féminin ; le *r* en contact direct avec le *t* après voyelle accentuée est tombé, en amenant le redoublement du λ. Dans ειερ- à l'état construit, le *t* a disparu.

ḏ·t (*Pyr.*, § 237 *a*, W. 322, P. 228) a donné = *ḏ*.

ḫn·t, « une peau », a donné = *ḫn*.

tm·t, « le traîneau », a donné = *tm*.

n·t, « le filet d'eau », a donné = *n*.

si̯·t, « un siège », a donné = *si̯* (1).

msi̯·t, « un chasse-mouche fait de peaux de *ms* (le fenek?) » (2), a donné = *ms*.

nb·t, « corbeille » (, *Pyr.*, § 557 *b*, M. 238, N. 616) a donné = *nb*.

nw·t, « manche d'herminette » (3), a donné = *nw*.

Même disparition du *t* ( ) final du féminin dans les racines trilitères fortes qui, dans l'écriture, donnent des images de son à trois radicales. Exemples :

wsr·t, « cou » (*Pyr.*, § 286 *c*, T. 242), d'où = *wsr*.

ḥqꜣ·t, « un sceptre », d'où = *ḥqꜣ*.

qbḥi̯·t, « un vase », d'où = *qbḥ* (4).

11. Dans beaucoup de ces exemples, on voit que le signe-image primitif n'a pu devenir signe-lecture, c'est-à-dire phonétique pur, dépourvu de signification propre en dehors de sa valeur de son, qu'en perdant, non seulement son *t* ( ) final du féminin, mais souvent une troisième radicale faible *i̯* ou *ꜣ*.

Je crois que cette disparition du *i̯* ou du *ꜣ* (2e ou 3e radicale faible ou « instable ») et du *t* (finale du féminin) a une seule et même cause, d'ordre purement phonétique. Ces deux éléments disparus, l'image-mot pouvait facilement

(1) Cette valeur, qui n'est point admise par les grammaires classiques, est prouvée, entre autres choses, par les graphies du verbe *ḥmsi̯* avec = *si̯*, dans des cas où la lecture *st* est absolument impossible (formes autres que l'infinitif). Voici un choix d'exemples, tirés du premier volume de l'édition Sethe des *Textes des Pyramides* : § 57 *d* (W. 70, N. 330) : (impératif) § 134 *a* (W. 206), 214 *b* (W. 295, N. 529) ; (N) § 391 *b* (N. 946) : (N) § 473 *b* (N. 963) ; § 573 *b* (N. 688), 622 *b* (N. 122) ; § 873 *a* (N. 949).

(2) Lacau, *Sarcophages* (CGC) II, 163 (= 28089, n° 15 et 28092, n° 106).

(3) Il faut distinguer : le manche de l'herminette *nw·t* (*Pyr.* § 311 *c*, 315 *c*) et : l'herminette elle-même avec la lame, *ꜥn·t* (ⲉⲓⲛⲉ).

(4) Ici c'est le suffixe qui a disparu. Il était précédé de la longue accentuée *é* ou *ó*, voyelles qui se sont conservées en Copte (ⲏ, ⲱ) dans cette formation.

représenter uniquement ce qui restait du radical et donner par conséquent un signe unilitère dit « alphabétique » (,) ou un signe bilitère dit « syllabique » (,) qui n'avaient plus qu'une valeur de son en dehors de leur valeur image.

12. On pourrait assurément supposer que l'écriture hiéroglyphique est une invention faite en une fois, par un individu déterminé, à une date déterminée (1). Dans le cas présent, on aurait écourté volontairement du *i̯* (ou du *ꜣ*) et du *t* les noms réels figurés par chaque image pour faire de ces images de simples signes phonétiques. Ce serait une création purement artificielle, par double acrophonie.

Je crois qu'un système *raisonné* eut employé des moyens plus simples. En réalité, le système d'écriture hiéroglyphique résulte sans doute d'un développement automatique et mécanique tenant à la nature même de la langue représentée. En partant d'une écriture d'images, séparer la valeur *son* de chaque image de la valeur *sens* de la même image pour figurer un son, c'est le principe même de toute écriture. Le signe-son égyptien aurait pu être un caractère choisi arbitrairement et de pure convention (comme nos signes alphabétiques). En fait il est le résidu, le restant, d'une image désaffectée de son *sens* et réduite à sa valeur de *son*, ce son étant lui-même le résidu phonétique du nom même de l'objet figuré. C'est pour cela que plusieurs sons n'ont pas de signe propre dans la collection de nos sept cents hiéroglyphes classiques. La chose était forcée quand il n'y avait pas d'objet ou d'être représentable par une image, dont le nom eût contenu les sons en question. C'est pour cela aussi que les voyelles n'ont pas eu en Egypte d'image propre, aucun mot égyptien ne commençant par une voyelle. Toute image graphique a commencé par figurer le nom d'un objet, dans tous les emplois grammaticaux du nom de cet objet (état absolu, état construit, état pronominal, le pluriel et le duel de ces différents états, le féminin de ces différents états, au singulier, au duel et au pluriel) (2). Le vocalisme interne, que

(1) Sur ce point, voir en dernier lieu Wilson, *The Burden of Egypt*, Chicago, 1951, p. 38, et Schott, *Hieroglyphen*, Mayence 1951 (compte-rendu dans *Erasmus*, octobre 1951, colonnes 626-628).

(2) Schott, dont l'enquête a été menée indépendamment de la mienne, insiste à juste titre sur ce point dans son livre *Hieroglyphen*, notamment p. 44-45, 87-89, 99-100.

l'écriture n'exprime pas, variait suivant le cas ; seul le consonantisme du radical demeurait le même. L'image ne pouvait donc représenter que l'élément stable du nom figuré par elle, c'est-à-dire les consonnes. Cela tient à la nature même de la langue qu'il s'agissait d'écrire [1].

13. Que le système graphique égyptien, tel qu'il nous est connu, ait été le résultat, dès l'origine, d'une invention continue [2], c'est ce que montre bien le sort de quantité de signes à l'époque historique. Je citerai seulement quelques exemples. Le signe-image d'un ventre d'animal avec la queue et les mamelles [3] : 𓄘, a eu la valeur phonétique *ẖ›·t* que nous dénonce la forme copte du nom correspondant : ϩⲏ (S) : ϧⲏⲧ (B) : ϩⲉⲓ (A) : *ẖé›ĕt*. Le *t* (𓏏) du féminin, puis le › final du radical sont tombés. Le signe 𓄘 a pu dès lors figurer, à l'état construit, le son *ẖ* qui, jusque là, n'avait pas d'image propre et était représenté par le signe 𓈙 *š*, par approximation.

C'est un cas dans lequel nous assistons *historiquement* à la création d'un signe « alphabétique ». Un fait phonétique a rendu possible ou plutôt a nécessité la création de cette valeur nouvelle ; cela avant les Textes des Pyramides, qui nous donnent plusieurs exemples du signe 𓄘 remplaçant 𓈙, ou adjoint à celui-ci, avant de le supprimer (cf. 𓈙𓄘𓅃𓏏 § 548 *b*, N. 70, § 1162 *a*, N. 1146). Plus tard nous retrouvons la même réduction phonétique de signes qui deviennent « alphabétiques » (unilitères) : 𓋔, la couronne rouge, dont le consonantisme (sans doute : *nị·t*) nous échappe, a perdu sa seconde consonne et son *t* et, dès la XIIe dynastie, sert à noter la consonne *n*. Le *t* (𓏏) du féminin était tombé depuis longtemps, nous l'avons vu. Dans 𓊪𓏏𓇯, ⲡⲉ (S) « ciel », la seconde consonne nous est inconnue, mais sa présence à l'origine est dénoncée par le pluriel copte ⲡⲏⲩⲉ (S) (= *pă›wĕt* > *pĕw(ĕt)*, comme le singulier

[1] Il en va tout autrement dans le système cunéiforme. Chaque signe représente une consonne et sa voyelle, ce que nous appelons, dans le domaine indo-européen, une syllabe. Mais précisément ce système a été inventé par les Sumériens, et non par un peuple parlant une langue sémitique.

[2] Schott (*o. c.*) considère l'écriture égyptienne comme une « invention », mais admet que cette invention s'est lentement perfectionnée.

[3] Le ventre de l'homme n'était pas représentable par une image claire : on a donc pris comme signe mot du « ventre », un ventre de mammifère.

ḫă›wĕt (*ḫ›w·t*), « autel », est devenu *ḫēwĕ(t)*, copte : ϣⲏⲩⲉ (S), en admettant que celui-ci ne soit point analogique. Le *t* (𓏏) est tombé de bonne heure et la seconde consonne a disparu au plus tard à l'époque ptolémaïque ; il est resté *p* et 𓊪, dès lors, est employé comme signe « alphabétique » [1]. Bien entendu, cette réduction a dû être facilitée par le fait que (à une date à préciser) l'emploi de l'article possessif a supprimé l'état pronominal, qui maintenait le 𓏏 final des féminins. Ce qui se passe sous nos yeux, à l'époque historique, est la suite de ce qui s'est passé à l'époque préhistorique, lors de la création du système de l'écriture. Quant au traitement du 𓏏 en médiale de mot, avant ou après l'accent, je remets cette étude à plus tard [2].

[1] Par exemple dans : 𓇯𓊪𓁒 *pʿpʿ* « enfanter », « naître », *Wb.* II, p. 504. Il est tout à fait vraisemblable d'ailleurs qu'à l'époque ptolémaïque les scribes se soient amusés à créer ainsi des emplois nouveaux. Leurs jeux d'écriture sont d'une ingéniosité déconcertante, comme l'a bien montré Drioton. Ici la nouveauté d'emploi était facilitée par une modification phonétique.

[2] Cette note a déjà paru dans la *Revue d'Egyptologie*, tome IX, 1952, p. 81-90. Nous la joignons ici à l'étude suivante qu'elle annonçait.

V DISPARITION D'UN *t* ( ) MÉDIAL DEVANT *r* ( )

1. On a souvent cité les deux mots coptes :

ⲉⲓⲟⲟⲣ (S.) «canal» =

ⲙⲉⲉⲣⲉ (S.) «midi» =

dans lesquels le *t* ( ) médial en contact avec *r* ( ) disparaît en provoquant le redoublement de la voyelle précédente.

On en rapprochait deux autres mots dans lesquels au contraire le *t* ( ) médial, bien qu'en contact direct avec un *r* ( ) se maintenait :

ⲙⲛ̄ⲧⲣⲉ (S.) : ⲙⲉⲑⲣⲉ (B.) «témoin»,

ϩⲁⲧⲣⲉ (S.) : ⲗⲑⲣⲉⲩ [pl.] (B.) «jumeau»,

Or le mot «midi» et le mot «témoin» sont tirés du même radical *mtr*. Il s'agit donc bien d'un même *t* médial qui a été traité de deux manières différentes.

2. En face de ce double rapprochement Sethe [1] constatait simplement que la chute du *t* ( ) devant *r* ( ) n'était pas *nécessaire* (notwendig). Nos

[1] SETHE, *Verbum*, I, § 291 : «Das *t* ist im Kopt. nicht selten weggefallen—I. Im Innern der Worte : 1° vor unmittelbar folgenden *r* in den nominibus :

, *itr·w*, «Fluss»; ⲉⲓⲟⲟⲣ : ⲓⲟⲣ, ⲉⲓⲉⲣ- : ⲓⲉⲣ- (**jŏtrĕw*).

, *mtrt*, «Mittag», ⲙⲉⲉⲣⲉ : ⲙⲉⲣⲓ (**mĕtrĕt*).

Die hebr. Wiedergabe des ersteren Wortes יְאֹר zeigt dass der Wegfall schon zeitig eingetreten sein muss. Die Kopt. Formen ⲙⲛ̄ⲧⲣⲉ : ⲙⲉⲑⲣⲉ, «Zeuge» (**mĕtrĕj*), ϩⲁⲧⲣⲉ : ⲗⲑⲣⲉ, (**ḥătrĕj*) zeigen, dass der Wegfall nicht notwendig eintreten musste, wo dem t ein folgte».

grammaires, dont je donne en note [1] les différentes opinions, citent le fait sans commentaire. Mais un même phonème ne peut être traité différemment quand il est placé dans des conditions identiques; c'est le principe de ce que nous appelons les lois phonétiques. Il s'agit donc de savoir dans quelles *conditions* c'est la chute du *t* (-) qui est nécessaire, et dans quelles *conditions* c'est son maintien qui est nécessaire. J'avais autrefois indiqué, mais en passant, la raison de cette chute du *t* (-) [2]. Il y a lieu de préciser.

3. Voici les deux règles qui expliquent cette différence de traitement :

1° Le *t* (-) médial, en contact direct avec un *r* (-), disparaît uniquement quand il est précédé de la voyelle accentuée; sa disparition entraîne le redoublement de cette voyelle.

= *mĕtr·ĕ(t)* «midi» : ⲙⲉⲉⲣⲉ (S.) : ⲙⲉⲣⲓ (B.) : ⲙⲉⲉⲣⲉ (A.).

2° Le *t* (-) médial, en contact direct avec un *r* (-), se maintient quand il précède la voyelle accentuée.

= *mĕtr·ḗ(i̯)* «témoin» : ⲙⲛ̄ⲧⲣⲉ (S.) : ⲙⲉⲑⲣⲉ (B.) : ⲙⲉⲧⲣⲏ (F.) : ⲙⲛ̄ⲧⲣⲉ (A.).

Les conditions étant différentes, le traitement est différent.

I

4. Que l'accent soit bien sur la dernière syllabe dans ⲙⲉⲑⲣⲉ et ⲗⲑⲣⲉ, nous le savons par les données suivantes :

1° Un ⲉ final ne subsiste en bohaïrique que s'il est accentué; dans ce dialecte tout ⲉ final atone passe à ⲓ : par exemple dans ⲙⲉⲣⲓ (B.) = ⲙⲉⲉⲣⲉ

[1] Erman, *Gramm.*, 4, § 119 : «In vielen Fällen ist es früh verschliffen : *itrw*, «Fluss», ⲉⲓⲟⲟⲣ, יאר; besonders so auch in der Endung der weiblichen Substantiven (§ 174)».

Lefebvre, *Gramm.*, 2, § 44 : «D'autre part le - est de bonne heure souvent tombé dans la prononciation : quelquefois à l'intérieur d'un mot, devant *r* : ex. : , *itr·w*, «fleuve»; copte ⲉⲓⲟⲟⲣ, fréquemment à la fin d'un mot, etc.».

Steindorff, *Koptische Grammatik*, 2e éd., § 45 : Chute des consonnes : «Im Inlaut der Wörter schwinden häufig : 1° äg. *t* Z. B. ⲉⲓⲟⲟⲣ, «Fluss», äg. **iotrew*; ⲙⲉⲉⲣⲉ, «Mittag» äg. : **metret*».

Farina, *Gramm.*, § 16 : «En a. e., *t*, désinence du féminin, tombe s'il n'est pas protégé par un suffixe; il en est de même en fin de syllabe, par suite d'un contact avec *r* : **iŏtr·ew*, «fleuve», > *jr*».

[2] *ZÄS*, 48, 1911, p. 78.

(S.-A.). Tous les nisbés qui sont accentués sur la finale conservent le ⲉ intact en bohaïrique [1].

2° Si ce ⲉ final passe à ⲏ en fayoumique, c'est qu'il est accentué; un ⲉ atone final passe à ⲓ en fayoumique comme en bohaïrique.

3° Le ⲛ développé en sahidique et en akhmimique entre ⲙ et ⲧ dans ⲙⲛⲧⲏⲥ-, montre que cette syllabe est atone [2]. Cf. ⲙⲛⲧ-, forme atone de ⲙⲏⲧ, «dix»; ⲙⲛ̄ⲧ-, préfixe nominal, ; ϣⲟⲙⲛ̄ⲧ, de *ḫmt* «trois».

Bien entendu pour que nos deux règles soient valables il faut que nous n'ayons en compte aucun exemple :

a) d'un ⲧ tombé devant un ⲣ après syllabe atone

b) d'un ⲧ maintenu devant un ⲣ après syllabe accentuée,

et si nous trouvons de tels exemples, il faudra en donner l'explication, nous examinerons ce point tout à l'heure.

II

5. Revenons au mot : ⲉⲓⲟⲟⲣ (S.) : ⲓⲟⲣ (B.) : ⲓⲁⲁⲣ (F.) : ⲉⲓⲟⲟⲣⲉ (A.). Le *o* non redoublé en bohaïrique est normal, le dialecte ne marque pas les redoublements de voyelles. L'akhmimique au contraire précise ce redoublement par le ⲉ final qui suit le ⲣ; c'est une règle de ce dialecte que les consonnes ⲃ, ⲗ, ⲙ, ⲛ, ⲣ, ⲟⲩ, ⲉⲓ, en fin de mot, et précédées d'une consonne, développent un ⲉ final; on a ainsi en akhmimique : ϩⲱⲧⲃⲉ, «tuer», ⲕⲟⲩⲛⲣⲉ «une plante», ⲥⲱⲧⲙⲉ «entendre», ⲟⲩⲱⲧⲛⲉ «offrir», ⲉⲓⲟⲟⲣⲉ «Canal», ϩⲟⲟⲩⲉ «jour», ⲣⲡⲉⲉⲓⲉ «temple», etc.

Le suffixe nominal qui donne la vocalisation *i̯ŏtr·ĕw* (comme dans -ⲙⲟⲛⲧ = = *mŏnt·ew*), a disparu normalement, et le ⲣ est traité comme tout ⲣ final immédiatement précédé de consonne sans voyelle atone intermédiaire; c'est le vocalisme des mots : ⲟⲩⲟⲉⲣ, «rame» (*wsr·w*), ϫⲟⲟⲣ

[1] Par contre le *i̯* final des nisbés, quand il ne porte pas la voyelle accentuée, disparaît; cf. ⲉⲙⲛ̄ⲧ = *im'nti̯*, ⲉⲓⲃⲧ : ⲉⲓⲉⲃⲧ = *i̯'bti̯*.

[2] Même développement de ⲛ dans la syllabe *mr* atone, mais en bohaïrique seulement : ⲙⲉⲛⲣⲉ-, ⲙⲉⲛⲣⲓⲧ⸗, du verbe ⲙⲉⲓ (B.) : ⲙⲉ (S.) : ⲙⲉⲓⲉ (A.) «aimer» = *mri̯*.

(en akh. ϫⲟⲟⲣⲉ), qualitatif, «fort», ϣⲁⲁⲣ *ḫʿr* (en akh. ϩⲁⲁⲣⲉ), «cuir». Dans ce dernier mot le ʿ qui amène le redoublement de la voyelle empêche la chute du ⲣ; ce redoublement constitue l'équivalent de la consonne disparue.

Ajoutons que le ⲟⲟ de ⲉⲓⲟⲟⲣ = maintenu en akhmimique montre que le *r* est bien devenu final, après chute du suffixe *-ĕw*, car dans ce dialecte ⲟⲟ passe à ⲁⲁ lorsqu'il est en syllabe ouverte. Ex. : ⲉⲗⲁⲁⲗⲉ «raisin» = ⲉⲗⲟⲟⲗⲉ (S.).

6. Du radical *ỉtr*, qui a donné ⲉⲓⲟⲟⲣ, nous n'avons aucun autre dérivé qui se soit conservé en copte. Il faudra examiner si les orthographes *hiéroglyphiques* de tous ces autres dérivés en égyptien ancien ne nous donnent pas d'indication sur la chute du ou du [1]. J'en citerai un seul exemple : le mot , «la mesure itinéraire, le σχοινος». La graphie récente montre que dans ce substantif également le était tombé, donc qu'il était vocalisé 1ʹ23 + final-*ĕw* lui aussi. Sans doute seule la nature de la voyelle différenciait-elle ce mot du nom du canal [2].

7. Sur le mot «canal», on a fait un mot composé en lui adjoignant l'adjectif , «grand», ce qui donne en copte : ⲉⲓⲉⲣⲟ (S.-A.) : ⲓⲁⲣⲟ (B.) : ⲓⲉⲣⲁ (F.), «le grand canal, le Nil». Ce substantif apparaît dès la XIIe dynastie, à Beni-Hasan, par exemple [3]. Il est clair que le mot composé copte n'a pu être créé sur qu'au moment où cette forme avait déjà perdu son médial et était devenue *ỉoor*. Si l'on avait ajouté l'adjectif ⲟ = ( ) au mot *ỉtr(w)* on aurait en copte une forme *ⲉⲓⲉⲧⲣⲟ; l'accent étant sur la dernière syllabe, le ⲧ devant ⲣ en syllabe atone aurait subsisté comme dans ⲙⲉⲑⲣⲉ. De même le pluriel ⲉⲓⲉⲣⲏ [4] a été refait sur

(1) Pour les autres mots un classement de toutes les variantes par localité et par époque serait nécessaire. Sur les différents sens du mot , voir GARDINER, *Onomastica*, II, 136.

(2) Il s'agit d'une unité de longueur dont le modèle était pris sur la voie normale de circulation en Egypte, le canal ou le Nil.

(3) MASPERO, *Recueil de Travaux*, I, p. 162-163. Les mots composés avec l'adjectif = ⲟ, en finale, ne semblent pas très anciens. Il n'y en a pas d'exemples dans les *Textes des Pyramides*.

(4) *Pistis Sophia*, 256, 23. Le mot figure au *Handwörterbuch* de Spiegelberg, mais il manque dans le dictionnaire de Crum. C'est une forme normale des collectifs en -ⲏ suffixe, servant de pluriel. Dans la *Pistis Sophia*, ce doit être un archaïsme.

ⲉⲓⲟⲟⲣ. S'il avait été fait sur *ỉtr(w)* on aurait en copte *ⲉⲓⲉⲧⲣⲏ, puisque l'accent est sur la dernière syllabe.

8. Il y aura lieu de rechercher la date de la chute du *t* médial dans *ỉtr(·w)*. Nous avons dès la XVIIIe dynastie des orthographes qui dénoncent cette chute clairement, par exemple [1] et [2]. Ici encore un classement des formes par localité et par époque sera nécessaire. Le plus ancien exemple de l'orthographe nouvelle ne nous donnera d'ailleurs qu'une date relative. L'orthographe étant toujours en retard sur la langue parlée, le *t* médial a pu être maintenu assez longtemps dans l'écriture après sa disparition dans la prononciation, exactement comme pour le *t* final du féminin.

III

9. Les mots dérivés du radical *mtr* sont intéressants pour montrer comment les lois phonétiques peuvent modifier en copte l'aspect d'une racine en face de graphies hiéroglyphiques correspondantes.

1° ⲙⲏⲧⲉ (S.) : ⲙⲏϯ (B.), «moitié, milieu», est un mot du type ϩⲏⲕⲉ, *ḥqr* «pauvre», en face de ϩⲕⲟ, «avoir faim». Le *r* final est tombé régulièrement et le mot est devenu féminin à cause de sa finale ⲉ : ⲓ, identique à celle du féminin, d'où la graphie .

2° ⲙⲉⲉⲣⲉ = *mĕtr·ĕ(t)*, «midi», est le féminin du mot précédent, le *t* devant *r* après voyelle accentuée, tombe. Cf. § 3, 1°.

3° ⲙⲛ̄ⲧⲣⲉ : (S.) : ⲙⲉⲑⲣⲉ (B.) : ⲙⲉⲧⲣⲏ (F.), est le nisbé du même radical; le groupe *t* + *r* se trouvant après syllabe atone le *r* (ⲣ) subsiste.

4° ⲙ̄ⲧⲟ (S.) : ⲉⲙⲑⲟ (B.), «ce qui est en face de»; chute régulière du *r* final.

(1) Stèle de Munich; XVIIIe dynastie; *Ägyptische Grabsteine*, II, pl. XII.

(2) Stèle de Genève; *Ägyptische Grabsteine*, III, pl. V.

IV

10. Le radical ptr, «voir»[1], présente notre groupe $t+r$, mais il a donné en copte l'infinitif : ⲡⲱⲱⲣⲉ (S.) : ⲫⲱⲣ (B.) : ⲡⲟⲩⲣⲉ (A.), «rêver», tout à fait différent de celui que l'on pouvait attendre. Ce rapprochement entre *ptr* et ⲡⲱⲱⲣⲉ, admis par De Rougé, a été, il est vrai, écarté récemment parce qu'il semble, en effet, anormal[2]. Je crois qu'en réalité on peut l'expliquer facilement.

A l'infinitif, du type normal *pôtĕr,* le *r* final tombait, comme dans ϣⲱⲡⲉ (*ḫôpĭr*), et c'est ce que traduit l'orthographe dans laquelle est notée le passage de *r* final à *i̯*, lequel tombe ensuite. Nous devrions donc avoir en copte *ⲡⲱⲧⲉ. Mais au *qualitatif,* le et l' étaient en contact direct après l'accent : *pŏtr·ĕw*. Dans cette position ce *t* devait tomber en donnant *ⲡⲟⲟⲣ exactement comme dans ⲉⲓⲟⲟⲣ. C'est sur cette forme qualitative régulière que l'on a refait un infinitif à redoublement ⲡⲱⲱⲣⲉ en lui donnant le vocalisme en *ō* caractéristique de l'infinitif des verbes forts. On a éprouvé le besoin de relier à nouveau les différentes formes du verbe que la phonétique avait séparées, et comme les infinitifs à seconde voyelle redoublée longue étaient nombreux, on a fait passer facilement le verbe tout entier dans cette classe[3], à laquelle il était normalement étranger[4]. Au contraire, notons-le de suite, dans un verbe aussi fréquent que *ḫpr,* on a conservé côte à côte, sans uniformiser les deux états de la racine, l'infinitif ϣⲱⲡⲉ = *ḫôpĕ(r)* et le qualitatif ϣⲟⲟⲡ = *ḫŏop* < *ḫŏpi̯·ĕw,* qui pourtant sont assez différents l'un de l'autre. C'est ce qui s'est passé dans toutes les langues : les verbes les plus fréquents demeurent les plus irréguliers. L'usage courant qu'on en fait permet de

[1] Le sens est à préciser. Ce verbe est en parallélisme constant avec . Son signe mot indique bien qu'il s'agit d'une action de l'œil différente de celle qui est écrite par (= *m;*).

[2] SETHE, *Verbum,* I, § 242. «Das Kopt. ⲡⲱⲱⲣⲉ : ⲫⲱⲣⲓ (B.), «träumen» hat nichts mit *ptr* zu thun». La vraie forme du bohaïrique est ⲫⲱⲣ et non ⲫⲱⲣⲓ. Dans le *Wört.,* I, 564, au mot , on dit : «wohl nicht mit Kopt. ⲡⲱⲱⲣⲉ zu vergleichen».

[3] Plusieurs de ces verbes comprennent un *r* en 3e radicale, ⲃⲱⲱⲣⲉ, ⲕⲱⲱⲣⲉ, ϫⲱⲱⲣⲉ. Leurs modèles hiéroglyphiques nous manquent; rien n'indique qu'ils aient contenu un médial comme dans ⲡⲱⲱⲣⲉ.

[4] Encore un phénomène qu'il faudra dater. A Edfou, l'orthographe est courante.

rattacher sans effort les unes aux autres des formes que la phonétique avait isolées. Pour les verbes plus rares, il est normal au contraire que l'analogie vienne supprimer les anomalies dues à la phonétique quand elles se produisent et ramène les formes divergentes à une seule série logique[1].

V

11. Le mot ϩⲁⲧⲣⲉ (S.) : ⲁⲟⲣⲉⲩ [pluriel] (B.), «jumeau» que nous avons cité tout à l'heure, est un dérivé en *i̯* suffixe (un nisbé), tiré du verbe *ḥtr,* «lier par paire», Le *t* s'est maintenu, puisque l'accent est sur la seconde syllabe : *ḥătr·é(i̯)*. Quant au ⲁ de la première syllabe (atone), au lieu de ⲉ, il est dû au ϩ initial (encore un fait de phonétique dont les conditions devront être précisées).

A ce même radical *ḥtr,* se rattache une série de mots qui méritent examen, parce que le *t* et le *r* y ont reçu des traitements différents.

12. α) Le *r* () final est tombé régulièrement quand il est précédé d'une voyelle *accentuée* ou *atone,* qui le sépare d'ailleurs du *t* () précédent :

ḥtr «cheval», : ϩⲧⲟ (S.) : ϩⲟⲟ (B.); pluriel : *ḥtr·w :* ϩⲧⲱⲣ; fém. sing. *ḥtr·t :* ϩⲧⲱⲣⲉ.

ḥtr «impôt», «tribut», : ϩⲱϯ (B.).

C'est le traitement normal du *r* final.

13. β) Dans ϩⲧⲟⲣ (S.) «nécessité», (= ϩⲧⲁⲣ [A.]), le ⲣ final est conservé au contraire après voyelle accentuée. L'orthographe hiéroglyphique, par et non par , veut sans doute indiquer ce maintien du *r,* mais il faudrait avoir sous les yeux tous les exemples du mot aux différentes époques. Ce *r* devrait normalement tomber. La difficulté ne me semble pas

[1] L'analogie dans les séries verbales devra être étudiée. Nous avons cité ailleurs l'infinitif ⲟⲩⲱⲙ «manger» (pour **wŏnĕm*), refait sur le qualitatif régulier **wŏnm* (devenu bilitère, par assimilation). Rappelons ϭⲓⲛⲉ pour *ϭⲓⲙⲉ (en bohaïrique ϫⲓⲙⲓ), refait sur l'état pronominal ϭⲛⲧ⸗, le *m* étant passé à *n* devant le *t*. En fayoumique, ϭⲱⲱⲧ a été refait sur le qualitatif ϭⲉⲉⲧ, l'infinitif normal étant ϭⲱ. (Voir le manuscrit Morgan, Codex M 614, folio ⲕⲍ, col. 2 et 4; autres exemples dans ce même texte).

avoir été expliquée ni même signalée. D'où vient cette anomalie? Quelques mots ont bien conservé un *r* final, avec ce même vocalisme en *o* : ⲃⲁϣⲟⲣ, «renard», ⲟⲩϩⲟⲣ, «chien», ϣⲉⲟⲣ, «loyer», mais ce sont probablement des emprunts; ils auraient été adoptés par l'égyptien ancien au moment où la chute du *r* final n'avait plus lieu. Je ne vois pas d'explication sûre. ϩⲧⲟⲣ est-il un singulier refait sur le pluriel régulier dans lequel le ⲣ était conservé par la finale *-ĕw*? Cf. ϩⲧⲱⲣ, «chevaux», avec allongement de *ŏ* en syllabe ouverte. Nous pourrions aussi avoir affaire à une formation nominale à troisième radicale redoublée, **ḥtrr* du type sémitique *qĕtall;* le *r* redoublé ne tomberait pas. Mais rien ne vient à l'appui de cette hypothèse. La formation nominale 1233 a-t-elle même existé en égyptien? Il ne s'agit là que d'une simple possibilité.

14. *γ*) Le verbe ϩⲱⲧⲣ̅ «lier», «réunir par paire», qual. : ϩⲟⲧⲣ̅, offre une double difficulté. Pourquoi n'a-t-on pas : *inf.* *ϩⲱⲧⲉ, *qual.* *ϩⲟⲟⲣ?

Si nous avions affaire à un trilitère normal, le ⲣ final, après la voyelle atone de l'infinitif, devrait tomber : cf. *ḫpr* = ϣⲱⲡⲉ. Or, en dehors de notre verbe contenant le groupe *t* + *r*, que nous étudions en ce moment, il y en a une série d'autres assez importante qui présente également un ⲣ final anormal : ⲥⲱⲧⲣ̅ «se tordre» (avec notre groupe ⲧ + ⲣ), ⲥⲱϩⲣ̅ «écarter de» ⲧⲱⲕⲣ «être clair», ⲧⲱϩⲣ̅ «exciter», ϫⲱⲕⲣ «rendre pointu», ⲱϭⲣ̅ : ⲱϫⲣ̅ «détruire». Pourquoi ce ⲣ est-il conservé? La difficulté a été signalée il y a longtemps par Spiegelberg (1), et la solution qu'il a proposée me paraît convaincante. Il pense que tous les verbes trilitères qui ont conservé un ⲣ final en copte ont été d'abord des verbes à quatrième faible qui sont devenus ensuite des trilitères. C'est cette quatrième radicale faible qui a protégé le ⲣ. On doit avoir ϩⲱⲧⲣ̅ venant de *ḥtrị* comme on a ⲥⲱⲛⲧ venant de *snṯị* (2). Spiegelberg trouve une confirmation de son hypothèse dans une graphie démotique telle que *pḥre* (*Setne,* 3/13), «charmer, enchanter», où la 4e radicale est notée, et

(1) *ZÄS* 59, 1924, p. 137.

(2) Cette formation verbale par *ị* suffixe a joué un rôle considérable dans la langue ancienne; il n'en reste que quelques exemples en copte. La plupart des autres verbes de cette classe ont passé dans la classe plus nombreuse encore des trilitères.

qui représente le verbe *ⲡⲱϩⲣ̅ : *ⲫⲱϩⲣ (B.) (1) = [hieroglyphs] (*Histoire des Grands Prêtres de Memphis* 4/1). Il faudra naturellement vérifier si nous avons dans les autres verbes de ce même type des traces de cette quatrième radicale faible protégeant le ⲣ. Cette quatrième radicale ne serait tombée qu'au moment où la loi : «*r* final après voyelle tonique ou atone disparaît» n'agissait plus. Il y a une chronologie à établir dans tous les faits phonétiques. Remarquons que dans ⲧⲱϩⲣ̅ nous avons affaire à une métathèse, la vraie forme serait ⲧⲱⲣϩ̅, et que ⲥⲱϩⲣ̅ est un factitif en *s* initial sur un trilitère à 3e faible *ḥrị*.

Quant aux autres verbes coptes à ⲣ final, leurs formes hiéroglyphiques correspondantes nous manquent. Certains peuvent être des emprunts faits au moment où le ⲣ final ne tombait plus : par exemple ⲛⲟⲩⲕⲉⲣ (B.) «inciser» = נקר.

15. Dans le verbe ϩⲱⲧⲣ̅ «lier» (et dans ⲥⲱⲧⲣ̅), nous avons en plus à tenir compte de la présence du ⲧ médial, et de ses rapports avec le ⲣ qui le suit. Si nous admettons un radical trilitère, le ⲣ, devrait tomber à l'infinitif et nous devrions avoir une forme *ϩⲱⲧⲉ; cf. *ḫpr* = ϣⲱⲡⲉ. Au qualitatif, au contraire, *ḥŏtr·ĕw,* le *t* en contact avec le ⲣ après voyelle accentuée devrait disparaître en amenant le redoublement de la voyelle, soit : *ϩⲟⲟⲣ, cf. *ịtr·w* = ⲉⲓⲟⲟⲣ. C'est la loi phonétique que nous venons d'examiner (§ 3). Et si ce qualitatif à redoublement a existé, pourquoi n'a-t-on pas recréé par analogie un nouvel infinitif à voyelle redoublée *ϩⲱⲱⲣⲉ, comme on l'a fait, nous l'avons vu, pour le verbe *ptr,* qui a le même consonantisme = ⲡⲱⲱⲣⲉ (§ 10).

Si au contraire nous avons affaire à un quadrilitère à quatrième radicale faible **ḥtrị,* l'infinitif d'un pareil verbe serait **ḥŏtrị,* l'état construit : **ḥĕtĕr-,* l'état pronominal : **ḥrtŏị⸗*, et le qualitatif : **ḥtŏor(·ĕw)*, d'après les types verbaux à 4e radicale faible : ⲙⲟⲥⲧⲉ, «haïr», ⲙⲉⲥⲧⲉ, ⲙⲉⲥⲧⲱ⸗ et ϩⲉⲙⲥⲓ (B.) «s'asseoir» : ϩⲙⲟⲟⲥ (S.). Dans ces conditions, on aurait à l'infinitif chute du *t* médial devant *r* après voyelle accentuée : cf. ⲙⲉⲉⲣⲉ, *mĕtrĕt,* tandis qu'au contraire le ⲧ serait conservé dans les trois états du verbe où il fait

(1) L'infinitif de ce verbe a disparu, mais nous avons le qualitatif ⲫⲁϩⲉⲣ.

suite à une voyelle atone. Dans un verbe de ce consonantisme le développement phonétique séparait donc l'infinitif des trois autres formes, et celui-ci ne semblait plus appartenir au même radical. On a refait un nouvel infinitif sur les trois autres formes qui étaient les plus nombreuses et les plus claires. L'analogie de série a souvent reconstruit ainsi des séries verbales que la phonétique avait désarticulée. C'est un point qui demandera à être étudié, car l'analogie a joué en égyptien un rôle aussi considérable que dans les autres groupes de langues, et elle explique, comme ailleurs, bon nombre d'anomalies apparentes.

VI

16. Un problème tout à fait analogue se pose pour tous les verbes coptes qui se terminent par un ⲧ = ‿. A l'infinitif du type *1ó2ĕ3*, le *t* ‿ final doit tomber exactement comme le *r* dans *ḫpr* = ϣⲱⲡⲉ ; c'est ainsi qu'on a ⲣⲱϩⲉ : ⲣⲱϩ̄ⲓ «laver» = *rḫt*. Naturellement la question n'existe pas pour le ⲧ provenant d'un ‿ et non d'un ‿ ; celui-là se maintient normalement en finale de mot : ⲛⲟⲩⲃ̄ⲧ = *nbd*, «tresser», ⲱϥⲧ = *ꜥfd* «clouer». Mais le ⲧ final provenant d'un *t* (‿) se maintient d'une façon qui paraît anormale dans un certain nombre de verbes coptes d'aspect trilitère. Pour les uns il s'agit clairement d'anciens quadrilitères par exemple :

ϩⲱⲛ̄ⲧ (S.) : ϩ̀ⲱⲛ̄ⲧ (B.) = *ḫnti* «approcher»;
ϫⲱⲛ̄ⲧ (S.) : ϭⲱⲛ̄ⲧ (B.) = (*démotique*) *ḏnti* «chercher»;
ϣⲱⲛ̄ⲧ (S.) — = *šnti* «combattre».

On a pu refaire, ces infinitifs par analogie de série, en copiant le consonantisme de l'état construit, de l'état pronominal et du qualitatif dans lesquels le ⲧ était conservé.

VII

17. Que les consonnes aient été traitées très différemment en égyptien, selon qu'elles se trouvaient en syllabe atone ou en syllabe accentuée nous en avons des preuves nombreuses. Je rappellerai seulement les suivantes :

18. A) J'ai déjà eu l'occasion de montrer que *n* suivi de *m* en contact direct, et en syllabe atone précédant syllabe accentuée, passe régulièrement à ⲣ [1]. Je citais :

ⲣ̄ⲙϩⲉ (S.) : ⲣⲉⲙϩⲉ (B.) : ⲗⲉⲙϩⲏ (F.) «libre» = *nmḥw*
ϩ̄ⲣⲙⲁⲛ (S.) : ⲉⲣⲙⲁⲛ (B.) : ⲗⲉϩⲙⲁⲛ (A.) «grenade» = *inhmn*
ⲣ̄ⲙⲟⲛⲧ (S.) : ⲉⲣⲙⲟⲛⲧ (B.) : Ἑρμῶνθις «Erment» (ville) = *iwn Mnṯw*
ⲡⲁⲣ̄ⲙϩⲟⲧ̄ⲡ (S.) : ⲫⲁⲙⲉⲛⲱⲑ (B.) : Φαμενώθ, nom de mois = (...) *pn imn ḥtp(w)* > *pn inm ḥtp(w)*.

Kuentz a ajouté à cette liste un exemple très intéressant : le nom de la demi-aroure, ⲣⲉⲣⲙⲏ = **rmn·yt*, avec métathèse **rnm·yt* = *rĕrmé* (*nm* devient *rm*).

Au contraire dans le groupe *n* + *m* après voyelle *accentuée*, il y a assimilation de *n* à *m* ; par exemple le qualitatif de *wnm*, «manger», était **wŏnmĕw*, qui par assimilation a donné *wŏm*, et sur ce qualitatif on a refait un infinitif de forme bilitère ⲟⲩⲱⲙ (§ 10, note 1, p. 75).

19. B) Un *n* et un *w* en contact direct, et en syllabe atone, aboutissent à un *m*.

1° devant l'accent :

déesse serpent, **rnwŏtĕt* > **ĕnmŏtĕ(t)* ; cf. ⲡⲁⲣⲙⲟⲩⲧⲉ (S.) : ⲫⲁⲣⲙⲟⲩⲑⲓ (B.), nom de mois.
négation, **nĕnwŏn* > **ĕnmŏn* > *ĕmmŏn*, copte : ⲙ̄ⲙⲟⲛ.

2° après l'accent :

moustique, **ḫŏlnwĕs* > *ḫŏlmĕs*, copte ϣⲟⲗⲙ̄ⲥ (S.).

La démonstration de ces faits a été donnée plus haut, p. 43-55.

[1] P. Lacau, *Sur le n égyptien devenant ⲣ en copte, Recueil d'Études égyptologiques dédiées à J. Fr. Champollion* (1922), p. 722. J'ajoutais, p. 731, que «les consonnes dans les syllabes atones sont sujettes à des traitements particuliers. C'est un fait que nous oublions souvent».

20. C) Les lettres ⲛ, ⲙ, ⲣ, ⲗ, en syllabe initiale *atone* (dans les mots composés), développent un vocalisme anormal en bohaïrique, la sonante est accompagnée de deux a (ⲁ), par exemple :

ⲁⲛⲁⲙⲏⲓ (B.) : ⲉⲛⲉ ⲙ̄ⲙⲉ (S.) : ⲱⲛⲉ ⲙ̄ⲙⲉ (S.) « perle », « pierre précieuse ».

ϧⲁⲣⲁⲃⲁⲓ (B.) : ϩⲁⲣⲁⲃⲉⲓ (F.) : ϩⲣⲟⲩⲃⲃⲁⲓ (S.) « tonnerre ».

ⲕⲁⲗⲁⲛⲕⲁϩ (B.) : ⲕⲉⲗⲉⲛⲕⲉϩ (S.) « coude ».

Cette particularité aussi demandera un nouvel examen.

21. D) La chute du ϩ initial en bohaïrique n'a lieu que devant voyelle atone. Citons, entre autres exemples (très nombreux) : ⲁⲑⲱⲣ (B.) en face de ϩⲁⲑⲱⲣ (S.) = *Ḥw·t-Ḥr* « Hathor ».

Cette consonne initiale subsiste régulièrement en bohaïrique, devant voyelle accentuée ou devant consonne suivie de l'accent. Exemples :

ϩⲟ (S.-B.) « visage » = *ḥr*

ϩⲱⲓϯ (B.) : ϩⲟⲉⲓⲧⲉ (S.) « hyène » = *ḥịṯ·t*

ϩⲑⲁⲓ (B.) : ϩⲧⲁⲓ (S.) « être gras » = **ḥtꜣ*

ϩⲣⲟϣ (S.-B.) « être lourd » = *ḥrš*.

22. E) Dans ϩⲟⲩⲣⲱⲟⲩ (B.) = *ḥ(r)wrŏ́wĕw,* qualitatif de ϩⲣⲟⲩⲣ (B.) = *ḥrĕ́w-r(ĕw)*, forme *qtaltal,* la chute du ⲣ est due au fait que l'accent dans ce qualitatif est reporté sur la seconde syllabe. Au contraire dans l'infinitif ϩⲣⲟⲩⲣ, l'accent suit directement le groupe initial ϩⲣ et maintient le ⲣ [1].

23. F) Dans un des dialectes des écrits de Mani on a ⲃⲉⳉⲉ (nisbé) en face de ⲃⲉϭⲥⲉ (substantif féminin). La graphie ⳉ, doit indiquer que l'accent étant passé, dans le nisbé, sur la voyelle finale, il y a contraction des deux consonnes précédant l'accent.

24. G) Enfin les mots composés, dont l'étude nous réservera des surprises, nous montrent bien souvent d'étranges chutes de consonnes dans les syllabes atones. Rappelons seulement :

ⲣⲉϥ (S.-B.-A.) : ⲗⲉϥ- (= ⲣⲙ̄ϥ, en akhmimique, où cette forme d'ailleurs est en voie de disparition). C'est la réduction atone de *rmṯ·f,*

(1) Le mot nous manque dans les autres dialectes.

et la série des prépositions composées devant un substantif :

ⲛ̄ⲧⲛ̄- (S.) : ⲛ̄ⲧⲉⲛ- (B.) = *n ḏr·t n,* en face de : ⲛ̄ⲧⲟⲟⲧ⸗ (S.) : ⲛ̄ⲧⲟⲧ⸗ (B.), formé sur *ḏr·t* « main » = ⲧⲱⲣⲉ (S.) : ⲧⲱⲣⲓ (B.).

ϩⲁⲧⲛ̄- (S.) : ϧⲁⲧⲉⲛ- (B.) = *ẖr ḏr·t n,* formé sur *ḏr·t* « main » = ⲧⲱⲣⲉ (S.) : ⲧⲱⲣⲓ (B.).

ⲉϫⲛ̄ (S.-F.) : ⲉϫⲉⲛ- (B.-F.) = *r ḏꜣḏꜣ n,* en face de : ⲉϫⲱ⸗ (S.-B.) : ⲁϫⲱ⸗ (A.), formé sur *ḏꜣḏꜣ* « tête » = ϫⲱ : ϫⲱϫ.

Tout ceci montre bien l'importance de l'accent au point de vue du consonantisme et de l'étymologie.

VIII

25. Il est remarquable que le traitement du *t* (⌓) et celui du *r* (⬭) en finale ou en médiale de mot soient tout à fait comparables :

1° En finale, après voyelle accentuée, ou atone, le *t* [⌓] [1] et le *r* (⬭) tombent :

ẖt « bois » = ϣⲉ (S.-B.)

zwt « grain » = ⲥⲟⲩⲟ (S.-B.)

rḫt « laver » = ⲣⲱϩⲉ (S.)

ḥr « visage » = ϩⲟ (S.-B.-A.)

ḫpr « devenir » = ϣⲱⲡⲉ (S.-A.).

26. 2° En médiale, après voyelle accentuée, le *t* (⌓) en contact avec un *r* (⬭) disparaît, en amenant le redoublement de la voyelle : ⲉⲓⲟⲟⲣ = *ịŏtr(·ĕw)*; ⲙⲉⲉⲣⲉ = *mĕtr·ĕ(t)*.

3° En médiale, après voyelle accentuée, le *r* (⬭) en contact direct avec un *t* (⌓) disparaît en amenant le redoublement de la voyelle : ⲧⲟⲟⲧ⸗ < *ḏŏ́r·t(⸗ĕf)*; ⲉⲓⲁⲁⲧ⸗ < *ịăr·t(⸗ĕf)*; ⲁⲁⲧ⸗ < *ịăr(ị)t(⸗ĕf)*.

(1) Voir plus haut, §§ 12, 14.

27. Pour ces deux derniers traitements une seule chose est comparable : c'est que le *t* (𓏏) et le *r* (𓂋) sont en fin de syllabe. Seul Farina [1] a fait cette constatation, qu'il s'agit de fin de syllabe, mais sans autre explication. Il y a bien analogie de traitement entre la fin du mot et la fin de syllabe [2], mais la différence reste réelle puisque, en fin de syllabe, la disparition n'est pas complète, il en reste trace dans le redoublement de la voyelle. Je n'essaie pas d'interpréter les conditions physiologiques de ces redoublements. Dans toutes les langues, les fins de mots ou de syllabes peuvent subir des traitements particuliers [3]. Il y a là tout une recherche à entreprendre en égyptien [4].

IX

28. En dehors des mots que nous venons d'étudier, les radicaux égyptiens comprenant les deux consonnes *t* et *r* en deuxième et troisième radicale, sont en réalité très peu nombreux [5]. Les éléments de vérification nous manquent donc pour compléter notre examen. Le hasard aurait pu faire d'ailleurs que l'un des deux exemples (ⲙⲉⲉⲣⲉ, ⲉⲓⲟⲟⲣ), étudiés ici, et dans lesquels la disparition du *t* devant *r* apparaît si clairement, ne se fût pas conservé en copte ; l'autre exemple, devenu unique, aurait eu évidemment moins de poids.

29. La même difficulté se rencontre souvent dans toute recherche de phonétique et d'étymologie égyptiennes, étant donné la pauvreté du vocabulaire copte tel qu'il nous est parvenu. Deux catégories de renseignements nous manquent fréquemment :

1° Beaucoup de racines égyptiennes sont mortes ou du moins ne se retrouvent pas dans la langue populaire qui a servi à traduire les livres religieux

(1) *Grammaire de l'Ancien Egyptien*, § 16.

(2) Notons par exemple qu'en Akhmimique, les voyelles redoublées à l'intérieur d'un mot sont traitées comme des voyelles finales : ⲏⲏ devient ⲓⲉⲓ, comme ⲏ final devient ⲓ ; ⲱⲱ devient ⲟⲩⲟⲩ, comme ⲱ final devient ⲟⲩ.

(3) Meillet, *Introduction à la grammaire comparée des langues Indo-Européennes*, 5ᵉ édition, p. 107.

(4) Rappelons seulement, par exemple : le ⲃ final, *après voyelle* accentuée, perdant sa sonorité et devenant ⲡ : ⲟⲩⲟⲡ (*wʿŏ́b*), en face de ⲟⲩⲁⲁⲃ (*wŏʿb·ĕw*).

(5) Par exemple : [hiéroglyphes], [hiéroglyphes], [hiéroglyphes], [hiéroglyphes] ; ces quatre mots, d'ailleurs, sont de signification peu claire, et ils n'ont pas survécu en copte.

chrétiens [1]. La littérature religieuse copte est la seule, ou à peu près, que nous connaissions. On sait d'ailleurs que l'hébreu de la Bible ne présente qu'un nombre de racines assez restreint, par comparaison avec le vocabulaire arabe, beaucoup plus riche, et cela n'a rien de surprenant étant donné la nature toute spéciale des écrits bibliques.

30. 2° Pour chaque racine les formes très variées qu'elle pouvait recevoir suivant ses fonctions grammaticales ont presque toutes disparu en copte. Les radicaux sont en général réduits à une seule forme qui reste fixe. De toutes les dérivations, qui ont été certainement très riches, dans le verbe, dans les pluriels, les états pronominaux, les états construits, il ne reste en copte que des épaves, qui nous permettent seules, mais difficilement, de reconstruire les séries mortes.

Heureusement, des dialectes, longtemps inconnus [2] qui nous ont été révélés dernièrement, nous apportent des éléments nouveaux, en matière de vocabulaire et de morphologie. D'autres découvertes du même genre pourront suivre. L'étude de ces questions est à peine commencée, mais elle est indispensable si nous voulons comprendre la véritable structure de la langue égyptienne que l'écriture hiéroglyphique nous masque si étrangement.

M. J. Vergote, dans son beau livre *Phonétique historique de l'Egyptien, Les consonnes*, Louvain 1945, a étudié au chapitre III (pages 105-122) le traitement du *r* et du *t* en égyptien ancien et en copte. Je n'avais pas connaissance de l'existence de ce livre au moment où les présentes notes ont été rédigées, et il est trop tard pour reprendre ici la discussion des points sur lesquels nous différons d'avis. M. Vergote

(1) Erman a donné une statistique intéressante dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin, tome 39 (1912), p. 946-956. Il a fait le relevé des mots commençant par un [hiéroglyphe] qui subsistent en copte. En comparant aux mots de la langue ancienne qui comportent la même initiale, on constate que plus de la moitié de ceux-ci a disparu.

(2) L'Akhmimique, le dialecte de l'*Evangile de Jean*, ceux des écrits manichéens, nous ont livré nombre de radicaux et de formes que nos dialectes classiques (sahidique, bohaïrique, fayoumique), avaient perdus.

s'est constamment préoccupé de préciser les conditions physiologiques des changements phonétiques étudiés par lui. C'est là un domaine que je n'ai pas moi-même abordé. M. Steindorff, dans son *Lehrbuch der Koptischen Sprachen Grammatik*, Chicago 1951, exprime des vues identiques à celles de Vergote dans le § 26 *b* (*Wegfall von Konsonnanten im Inlaut*) : « Der geschwundene Konsonant wird im sah. durch den Kehlkopfverschluss (Aleph) ersetz : *Itrw.* **yŏtĕr* > **yŏ›ĕr* > ⲉⲓⲟⲟⲣ : ⲓⲟⲣ ; *mtr·t*, **mĕtrĕt* > **mĕ›rĕ*(*t*) > ⲙⲉⲉⲣⲉ : ⲙⲉⲣⲓ ». Cf. aussi § 59.

VI

LE SIGNE 𓉐 *prı͗*

1. Le signe 𓉐 dont le consonantisme trilitère *prı͗* (> *pr*) a joué un si grand rôle dans le système hiéroglyphique à toutes les époques, nous pose une série de questions intéressantes.

2. Tout d'abord que représente le signe 𓉐 ? Nous interprétons cette image comme celle d'un plan de maison et traduisons par « maison » le substantif correspondant à l'image en tant que signe-mot [(1)]. Ce sens est certain à l'époque classique mais ne nous livre pas la signification première du signe 𓉐, lequel désigne tout d'abord un « domaine » clos de murs, donc quelque chose de beaucoup plus vaste qu'une maison. Voici pourquoi :

A) La forme même du signe permet de conclure en ce sens. L'image d'une maison, c'est avant tout celle d'un bâtiment en hauteur, construit *au-dessus* du sol. Nous avons ainsi une série d'hiéroglyphes figurant des bâtiments ; ils sont normalement dessinés en élévation, non en plan, comme le signe 𓉐. Les références renvoient à la liste des signes de la grammaire de Gardiner :

O 6 (et ses variantes ,) [(2)] ; O 11
O 18 ; O 20 ; O 32 [(3)]
O 19 ; O 21 ; O 36 [(4)]

[(1)] GARDINER, *Gram.*[3], Sign list O 1, p. 492 « house » ; *Onomastica* A 422, vol. II, p. 206* « house » ; *Wörterbuch*, I, 511 « Haus ».

[(2)] GARDINER, *Gram.*[2], Sign list O 6 « a rectangular enclosure, seen in plan ». C'est un plan, en effet, mais dressé *verticalement ;* ce qui indique la hauteur de la construction par opposition à 𓉐, plan disposé horizontalement (en largeur).

[(3)] Porte figurée en élévation, comme elle l'est toujours, même lorsqu'elle se combine avec un dessin figuré en plan ce qui ne laisse pas de nous surprendre.

[(4)] Enceinte bastionnée, disposée verticalement pour montrer qu'il s'agit d'une clôture élevée.

Dans les signes [hieroglyph] O 13; [hieroglyph] O 15, [hieroglyph] O 16-17, qui sont disposés *horizontalement,* on a voulu surtout mettre en valeur le décor extérieur du bâtiment. Donc le signe ▭ nous donne simplement un plan de domaine, un terrain rectangulaire entouré d'un mur d'enceinte avec porte centrale, comme l'est toute propriété en Egypte.

B) D'autre part la signification «domaine», «propriété terrienne» apparaît bien nettement dans les inscriptions de Metjen, sous la IVe dynastie, où l'on nous donne les dimensions d'un ▭. Celles-ci sont trop importantes pour convenir à une maison, et d'ailleurs le ▭ en question est planté d'arbres [1].

3. Comment faut-il lire, en le vocalisant, le mot noté par ▭? Qu'a-t-il donné en copte? Comme mot *isolé,* il est mort, mais nous le retrouverons *en composition :*

α) *à l'état absolu,* il figure, comme second élément, dans deux mots composés, avec deux vocalismes différents. Ce sont : ⲣ̄ⲡⲉ (S.) : ⲉⲣⲫⲉⲓ (B.) «le temple»; ϫⲉⲛⲉⲡⲱⲣ (S.) : ϫⲉⲛⲉⲫⲱⲣ (B.) «le toit».

[1] Sethe, *Urk.* I, 4-5. Il existe, sur la définition du signe ▭, une intéressante correspondance entre Victor Loret et Gustave Lefebvre, que le second nommé a publiée dans *Kêmi,* 12, 1952. Voici ce qu'écrivait, à ce sujet, le maître de l'école lyonnaise : «... il faut partir de ce fait que le ▭ d'Amten (IVe dyn.) mesure 200 coudées sur 200 et renferme bassins et vergers (*Aeg. Ins. Berlin,* I, 74). Or un carré de 200 c. (= 105 m.) de côté représente 11.025 m² soit *bien plus d'un hectare.* Il faut donc définir ▭ «plan d'une enceinte, d'une clôture, percée d'une porte» (lettre du 15 Août 1942, *Kêmi* 12, p. 16); et encore: «la définition, pour être strictement objective, ne doit faire aucune allusion au contenu d'un enclos dont on ne nous fait connaître que le contenant. Je préférerais donc : «▭ = plan d'une clôture pourvue d'une porte» (lettre du 21 septembre 1942, *Kêmi* 12, p. 19); et encore : «un ▭ c'est ce que décrit Amten, ce que représentent les bas-reliefs d'El-Amarna : des ensembles de bâtiments variés, habitations, magasins, greniers, pressoirs, treilles, bassins etc. ... l'ensemble ... était protégé par une *enceinte* percée d'une porte, soigneusement gardée, abri contre les attaques d'ennemis, ou de carnassiers nocturnes» (lettre du 8 septembre 1942, *Kêmi* 12, p. 18). Je ne connaissais pas ces opinions de Victor Loret lorsque la présente étude a été écrite, mais j'étais arrivé, depuis longtemps (et en partant du même texte, celui de *Mṯn*) à des conclusions analogues.

β) *à l'état construit,* il se rencontre, comme premier élément, sous deux formes distinctes : ⲡ- et ⲡ̄ⲣ- dans deux séries parallèles de mots composés, par exemple :

ⲡ- ⲁⲙⲟⲩⲛ

ⲡ̄ⲣ- ⲛⲟⲩⲧⲉ

Examinons d'abord les deux premiers mots.

A

ⲣ̄ⲡⲉ (S.) : ⲉⲣⲫⲉⲓ (B.) «le temple».

4. ⲣ̄ⲡⲉ [1] «le temple», c'est le mot composé [hieroglyph] ou [hieroglyph] [2] *iri-pri.* Quel est le lien sémantique et phonétique existant entre ces deux termes [hieroglyph] et ▭? Je ne crois pas qu'on ait cherché à l'expliquer.

A) [hieroglyph] est le mot *iri* ([hieroglyph]), à *l'état construit,* que nous retrouvons, comme premier élément, dans plusieurs mots composés, notamment :

[hieroglyph] *iri-pꜥ·it* [3] «le chef des tribus (ⲡⲏ)», grec : ορπαις [4],

[1] Ce mot est toujours vivant dans l'arabe d'Egypte, sous la forme بربا *birbeh,* qui désigne, dans la vallée du Nil, toute construction antique plus ou moins ruinée. Les deux *b* sont issus des deux *p* (ⲡ) du copte ⲣ̄ⲡⲉ, précédé de l'article masculin ⲡ, soit ⲡⲣ̄ⲡⲉ; on sait que l'arabe ne possède pas de *p* et rend ce son par un *b*. Voir De Sacy, *Relation de l'Egypte,* p. 230 (cf. Spiegelberg, *Koptisches Handwörterbuch,* p. 102, n. 16).

[2] Le ı de [hieroglyph], dans cette graphie, n'implique pas que nous ayons affaire au signe-mot [hieroglyph] «bouche»; il s'agit d'un procédé imaginé pour séparer le premier élément ([hieroglyph]) du second (▭), lequel est bien, lui, un signe-mot, et par conséquent doit être accompagné du trait ı. Il n'est pas inutile d'ajouter que ce trait, à l'époque dite classique, est introduit ou supprimé sans raison bien valable (toutefois on le rencontre souvent employé pour remplir un espace vide) dans la notation de nombreux mots.

[3] Sur cette étymologie du titre, voir Kuentz, *Griffith Studies,* 1932, p. 101, et Gardiner, *Onomastica,* A 72, vol. I, p. 14*.

[4] Le *o* de la syllabe *ορ* n'est pas en égyptien; il est le substitut, en grec, d'un *e* égyptien atone; cf. ⲣ̄ dans ⲣ̄ⲡⲉ, en face de *ορ* dans *ορπηις.*

𓂋𓊪𓊖 var. 𓂋𓏤𓊪𓊖 « chef des gens de Pou (Bouto) » (1).

𓂋𓏤𓊖 *iri-nḫn* « chef de Nekhen » (1).

L'emploi du signe 𓂋 pour *iri* est constant à l'époque ancienne ; il en est de même pour 𓅓 = *imi* (2).

5. La signification de ce premier élément du mot-composé peut nous éclairer sur le sens du second élément (𓉐). Le nisbé *iri* (𓂋, 𓇋𓂋𓏭), dérivé de la préposition 𓂋 (*ir*) signifie « ce qui dépend de », « ce qui est attaché à » (Gardiner, *Gram.* 3, § 163, n° 1) ou bien, au sens comparatif « ce qui est supérieur à », « le chef de » (Id., *Ibid.*, § 163, n. 7). Le temple peut donc être « ce qui dépend du domaine 𓉐 », ou bien « ce qui domine, dirige », ce qui est le « principal » dans ce qu'abrite l'enceinte de briques crues. Dans les deux hypothèses considérées, le temple n'est qu'une partie du domaine 𓉐 et, à l'intérieur de ce 𓂋𓉐, entouré lui-même d'une autre enceinte, de pierres, il y a divers édifices, eux aussi propriété du dieu.

6. B) Le second mot (𓉐) du composé 𓂋𓉐 est à l'état absolu. Quel est son vocalisme en copte ? Voici les variantes que donnent les divers dialectes :

ⲣ̄ⲡⲉ (S.) et ⲣ̄ⲡⲉ (*Mani*).

ⲣ̄ⲡⲉⲉ *Evangile de Jean*, 2, 14, 20 ; 5, 14 etc.

ⲣ̄ⲡⲉⲉⲓ *Acta Pauli*, 22, 4 ; 38, 6, 20, 21 ; 50, 4.

ⲉⲣⲫⲉⲓ (B.)

ⲉⲗⲡⲏⲏⲓ (F.)

ⲣ̄ⲡⲉⲉⲓⲉ, ⲣ̄ⲡⲉⲓⲉ (A.).

(1) Les auteurs du *Wörterbuch*, t. II, p. 39, dans ces deux titres, traduisent 𓂋 par « bouche » (*r'*). La graphie 𓇋𓂋𓏤𓊖 nous donne l'étymologie correcte de cette expression ([*i*]*r*[*i*] + nom de ville).

(2) Sans qu'on puisse toujours distinguer nettement si nous avons là une graphie archaïque sans compléments phonétiques, ou bien s'il s'agit du mot *iti*, à l'état construit, réduit à *r*.

7. En laissant de côté le premier élément atone ⲣ̄- : ⲉⲣ- = *iri*, voici ce que nous apprend ce tableau :

Dans *-ⲡⲉ du Sahidique et du dialecte des écrits manichéens, le ⲓ (*i*) final a disparu (1) et le ⲉ redoublé (*ëë*) que nous allons retrouver dans les autres dialectes est réduit à un ⲉ simple (*ë*).

*-ⲡⲉⲉ de l'*Evangile de Jean* a aussi perdu le ⲓ final, mais a conservé le ⲉ (*ë*) redoublé.

*-ⲫⲉⲓ du Bohaïrique semble d'abord anormal, le ⲉ devant ⲓ passant à ⲏ dans ce dialecte (cf. ⲥⲏⲓⲛⲓ [B.] = ⲥⲓⲛⲉ [S.] « soc de charrue » : *séine*), de même que ⲁ, dans la même position (sauf devant un *i* provenant d'un aleph (𓄿) : ⲟⲩϫⲁⲓ < *wḏ'*), par exemple dans ⲛⲏⲓ (B.) « à moi », en face de ⲛⲁⲓ (S.). Si le ⲉ est ici conservé, c'est qu'il note en réalité un *ë* double, ainsi que vont nous le montrer le Fayoumique et l'Akhmimique. Le redoublement des voyelles n'est jamais marqué en Bohaïrique, mais le seul fait que dans -ⲫⲉⲓ le ⲉ reste intact montre qu'il était redoublé à l'origine (2).

*-ⲡⲉⲉⲓ des *Acta Pauli* ne donne aucune indication sur un redoublement possible, car dans ce dialecte le *i* est normalement écrit ⲉⲓ, comme il est courant en Sahidique.

*-ⲡⲏⲏⲓ en Fayoumique nous démontre au contraire que la voyelle était redoublée et nous restitue la forme **pëëi*, le *ē* (ⲏ) remplaçant un *e* accentué étant normal dans ce dialecte.

(1) Le dérivé 𓉐𓂋𓇋𓇋𓏏𓉐𓏥 (*Wb.*, II, 518) est un collectif féminin servant de pluriel, qui devait être vocalisé : **pri-éwĕt*. Le pluriel est le même dans tous les dialectes : ⲣ̄ⲡⲏⲩⲉ (S.) : ⲉⲣⲫⲏⲟⲩⲓ (B.). En Sahidique et dans Mani, le pluriel féminin peut s'expliquer par le ⲉ de ⲣ̄ⲡⲉ, identique à la finale des mots féminins. Partout ailleurs, c'est un pluriel refait (par analogie) dans des conditions qu'il faudrait préciser. La graphie 𓂋𓂋𓂋𓉐𓉐𓉐 nous montre que les deux éléments du groupe ont dû, à une certaine époque, être tous deux mis au pluriel.

(2) On peut d'ailleurs se demander si, en Bohaïrique, les consonnes et les voyelles redoublées n'étaient pas conservées dans l'usage de la langue et supprimées dans l'écriture seulement (simple procédé graphique) ou bien au contraire si la réduction de deux voyelles à une seule, bien réelle, avait eu lieu à un moment où la loi *ŏ, ĕ* (ⲟ, ⲉ) devenant *ó, é* (ⲱ, ⲏ) devant *i* n'agissait plus. Cf. le Bohaïrique ⲛⲉⲓ « terme » (*nĕĕi* < 𓈖𓂋𓇋𓊹𓇳), auquel correspond ⲛⲉⲉ dans le dialecte de Mani (*Kephalaia*, 119, 19).

*-ⲡⲉⲉⲓ̈ⲉ, *-ⲡⲉⲓⲉ de l'Akhmimique sont des formes encore plus démonstratives, s'il est possible, car le ⲉ final suivant le ⲓ prouve que ce ⲓ était lui-même précédé d'une voyelle redoublée.

8. Donc le redoublement de la voyelle accentuée *ĕ*, dans ⲣ̄ⲡⲉ, est certain. Or il ne peut venir que de la disparition du *r*, deuxième radicale, en contact direct avec un *ị*, troisième radicale. (**pĕ́rị > pĕ́ĕ̆ị*). J'avais signalé cette disparition du *r* devant *ị*, après l'accent, dans les deux verbes [1] :

ⲙⲉⲓ̈ⲉ (A.) : ⲙⲉ (S.) : ⲙⲉⲓ (B.), ancien égyptien *mrị* « aimer »;

ⲉⲓ̈ⲉ (A.), ancien égyptien *ịrị* « faire » (cf. ⲉⲓⲣⲉ : ⲓⲣⲓ).

Nous avons là les formes normales de ces deux verbes, dans lesquelles le *r* (ⲣ) est tombé au contact de la troisième radicale, en face des formes *piʿel* ⲉⲓⲣⲉ et ⲡⲉⲓⲣⲉ, lesquelles ont conservé le *r* parce que redoublé (*ĭĕrrịĕ[t]*). En général, chaque dialecte n'a conservé qu'une seule de ces deux formations ou bien, dans un même dialecte, l'une ou l'autre survit selon les cas. C'est ainsi qu'en Sahidique, ⲡⲉⲓⲣⲉ a fait disparaître *ⲡⲉ [2], tandis que ⲙⲉ éliminait *ⲙⲉⲓⲣⲉ.

9. Pour mieux comprendre le mécanisme de cette disparition, après l'accent, d'un *r* au contact d'un *ị*, troisième radicale, il suffit de se rappeler que le *r* dans la même position, au contact, cette fois, d'un *w* troisième radicale, tombe également. Les variantes du mot « *jour* », dans les divers dialectes, nous montrent en effet ce phénomène de la disparition de *r* devant un *w* (ⲟⲩ), entraînant le redoublement de la voyelle précédente (accentuée). Je rappelle brièvement ce que j'ai dit autrefois à ce sujet [3]. On connaît les formes : ϩⲟⲟⲩ (S.); ⲉϩⲟⲟⲩ, ϩⲟⲟⲩ (B.); ϩⲗⲟⲩ (F.) et ϩⲟⲟⲩⲉ (A.).

(1) *BIFAO* 52, 1953, p. 23, 25, 31.
(2) On aura soin de noter que le sens de ⲡⲉⲓⲣⲉ « apparaître », « briller », diffère sensiblement du sens premier de la racine *prị* (« sortir »). Cela tient au fait que ⲡⲉⲓⲣⲉ est un *piʿel*, non une forme verbale sans redoublement.
(3) *Recueil de Travaux*, 24, 1902, p. 201.

En *Bohaïrique*, les formes ϩⲟⲟⲩ, ⲉϩⲟⲟⲩ sont anormales en apparence, tout *ŏ* suivi d'un *w* passant régulièrement à *ō* (ⲱ) dans ce dialecte. Si l'*ŏ* de ϩⲟⲟⲩ, ⲉϩⲟⲟⲩ reste bref, c'est qu'il est redoublé.

En *Sahidique*, le *ŏ* de ϩⲟⲟⲩ n'est pas redoublé dans l'écriture, bien que le redoublement soit d'habitude noté dans ce dialecte. C'est que l'on voulait éviter la création d'une graphie ϩⲟⲟⲟⲩ, comprenant trois *o* de suite (puisque *w* s'écrivat ⲟⲩ).

En *Akhmimique*, le ⲉ final de ϩⲟⲟⲩⲉ montre que le *ŏ* est redoublé. C'est en effet une règle, dans ce dialecte, que tout *w* final précédé de voyelle redoublée développe un ⲉ de soutien en finale [1]. Le maintien de l'*o* (ⲟ) est également probant. Une autre règle du même dialecte est qu'en syllabe fermée le *ŏ* redoublé subsiste (ⲟⲟϩ, ⲕⲟⲟϩ), au lieu de passer à *ă*, comme un *ŏ* simple. En syllabe ouverte, au contraire, *ŏŏ* passe à *ăă* (cf. ⲉⲗⲁⲁⲗⲉ, en face du Sahidique ⲉⲗⲟⲟⲗⲉ).

10. J'ajouterai deux observations à mes remarques anciennes :

α) De nouveaux textes fayoumiques, plus corrects que les fragments dont on disposait antérieurement, nous font connaître la graphie ϩⲁⲗⲟⲩ [2], qui montre bien le redoublement de la voyelle accentuée.

β) Il existe un dérivé signifiant « compte-rendu journalier », qui, par conséquent est l'équivalent exact de notre mot « journal » [3]. Le suffixe de dérivation - s'ajoute ici à la dernière radicale (*w*), ce qui suppose une vocalisation *ϩⲣⲟⲩⲱ ou *ϩⲣⲟⲩⲏ [4].

(1) Un fait analogue, dans le même dialecte, est la présence d'un ⲉ à la suite de toute sonante finale (ⲃ, ⲗ, ⲙ; ⲛ, ⲣ).
(2) Erichsen, *Fayumische Fragmente der Reden des Agathonicus Bischofs von Tarsus*, Det. Kgl. Danske Videnskabernes Selskab, Historisk-filologiske Meddelelser XIX, 1, 1932, p. 27 (Blatt 7 a, 3).
(3) *Urk.*, IV, 693, 11; 2156, 6, dans le long texte de Thoutmosis III à Karnak dit « des Annales ». Le déterminatif indique peut-être qu'il s'agissait d'un écrit consigné sur cuir, et non sur papyrus (auquel cas c'est le déterminatif qui aurait convenu).
(4) Le pluriel ancien du mot, ϩⲣⲉⲩ (A.) nous a été conservé dans un seul manuscrit des Epîtres des apôtres, exemplaire de Strasbourg. Le *r* est ici maintenu parce qu'il précède la voyelle

11. Le parallélisme est donc complet entre -πεєιє (A.) = *pri̯* et ϩοογє (A.) = *hrw* (< *hrw·w*). On assiste à la même action phonétique : chute de *r* en contact direct après l'accent et redoublement de la voyelle accentuée dans les deux groupements de consonnes : 1´2(*r*)3(*i̯*) et 1´2(*r*)3(*w*).

12. Que le signe 𓉐 *pri̯* ait perdu son *r* dans certaines conditions, et ait acquis de ce fait une seconde valeur phonétique (*pi̯*, ou *p*), plus simple (ce qui est arrivé à beaucoup d'autres signes : [hiéroglyphe] *wꜣḏ* > *wḏ*; [hiéroglyphe] *qrs* > *qs*, nous en avons deux preuves très démonstratives :

α) Dans le *Papyrus des signes*, le nom du signe 𓉐 (sa lecture) est transcrit [hiéroglyphes] (1).

β) Dans l'écriture ptolémaïque, 𓉐 peut servir à noter la consonne *p* (2).

Il va sans dire que le signe 𓉐 conservait en même temps sa valeur primitive *pri̯*; on continuait à l'employer pour écrire la forme verbale si courante dont l'aboutissement en copte est πειρє et toute une série de mots — par exemple πρω « hiver » (*prŏi̯·ĕt*), dans lesquels le *r* seconde radicale a subsisté.

B

ϫενεπωρ « le toit ».

13. Le mot 𓉐 *pri̯* se rencontre encore comme second élément d'un mot composé copte — mais avec un tout autre vocalisme que celui de l'expression [hiéroglyphes] = ρ̄πє : єρφєι, dans ϫενεπωρ « toit ». Assurément, le prototype de ce mot composé, dans les textes hiéroglyphiques, ne nous est pas connu, mais Spiegelberg (*Koptisches Handwörterbuch*, p. 272) l'a reconstitué avec

accentuée, au lieu de la suivre. Le vocalisme pouvait être *ϩραγ, le *ă* du Sahidique passant à *ĕ* en Akhmimique. D'où vient la voyelle brève? Il est permis de penser que le mot « jour » comportait au singulier le suffixe -*w* qui sert à former plus d'un nom de divisions du temps. On aurait eu par conséquent le vocalisme *hŏrw·ĕw* > *hŏrw*, comme dans le nom de dieu *mŏnt·ĕw* > *mŏnt* (-μοντ). L'adjonction du suffixe du pluriel -*w* (-*ĕw*) provoquait d'une part le déplacement et le changement de timbre de la voyelle accentuée, d'autre part le maintien des deux premiers *w* (écrits une seule fois : γ) parce que, dans cette position, en contact direct, soit : *hrăww·ĕw* > *hrăww*(γ).

(1) Griffith, *The Sign Papyrus* dans *Two Hieroglyphic Papyri from Tanis*, 1889, pl. IV.

(2) Voir Fairman, dans *BIFAO* 43, 1945, p. 70.

une grande vraisemblance sous la forme théorique * 𓆓𓄿𓆓𓄿𓂋𓈖 [hiéroglyphe] = *ḏḏnpŏrĕi̯*, c'est-à-dire : « le haut (*la tête*) de la maison ». Gardiner (*Ancient Egyptian Onomastica*, II, p. 206*, n° 422) est aussi de cet avis, et cette interprétation trouve une confirmation dans l'analyse d'un autre mot composé copte, qui remplace le premier dans le dialecte de Mani et en Akhmimique : ϫμπηι. Nous n'avons pas non plus le mot correspondant en Ancien Egyptien mais il se laisse restituer aisément : *ḏ(ꜣ)ḏ(ꜣ)-m-p(·)éꜥi̯*, le second élément étant ηι = [hiéroglyphes] 𓉐, et non plus 𓉐 (1). J'ajoute à notre liste un troisième mot composé, attesté, cette fois, en Ancien Egyptien mais non en copte, à savoir [hiéroglyphes] 𓉐 « toit » (Gardiner, *Onomastica*, II, p. 216*, n° 462) dans lequel, je crois, il faut transcrire *ḏꜣḏꜣ* le premier des deux termes, exactement comme nous avions à le faire plus haut.

14. Trois dialectes nous font connaître le mot-composé dont nous nous occupons. On a en effet les formes : ϫενεπωρ (S.) : ϫενεφωρ (B.) : ϫελεπολ (F.) (2). Que représente ce vocalisme en *o* long (*w*)? Il s'agit d'un mode de dérivation très régulier, que l'on retrouve dans de nombreux substantifs, tels que єιωτ : **i̯ótĕi̯* « père »; ογωτ (S.) = **w·ótĕi̯* « unique », et qui, sur le radical *pri*, nous donne une forme toute différente de celle de πεєιє (A.) < **péri̯*.

15. Le mot *pri̯* admet donc deux vocalisations différentes :

α) **péri̯* > *péēi̯* : le *r* après l'accent, mais entravé par *i̯* en contact direct, disparaît, entraînant le redoublement de la voyelle accentuée.

β) **pórĕi̯* > *pór* : le *r* après l'accent, mais non entravé, subsiste en syllabe ouverte ouvrant la syllabe précédente (accentuée); la voyelle accentuée, en syllabe ouverte, est longue.

(1) On a voulu faire dériver ηι (B.) de *pri̯* (𓉐), en admettant la chute du *p* (π) initial, pris pour l'article *p*(ꜣ). C'est l'opinion de Steindorff, *Zeitschrift für aegyptische Sprache und Altertumskunde*, 27, 1889, p. 107 et des auteurs du *Wörterbuch*. J'ai proposé, dans le *Recueil de Travaux*, 35, 1913, p. 64, à propos du § 107 de la grammaire d'Erman, 3e édition, une autre étymologie, celle que nous avons examinée plus haut. Gardiner l'accepte dans ses *Onomastica*, II, p. 207*.

(2) En Fayoumique le premier λ résulte d'une assimilation de ν à λ. Quant à l'*o* bref en finale, c'est une faute de scribe pour *o* long. Un *o* bref primitif serait devenu *ă* (λ) dans ce dialecte.

Ces deux vocalismes correspondent à deux significations différentes que précisément, ils caractérisent.

**pĕri̯* correspond au sens premier du signe-mot ⊏⊐ : « domaine ».

**pŏrĕi̯* correspond au sens second : « maison ».

Nous avons vu (§ 5) que, dans le mot-composé ⊂⊃ ⊏⊐ = ⲣ̄ⲡⲉⲉⲓ (A.), le sens de « domaine » est logique pour l'élément *pri̯* (⊏⊐). Au contraire, dans ϫⲉⲛⲉⲡⲱⲣ, c'est le sens de « maison » qu'il faut attribuer à *pri̯*, un « toit » convenant à une maison, non à un domaine.

16. On oublie trop souvent, en effet, que les dérivations sémantiques, à partir d'un radical donné, sont obtenues, entre autres choses, par une différenciation du vocalisme. C'est là un procédé général de dérivation commun à l'égyptien ancien et au sémitique [1].

C

⊏⊐ *pri̯*, premier élément de mots composés

17. Voyons maintenant les mots composés dans lesquels ce même élément ⊏⊐ *pri̯*, mais à l'état *construit*, entre comme premier terme.

Ils sont très nombreux, désignent surtout des *édifices* ou des *villes*. L'index des *Onomastica* de Sir Alan Gardiner (t. II, p. 297-298) en énumère une quarantaine et l'on en trouve aussi une longue liste dans le *Dictionnaire géographique* de Gauthier (t. II), de la page 50 à la page 142.

[1] Il y aura lieu de classer ces modes de dérivation parallèles. Je citerai un seul exemple. Sur le radical *mꜣꜥ*, nous avons, suivant les dialectes, deux vocalismes différents qu'on ne peut ramener l'un à l'autre. Pour les sens « vérité », « vrai », on a ⲙⲉ, ⲙⲉⲉ (S.) = ⲙⲉⲉⲓ (F.) (*mĕĕꜣꜥ*), en face de la série ⲙⲏⲉ (S., et *Mani, Psaumes*, 214, 26) = ⲙⲏⲓ (B.) = ⲙⲓⲉ. (A.) < (*mē ꜣĕꜥ*). En Akhmimique, le ⲏ suivi du ⲉ correspondant à la désinence du féminin, est considéré comme final et passe à ⲓ, comme tout ⲏ final dans ce dialecte. De même l'ⲱ final du Sahidique passe à ⲟⲩ en Akhmimique; cf. ϥⲱ (S.) « cheveu » = ϥⲟⲩⲉ (A.). Si l'on devait considérer, dans ces mots, le ⲏ et le ⲱ comme redoublés, ils passeraient régulièrement à ⲓ et à ⲟⲩ en Akhmimique.

Or, dans les exemples que nous ont conservés le grec ou le copte, le mot ⊏⊐, élément initial, se présente, à l'état construit, sous *deux formes différentes p- :* ⲡ- (ou β-), d'une part; *pr-* : ⲡ̄ⲣ-, d'autre part. Voici les deux séries parallèles :

18.

	avec ⲡ-			avec ⲡ̄ⲣ- (*d*)
	ϖαθυρις		(*e*)	ⲡⲉⲣⲛⲉϩ
				ⲡⲣⲟⲩⲱⲕϣ
	ϖιθωμ			ⲡⲉⲣⲛⲟⲩⲧⲉ
	ϖατουμος	פיתם		ⲡⲉⲣⲟⲩⲱⲧ
	ϖεθωμ			ⲡⲣϭⲟⲩϣ
	ⲡⲉⲙϫⲉ			ⲡⲉⲣϭⲓⲛⲟⲉⲓⲧ
	ⲡϫⲱϫ			
(*a*)	ⲡⲟⲩⲃⲁⲥⲧⲉ	βουϐασ7ις	(*f*)	ⲥⲫⲣⲁⲛϣ (*sẖ·pr·ꜥnḫ*)
(*a*)	ⲡⲟⲩⲧⲱ	βουτω		
(*a*)	ⲡⲟⲩⲥⲓⲣⲉ	βουσιρις	(*g*)	Φορως (ἐσ7ιν Ὥρου οἶκος)
	ⲡⲉⲧⲡⲉϩ			
	ϖνουψ		(*h*)	ϖερχμασσινηιτ
(*b*)	Ψελκις			
(*c*)	*pi-in-ṭiṭi*			
(*c*)	*pi-šap·tu*			

(*a*) Dans ces trois mots, le ⲟⲩ est la consonne initiale (*w*) du second terme du composé, et non, contrairement à ce que pensent Sethe et Spiegelberg (*Z. Ä. S.*, 1897 [Bd. 35], p. 91 et suiv.) et aussi Gardiner (*Onomastica* II, 193*), un vocalisme dû au ⲡ précédent. Les trois noms divins *wsi̯ri̯*, *wꜣḏ·yt*, *wbꜣst·t* commencent par un *w* consonne, lequel, atone et en contact direct avec la consonne suivante devant l'accent, se vocalise (*ou*). Mais tout ceci demanderait un nouvel examen.

(*b*) Nous n'avons pas encore retrouvé, en égyptien ancien, le nom de cette ville du scorpion Selkis, dont le premier élément était *pri̯*.

(*c*) Ces deux transcriptions assyriennes ne prouvent pas que ⊏⊐ se prononçait *pi* dès cette époque. Le système d'écriture cunéiforme ne

pouvait employer, pour rendre cette première syllabe du mot composé, autre chose que le syllabique *pi*.

(*d*) Crum, *Coptic Dictionary*, p. 267, outre les six premiers mots coptes de notre liste, donne encore une longue série de *noms de personnes*, transcrits en Grec, dans lesquels il admet la présence d'un élément ϖερ- à l'initiale. Le prototype hiéroglyphique faisant souvent défaut, il y aura lieu de contrôler et de préciser ces étymologies.

(*e*) Crum, *Ouvr. cit.*, p. 241, se demande si ⲡⲉⲣⲛⲉϩ ne doit pas être analysé en ⲡ (article + ⲣ (le verbe «faire») + ⲛⲉϩ («huile»): «l'endroit où l'on fait l'huile». Je crois cette reconstitution moins vraisemblable.

(*f*) Voir *J.E.A.*, 1917 (vol. 4), p. 252. Le *ḫ* du substantif **zḫ* «écrivain», tombe entre deux consonnes et le ⲡ de *pr-* passe à ⲫ en Bohaïrique devant ⲣ. Il reste le *ḫ* final, passant à ϣ comme dans ⲁⲛⲁϣ, «serment» < *ˁnḫ*, ce qui demandera explication.

(*g*) *Z. Ä. S.*, 1931 (Bd. 66), p. 29; Grenfeld et Hunt, *Oxyrhynchus Papyri*, III, 143/144; Gardiner, *J. E. A.*, 1919 (vol. V), p. 138.

(*h*) W. Spiegelberg, *Recueil de Travaux*, 1906 (vol. 28), p. 162 : 𓉐 [hieroglyphes].

19. Nous avons là, en copte, deux séries des formations parallèles, que les transcriptions grecques et assyriennes d'âges différents viennent confirmer, l'une dans laquelle le *r* du radical *pr(i̯)* a disparu, l'autre dans laquelle il est conservé, et cela dans les mêmes conditions, c'est-à-dire dans un même mot 𓉐, à l'état construit, en syllabe atone, devant un second mot, portant l'accent [1]. Je laisse de côté pour le moment une troisième forme d'état construit du mot 𓉐, celle que nous révèle le mot composé ⲡⲉⲣⲓⲡⲉⲣⲟⲓ; nous la retrouverons plus loin.

[1] J'avais insisté seulement sur le premier mode de formation, par *P(r)*-, dans mon étude sur l'étymologie du nom de ville ⲉⲣⲙⲟⲛⲧ, *Recueil d'études égyptologiques dédiées à la mémoire de Jean-François Champollion*, Paris 1922, p. 728. Gardiner, *Onomastica* II, 206*, n° 422, a rappelé l'existence de mots-composés du même type, mais dans lesquels le ⲣ de *pri̯* est conservé.

20. Deux hypothèses sont possibles :

A) Ou bien nous avons affaire à des mots composés constitués à des époques différentes, les uns avant la chute de *r* dans la position indiquée plus haut, les autres après cette chute.

B) Ou bien les deux séries sont contemporaines, mais font entrer en composition deux mots de consonantisme différent bien que couverts, en ancien Egyptien, par la même orthographe.

C'est, je crois, cette seconde hypothèse qui rend le mieux compte des faits. Il suffit d'observer que :

α) nous trouvons, en composition avec le mot (réduit) ⲡ- un nom de divinité; ce mot-composé désigne donc le «domaine» (*ⲡⲉⲓ : ⲫⲉⲓ) du dieu, et non simplement sa «maison»;

β) là où se rencontre le mot ⲡ̄ⲣ-, nous avons affaire, au contraire, à des localités ou à des bâtiments qui ne sont pas des domaines divins, mais des édifices, affectés à tel ou tel usage; leur nom dérive du mot *ⲡⲱⲣ.

Il faudra examiner le sens précis de tous ces mots-composés; un premier examen m'a semblé conclure en faveur de l'interprétation que je soumets ici à mes collègues.

D

21. En résumé une graphie unique 𓉐 couvre deux dérivations, de sens différent, correspondant à deux vocalismes distincts.

A) *A l'état absolu*, ces deux dérivés *pḗri̯* et *pṓrei̯* n'ont survécu, en copte, que dans deux mots-composés dont chacun d'eux constitue le second élément :

𓂋𓉐 = ⲣ̄ⲡⲉ : ⲉⲣⲫⲉⲓ «temple», partie d'un «domaine»;

[hieroglyphes] 𓉐 ϫⲉⲛⲉⲡⲱⲣ : ϫⲉⲛⲉⲫⲱⲣ «toit», partie d'une «maison».

B) *A l'état construit,* ces deux mots différents, mais toujours couverts par la même graphie, ont abouti en copte à deux formes distinctes : ⲡ- et ⲡ̄ⲣ-, qui, dans cette langue, sont entrées, comme premier élément, dans deux séries parallèles de mots-composés, des types ⲡ-*αθυρ* d'une part, *φορ-ως* d'autre part.

22. Ces constatations doivent nous rappeler deux faits que nous oublions trop souvent :

α) une même graphie hiéroglyphique (purement consonantique) peut nous masquer totalement une multiplicité de dérivations sémantiques reposant sur une différenciation du vocalisme interne;

β) ce mode de dérivation, par variation du vocalisme, a été un élément qui a joué un rôle de première importance dans la structure de la langue égyptienne, exactement comme dans le groupe sémitique d'ailleurs : le procédé doit remonter à l'ancêtre commun. De ce procédé, il ne reste, en copte, que des traces, mais nous devons l'avoir constamment présent à l'esprit si nous voulons nous représenter, tant bien que mal, à travers le masque consonantique de l'écriture hiéroglyphique, ce que pouvait être l'aspect véritable de l'ancien Egyptien.

ANNEXE I

LES DEUX MOTS 𓉐𓉻 ET 𓅨𓂋𓂝

1. Les deux formes du mot « roi » en Copte sont ⲟⲩⲣⲟ, en Bohaïrique, et ⲣ̄ⲣⲟ en Sahidique. Le contraste existant entre elles, du point de vue de la phonétique, a été à l'origine d'explications différentes, que je rappelerai tout d'abord [1].

A. — L. Stern [2] a interprété l'expression ⲡⲟⲩⲣⲟ, du Bohaïrique, comme représentant le mot-composé égyptien *wr-ʿ(ỉ)ʾ* (= ⲟⲩⲣⲟ) précédé de l'article

[1] Ces explications ont été passées en revue par SPIEGELBERG, *Koptische Etymologien,* Heidelberg 1920, n° 23; je cite ses références, en les complétant par la mention de travaux postérieurs.
[2] *ZÄS* 21, 1883, p. 21.

(= ⲡ-), soit « le très grand ». Il distingue cette expression de ⲣ̄ⲣⲟ (Sahidique), laquelle viendrait de 𓉐𓉻 « la grande demeure », après chute du *p* initial, pris pour l'article (ⲡ-).

B. — Steindorff [1] a cru d'abord que le Sahidique 𓅨𓂋𓂝 était issu de ⲡⲟⲩⲣⲟ, soit ⲟⲩⲣⲟ (𓅨𓂋𓂝) du Bohaïrique, joint à l'article du masculin singulier ⲡ. Ultérieurement [2] il a été amené à séparer ⲡ̄ⲣⲣⲟ (𓉐𓉻) de ⲡⲟⲩⲣⲟ = *pʾ-wr-ʿ(ỉ)ʾ*.

C. — Sethe [3] estimait que ⲡⲟⲩⲣⲟ (B.) est simplement une forme de ⲡ̄ⲣⲣⲟ (S.), dans laquelle le ⲉ serait passé à ⲟⲩ. D'après lui, ⲣ̄ⲣⲟ n'est autre que l'ancien complexe 𓉐𓉻; le *p* initial du mot 𓉐, pris pour l'article, aurait été supprimé. Sethe cite une série de mots dans lesquels on a, en Copte, une alternance ⲉ-ⲟⲩ : ⲡⲉ- (B.) « Ton » (*pʾ·y-t*) = ⲡⲟⲩ- (S.); ⲛⲁⲛⲉ- (B.) « c'est bon » = ⲛⲁⲛⲟⲩ- (S.); ⲕⲉⲛ⸗ (B.) « sein » = ⲕⲟⲩⲛ⸗ (S.).

D. — Spiegelberg [4] fait observer avec raison que, dans tous les exemples cités par Sethe, c'est un ⲉ bohaïrique qui correspond à un ⲟⲩ sahidique, et non l'inverse, comme ce serait le cas dans ⲣ̄ⲣⲟ/ⲟⲩⲣⲟ. Il faut donc, dit-il revenir à l'explication proposée par Stern.

E. — Gardiner [5] a bien montré l'évolution de sens du groupe 𓉐𓉻, à l'origine « grand domaine », finalement « roi », et il admet l'équivalence פרעה, *Φαραω* = ⲡ̄ⲣⲣⲟ/ⲡⲟⲩⲣⲟ [6].

F. — Sethe reprend l'étude de la question, à plusieurs reprises, dans « Die Vokalisation des Aegyptischen ».

Il dit (p. 170) que le mot 𓉐𓉻𓂝 = *pirū* (Assyrien, VIIe siècle) a donné en copte *perro* (Sahidique); *puro* (Bohaïrique) (Hébreu : *porʿō;* Grec : *Φαραω* et, dans Hérodote, *Φερως*).

[1] *ZÄS* 27, 1888, p. 108.
[2] *Beiträge zur Assyriologie,* t. I, 1890, p. 342.
[3] *Das aegyptische Verbum,* t. I, Leipzig 1899, § 37.
[4] Cf. note 1.
[5] *Egyptian Grammar,* Excursus A, n° 5, 1re éd., Oxford 1927, p. 750. De même dans la seconde édition (1950).
[6] Cf. *ZÄS* 53, 1917, p. 130.



Il renonce (p. 182, note 2 et p. 183) à l'explication de Spiegelberg (voir plus haut, D), d'après lequel ⲡⲟⲩⲣⲟ du Bohaïrique viendrait de *p; wr-ʿ;* « le très grand ». Ce mot -ⲟⲩⲣⲟ a en effet un tout autre sens, et dans la Stèle du Satrape, et dans le cartouche-prénom de l'Empereur Vérus : (...), qui a conservé le *w* initial.

Il cite (p. 188) la lecture *pōr* du signe ▭, avancée par Gardiner d'après le mot ϫⲉⲛⲉⲡⲱⲣ « toit ». Gardiner, d'autre part, abandonne l'étymologie proposée autrefois pour le mot ⲏⲓ « maison », que l'on faisait venir de **pēi̯ < pri̯* (▭), avec chute de *p*.

2. Ainsi deux explications ont été données :

1° ⲣ̄ⲣⲟ et ⲟⲩⲣⲟ sont un seul et même mot et dérivent tous deux de ▭ *pr ʿi̯*, après chute du *p* initial;

2° ⲣ̄ⲣⲟ provient seul de ▭, après chute de *p*; -ⲟⲩⲣⲟ provient de *wr ʿi̯*; il s'agit donc de deux mots différents.

Je crois que les deux formes coptes, si diverses d'apparence, représentent bien pourtant un seul et même mot-composé, mais ce mot est *wr ʿi̯* et non ▭ *pri̯-ʿi̯*.

3. Voici ce qui s'est passé. Le *w* initial de *wr*, qui s'est conservé uniquement en Bohaïrique, sous forme vocalique, en syllabe atone [1], s'est *assimilé*, dans tous les autres dialectes, au *r* qui le suit directement. On a : ⲟⲩⲣⲟ (B.) : ⲣ̄ⲣⲟ (S., Mani, A., *Evangile de Jean, Acta Pauli*) : ⲣ̄ⲣⲁ (F.).

4. En réalité nous n'avons pas d'autre exemple de *w* s'assimilant à *r* dans une telle position, mais nous connaissons d'autres assimilations du *w* qui, par analogie, nous font comprendre celle-ci.

C'est par exemple l'assimilation, en Sahidique, d'un ⲟⲩ au ⲃ qui le suit, en syllabe atone, dans le verbe factitif ⲧ̄ⲃⲃⲟ (S.) : ⲧⲟⲩⲃⲟ (B.) « purifier » [2]. Le Bohaïrique n'est pas le seul dialecte dans lequel ce verbe ait conservé le

[1] Ainsi s'explique le fait qu'en Bohaïrique le ⲡ de l'article ne soit pas passé à ⲫ, comme c'est la règle devant ⲟⲩ consonne. Spiegelberg en fait la remarque dans ses *Koptische Etymologien*, n° 23, p. 34.

[2] Sethe, *Verbum*, I, § 203.

ⲟⲩ; on a également ⲧⲟⲩⲃⲟ dans les textes de Mani [1], dans les *Acta Pauli* et l'*Evangile de Jean*. Enfin, en Akhmimique, il y a eu métathèse entre le *b* et le *w*, ce qui a donné ⲧ̄ⲃⲃⲟⲩⲟ. Seul le Sahidique a réalisé l'assimilation des deux lettres, *w*+*b*. Bien entendu ces changements n'ont pu s'opérer qu'au moment où le *ayin* (ʿ) médial du radical *wʿb* (ⲟⲩⲁⲁⲃ, qualitatif ⲟⲩⲟⲡ) avait déjà disparu.

Au contraire dans ⲧⲉⲙⲙⲟ (B.) : ⲧ̄ⲙⲙⲟ (S.) « nourrir » [2], il y a eu assimilation de *w* à *m* même en Bohaïrique, et comme dans tous les autres dialectes. Ici encore le factitif en *t-* (ⲧ) initial, relativement récent, et qui a remplacé le factitif en *s-* préfixe, n'a été appliqué au verbe ⲟⲩⲱⲙ « manger » qu'après assimilation, dans ce dernier verbe, de la seconde radicale *n* (médiale) à la troisième *m* (finale), la racine étant, à l'origine, trilitère (... *wnm*).

5. Notons enfin une autre assimilation, toujours en syllabe atone, comparable aux précédentes, celle de *n* (ⲛ) à *r* (ⲣ) dans l'expression ⲧ̄ⲣⲣⲟⲙⲡⲉ (S.) : ⲧⲉⲛⲣⲟⲙⲡⲓ (B.) « chaque année » < * ... [3]. Ici encore le Bohaïrique seul a conservé la forme primitive — sans assimilation — d'un mot composé. Ce dialecte présente ainsi nombre de particularités phonétiques, archaïques, dont l'examen devra être repris [4].

6. Que les deux mots ⲟⲩⲣⲟ (B.) et ⲣ̄ⲣⲟ (S.) soient très exactement l'équivalent l'un de l'autre, nous en avons la preuve, je crois, dans les formes dérivées et les expressions composées où ils figurent, et qui sont identiques dans les deux dialectes. Par exemple :

les féminins ⲣⲣⲱ (S.) : ⲟⲩⲣⲱ (B.) « la reine »;
le verbe ⲉⲓⲣⲉ ⲛ̄ⲣⲣⲟ (S.) : ⲓⲣⲓ ⲛ̄ⲟⲩⲣⲟ (B.) « régner »;
le substantif ⲙⲛ̄ⲧ ⲣ̄ⲣⲟ (S.) : ⲙⲉⲧⲟⲩⲣⲟ (B.) « royauté » [5].

[1] *Kephalaia* 20, 23; 113, 19, 21; 191, 17 etc.

[2] Sethe, *Verbum*, I, § 203.

[3] Voir Von Lemm, *Koptische Miscellen*, n° 112 et F. Daumas, *Les moyens d'expression du Grec et de l'Egyptien*, p. 120.

[4] D'une façon générale, le traitement du consonantisme dans les syllabes initiales atones offre de nombreuses particularités. Pour le traitement $n + m > rm$, voir Lacau, *Recueil d'Etudes dédiées à la mémoire de Jean-François Champollion*, Paris 1922, p. 721-731.

[5] Au pluriel, seuls l'Akhmimique et le dialecte de Mani (*Kephalaia*, 33, 15; 186, 20; 187, 1 etc.) ont conservé la forme ancienne et régulière ⲣ̄ⲣⲁⲓ, qui correspond au pluriel sahidique

Il serait singulier, dès lors, que les mots ⲟⲩⲣⲟ et ⲣ̄ⲣⲟ aient eu une origine distincte. Ajoutons que la chute du *p* initial dans l'expression serait vraiment surprenante. Il s'agit d'un terme ayant un caractère presque sacré; toute déformation de ce terme eût semblé inadmissible.

7. Il faudrait d'ailleurs pouvoir citer d'autres exemples de la chute d'un *p* initial traité comme un article défini mais, en fait, je ne connais qu'un seul mot dans lequel a été admise pareille chute du *p* initial ainsi traité : c'est justement notre substantif *pri̯*, dont certains faisaient dériver le mot ⲏⲓ (B.) «maison»[1]. Mais *pri̯*, nous l'avons vu, a donné naissance à deux dérivations toutes différentes, et dans l'une et l'autre, le *p* (ⲡ) initial a été conservé[2].

* * *

8. On a montré depuis longtemps que le terme complexe = ⲟⲩⲣⲟ désignait les souverains étrangers, par opposition à l'expression , réservée au seul roi d'Egypte. Gardiner a montré[3] comment cette dernière expression est passée du sens primitif et étymologique de «grand domaine», ou «grande maison», à celui de «roi d'Egypte». Il est clair qu'une formule aussi particulière et d'un caractère quasi sacré ne pouvait servir à qualifier un souverain non Egyptien. Aucun Sultan de Constantinople n'aurait songé à décerner à un gouvernement étranger son propre titre de «Sublime Porte», lequel évoque une image très comparable à celle qu'ont employée les Egyptiens eux-mêmes dans , comme le rappelle à bon droit Gardiner[4]. Je donne

perdu : *ⲣ̄ⲣⲟⲓ. Dans les autres dialectes, on trouve un pluriel ⲣⲣⲟⲟⲟⲩ : ⲟⲩⲣⲱⲟⲩ refait, par analogie avec les mots en ⲟ final, dans lesquels ce ⲟ ne correspondait pas, comme la forme ⲟ de la racine ʿi̯ʾ (ⲁⲓⲁⲓ), à une double finale consonantique i̯ + ʾ, qui reparaissait au pluriel.

[1] Au contraire dans ⲁⲡⲉ (S., A.) «tête» < l'article féminin serait vraiment tombé. Disons, en passant, que ce mot demandera un nouvel examen. Le *e* final féminin des mots féminins est accentué quand il subsiste en Bohaïrique, ce qui est justement le cas (ⲁⲫⲉ). D'autre part le maintien d'un *a* bref inaccentué, dans une syllabe en apparence ouverte, est anormal. Faut-il admettre que le *p* était redoublé?

[2] Sur ce point consulter Lacau, *Recueil de Travaux*, 35, 1913, p. 64. Gardiner, *Onomastica* II, p. 206*, note que cette étymologie (= [ⲡ]ⲏⲓ) est encore admise par les auteurs du *Wörterbuch*, t. I, p. 511.

[3] *Egyptian Grammar*, 2e édition (1950), p. 75.

[4] *Ibidem*, p. 75.

brièvement en note[1] quelques références concernant l'emploi du complexe pour désigner les souverains *étrangers à l'Egypte* et j'ajouterai seulement ici quelques remarques.

Ce titre, loin d'être une désignation péjorative, par rapport au mot , qualifie au contraire les souverains *amis*. C'est ainsi que :

9. A) Le titre de s'applique aux princes libyens au moment précis où leur famille donne à l'Egypte une dynastie nouvelle. Les exemples sont nombreux[2].

Rappelons que l'expression semble très ancienne; nous avons, dans les *Textes des Pyramides*, le pluriel § 455 (W.) qui ne peut désigner que les chefs des Libyens *Ṯḥn·w*. Dans cet exemple, les deux éléments du composé sont mis l'un et l'autre au pluriel.

10. B) Le roi des Khétas est appelé *wr ʿi̯ʾ n Ḫtʾ* (), variante *pꜣ wr ʿi̯ʾ n Ḫtʾ* ()[3] dans les textes postérieurs au traité qui annoncent l'arrivée en Egypte de la princesse hittite fiancée à Ramsès II. Dans ce même texte, il est vrai, on parle, à la ligne 20 (A, publication de Kuentz, p. 204) des *wr·w ʿi̯ʾ·w n tʾ nb* () et à la ligne 18 (K, *ibid.*, p. 205) des *wr·w ʿi̯ʾ·w n Rṯn·w* (). Si Ramsès les appelle ainsi, c'est qu'il veut rappeler leur qualité d'alliés contre les Khétas. Ici encore, les deux mots ont été mis tous deux au pluriel.

11. C) Dans un texte d'Horemheb, à Karnak[4], les chefs du pays de Pount, contrée du Sud, portent le titre de *wr·w ʿi̯ʾ·w nw Pwn·t* () : ce

[1] J. Stern, *ZÄS* 21, 1883, p. 21; *Koptische Grammatik*, 1880, p. 92, Anmerkung; W. Spiegelberg, *Koptische Etymologien*, n° 23 et note 5; U. Wilcken, *ZÄS* 35, 1897, p. 73, 81, à propos de la stèle du Satrape; A. H. Gardiner, *JEA* 19, 1933, p. 23, à propos d'une stèle de Dakhleh; Ch. Kuentz, *La Stèle du Mariage, Annales du Service*, 25, 1925, p. 188.

[2] Citons , *ZÄS* 22, 1884, p. 93; Mariette, *Abydos*, t. II, pl. 36-37.

[3] Cf. Kuentz, *Annales du Service*, 25, 1925, p. 188 et suivantes.

[4] Sur le mur reliant le Xe pylône et le temple d'Aménophis II; cf. *Recueil de Travaux*, 17, 1895, p. 42-43 (description du mur, p. 42).

sont des amis. Au contraire sur le mur Nord, les *ḥ·w-nb·wt,* gens du Nord, ont des chefs appelés *wr·w ḥs(y)·w nw Ḥ·w nb·wt* ([hieroglyphs]) : ce sont d'anciens ennemis.

12. D) Les souverains perses reçoivent le même titre (*wr ꜥꜣ*) que les princes libyens et hittites et les chefs du *Rṯn·w* et du pays de Pount. Sur la fameuse statue naophore du Vatican aux lignes 11, 12, 43, l'expression [hieroglyphs] *wr ꜥꜣ n ḫꜣs·t nb(·t)* désigne Cambyse et Darius [1]. Ce n'est pas là un procédé employé pour contester leur qualité de roi d'Egypte; au contraire on se sert d'un mot qui s'applique à leur royauté universelle («rois des rois»), et non simplement à leur royauté égyptienne.

13. E) Dans la Stèle du Satrape, le terme [hieroglyphs] appliqué à Ptolémée Ier est tout-à-fait normal, car ce prince, jusqu'à son couronnement comme roi d'Egypte, s'est toujours considéré comme un simple satrape.

On voit ici nettement comment ce terme honorifique [hieroglyphs] = ⲟⲩⲣⲟ peut désigner n'importe quel souverain, d'une façon très générale, tandis que le mot [hieroglyph] ne convient qu'à un roi égyptien intronisé. Dans la langue égyptienne courante, celle qui a donné naissance au copte, il était impossible que le terme général signifiant «roi» dérivât du terme égyptien spécial [hieroglyph].

P.-S. La signification précise de chacun des deux verbes *wr* et *ꜥꜣ* demanderait, pour être déterminée, une longue enquête. Celle-ci nous éclairerait, sans doute, sur le sens du complexe *wr ꜥꜣ* et mériterait d'être entreprise.

Il faudrait de même examiner ce que sont devenus *phonétiquement* en copte ces deux mots, dans tous les composés où ils figurent encore, soit en finale (par exemple ⲟⲩⲣⲟ; *ρισιγετου*), soit à l'initiale (par exemple ⲁⲡⲁϩⲧⲉ; *ϖορτις*); c'est encore un autre sujet de travail.

[1] G. Posener, *La première domination perse en Egypte,* Le Caire 1936, p. 11 et note *e* p. 59-60; E. Drioton, *Annales du Service,* 40, 1940, p. 349.

ANNEXE II

ⲡⲉⲣⲓⲡⲉⲣⲟⲓ «PALAIS» = [hieroglyphs]

Nous avons vu que [hieroglyph] n'est pas l'ancêtre de ⲣ̄ⲣⲟ : ⲟⲩⲣⲟ. Cette expression, qui a joué un si grand rôle en égyptien ancien et qui survit, par l'intermédiaire de l'hébreu, dans notre mot *Pharaon,* n'a-t-elle laissé en copte aucun descendant? En fait elle s'y retrouve bien, mais seulement comme l'un des éléments du mot composé ⲡⲉⲣⲓⲡⲉⲣⲟⲓ. Ce mot [1], dont l'analyse a été faite par H. Thomson [2], Rösch [3] et Spiegelberg [4], représente l'aboutissement du groupe hiéroglyphique [hieroglyphs]; [hieroglyphs], c'est-à-dire *pri-pr* (orthographe démotique, Memphis N 17).

A. ⲡⲉⲣⲓ est l'état construit du mot [hieroglyph], *pr* «maison», vocalisé ⲡⲱⲣ, mais un état construit moins réduit que ⲡ̄ⲣ- dont nous venons de nous occuper. Il faudrait préciser dans quelles conditions un même mot, dans un même dialecte ou dans deux dialectes distincts, peut affecter, à l'état construit, des formes très diverses. C'est toute une étude à entreprendre; pour l'instant quelques exemples suffiront :

1° En face de *pr* «maison», devenant en syllabe atone ⲡ̄ⲣ- et ⲡⲉⲣⲓ-, nous avons *mr* «aimer» (ⲙⲉ), états construits : ⲙⲉⲣⲉ- (S.); ⲙⲉⲣⲓ- (*Mani*) [5]; ⲙⲉⲁⲓ- (F.) [6].

2° Notre mot ⲡⲉⲣⲓⲡⲉⲣⲟⲓ se présente lui-même, dans le dialecte de Mani, avec un vocalisme tout différent : ⲡⲣⲉⲡⲣⲣⲟ; nous avons là ⲡⲣⲉ- au lieu de ⲡⲉⲣⲓ-.

[1] Crum, *A Coptic Dictionary,* p. 299; Gardiner, *Egyptian Grammar*², Sign-list O 1 et n. 2.
[2] *A Coptic Palimpsest,* Oxford 1911, p. 384.
[3] *Orientalistische Literaturzeitung,* 1911, col. 552.
[4] *Koptische Etymologien,* Heidelberg 1920, n° 12. Spiegelberg explique de même ⲡⲉⲣⲓⲣⲕⲟⲃⲉ (S.) «siège».
[5] Très nombreux exemples : *Hom.,* 17, 6; *Psaumes,* 40, 4; 43, 19; *Keph.,* 13, 28; 165, 13 etc.
[6] Nous pouvons avoir ici l'état construit de la forme *piꜥel,* mais il n'est pas exclu que, dans la forme normale, le *r* (ⲣ) subsistait à l'état construit, au lieu de tomber, en contact direct avec *i,* comme à l'infinitif ⲙⲉ.

3° Pour le maintien du *i̯* final, une comparaison doit être établie avec les participes conjonctifs de plusieurs verbes à troisième radicale *i̯*, qui ont conservé ce *i̯* (ⲓ) dans une formation (en composition) dont le vocalisme et l'accentuation sont spéciaux : ϫⲁⲥⲓϩⲏⲧ « orgueilleux » (sur *ṯzi̯*,); ϫⲁⲃⲓϩⲏⲧ « peureux » (sur *gbi̯*,); ⲟⲩⲁϩⲓϩⲏⲧ « endurci » (sur *wḥi̯* < *w'ḥ?*).

4° Le démonstratif ⲡⲁⲓ aboutit à l'article ⲡ- par l'intermédiaire de toute une série de formes notant sans doute des différences d'intensité dans l'accentuation : ⲡⲁⲓ, ⲡⲉⲓ, ⲡⲓ-, ⲡⲉ-, ⲡ. L'article, dans toutes les langues, n'est qu'un démonstratif atténué, mais cette atténuation peut présenter des degrés variables.

5° On a de même les deux formes du pluriel de l'article indéfini ϩⲓⲛ- (S.), ϩⲉⲛ- (S., F.), états réduits du mot ϩⲟⲉⲓⲛⲉ (S.) « un peu de », subsistant dans un même dialecte (la forme Bohaïrique est ϩⲁⲛ-) ; entre ces deux formes, la nuance de sens est à préciser.

Un point de comparaison nous est fourni par les mots composés à l'intérieur desquels il y a d'abord eu réduction, à l'état construit, du premier élément, comme il est normal, mais qu'on a ensuite refaits en juxtaposant, par simple apposition, ce premier élément, *à l'état absolu*, et le second élément. L'exemple classique de ce phénomène est ϩⲁⲣⲥⲓⲏⲥⲓ (B.) « Horus-fils-d'Isis » (*Ḥr[·w]-s'-'s·t*), qui devient plus tard ϩⲱⲣⲥⲓⲏⲥⲓ : « Horus, fils d'Isis ». La nature des deux éléments et leur relation mutuelle étant demeurées conscientes, il a été possible d'associer autrement ces deux éléments dans un groupement nouveau.

B. Le second élément de notre complexe, soit ⲡⲉⲣⲟⲓ ou ⲡⲣⲣⲟ (*Mani*), selon les dialectes, est justement l'aboutissement en copte du mot-composé égyptien . Dans le premier cas, on doit avoir le pluriel normal en -ⲟⲓ [1] et le mot signifiant « palais » devrait alors se traduire : « maison *des* rois » ; dans l'autre, au contraire, nous aurions affaire au singulier du même terme, qu'il faudrait traduire : « maison *du* roi ».

[1] Sur ce type de pluriel, je renvoie à mon article, *Les pluriels en Ancien Egyptien et en Copte*, à paraître dans *Etudes d'Egyptologie*, 2e fascicule, *Morphologie*.

ANNEXE III

SUR LE CARTOUCHE DE L'EMPEREUR VÉRUS

1. Stern, il y a longtemps [1] avait signalé que le nom de l'empereur Vérus, dans son cartouche, était écrit [2], c'est-à-dire qu'il est remplacé par l'équivalent égyptien du mot copte.

En réalité il s'agit là d'une transcription en hiéroglyphes, très approximative, du nom romain *Vérus,* transcription qui ne peut rien nous apprendre sur l'étymologie d'un substantif égyptien. Cette graphie doit être en effet, comme le dit avec raison Gauthier une « interprétation » du nom propre Ουηρος, assimilé, pour les besoins de la cause, au terme servant couramment à dire « roi » [3].

2. Mais il y a plus. On peut se demander s'il n'y a pas là une allusion consciente au fait que Vérus n'était qu'un fils adoptif de l'empereur Antonin et par conséquent un demi-frère de Marc-Aurèle, associé à celui-ci, mais au second rang ; Vérus méritait donc bien d'être appelé *wr ʿi̯'w* (ⲟⲩⲣⲟ) titre qui, nous l'avons vu, s'employait à l'origine pour désigner les souverains étrangers.

3. Il serait intéressant de rechercher comment les Egyptiens ont adapté, (assez mal, volontairement, peut-être) leur protocole national à l'usage des

[1] L. Stern, *Koptische Grammatik*, 1889, § 194.

[2] « vivant à jamais », est un souhait supplémentaire qu'il a été de mode d'ajouter à l'un ou à l'autre des cartouches des empereurs romains. Il continuait d'ailleurs une tradition bien connue des Ptolémées et antérieure à ceux-ci, cf. Gauthier, *Livre des Rois*, t. V (Le Caire 1917), p. 20, 37, 39, 46, 115 etc. En fait la transcription dont il a été parlé plus haut est anormale. représente bien *ουηρ* de *ουηρος* (le copte a conservé le mot ⲟⲩⲏⲣ « combien ») mais l'absence du *s* final est surprenante. Bien entendu ce *wr* appartenait à un dialecte qui n'avait pas assimilé *w* à *r* (ce qu'avait fait le Sahidique).

[3] Gauthier, *Livre des Rois*, t. V, p. 149 : « un jeu de mots paraît avoir été fait avec le nom de Vérus, que le sculpteur ne s'est pas contenté de transcrire, mais qu'il a voulu interpréter en *our-âa* 'très grand' ».

souverains étrangers devenus leurs maîtres. On sait que les «jeux» graphiques des scribes locaux se sont multipliés à l'infini et l'on peut se demander, sans tomber dans un excès de subtilité, si, dans ce domaine également, l'esprit national égyptien n'a pas réagi contre les occupants — lesquels de leur côté naturellement, s'efforçaient de faire prévaloir et d'afficher une assimilation aussi complète que possible entre eux et les pharaons ancêtres. La nécessité de cette assimilation a conduit Alexandre, pourtant disciple d'Aristote, jusqu'à l'oasis de Siouah, afin qu'Amon proclamât lui-même être le père du nouveau souverain [(1)]. Cette affirmation, exigée par la théorie égyptienne du pouvoir royal, donc indispensable, n'avait sans doute, aux yeux d'Alexandre, rien que de flatteur pour sa mère Olympias.

4. Les Egyptiens, sous les diverses dynasties étrangères, semblent bien avoir tenu à exprimer, plus ou moins discrètement, certaines réserves touchant l'assimilation totale des nouveaux maîtres aux pharaons de l'ancien temps. Rappelons que, par exemple, dans des papyrus démotiques (destinés pratiquement à l'usage des seuls Egyptiens), on trouve des protocoles comme celui-ci :

[hiéroglyphes] [(2)]

On donne donc à Alexandre, comme *prénom,* un mot qui est le nom consacré par l'usage du roi d'Egypte, mais cette affirmation de sa qualité est contredite par le déterminatif accompagnant le *nom personnel* dans le second cartouche et caractérisant nettement ce nom comme étranger.

De même Auguste, toujours dans les textes démotiques, est appelé [(3)] : [hiéroglyphes] ou : [hiéroglyphes], p. 15, ou encore : [hiéroglyphes], p. 18.

5. Même dans les textes hiéroglyphiques, la désignation d'un pharaon *étranger* peut être tendancieuse. A Dendarah et à Kalabsheh on a, pour

(1) Voir l'étude de Maspero, *Comment Alexandre devint dieu en Egypte, Annuaire de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes,* 1897.

(2) Gauthier, *Livre des rois d'Egypte,* t. IV, 1916, p. 208-209.

(3) Gauthier, *ouvr. cit.,* t. V, 1917, p. 7, 15, 18.

Auguste, l'appellation de [cartouche] ou bien de [cartouche] = [cartouche], qui pouvait difficilement passer pour une désignation flatteuse dans l'esprit d'un Egyptien.

Il suffit d'indiquer ici l'intérêt que présenterait une telle recherche, étendue à tous les protocoles royaux composés sous les dominations étrangères. On pourrait ainsi préciser, je crois, quelle était vraiment la psychologie du peuple égyptien en tant que peuple occupé — ou du moins celle de ses scribes.

ANNEXE IV

ϩⲓⲏ (B.) «CHEMIN» et ⲫⲓⲏ (B.) «POUSSE»

J'avais considéré autrefois les deux mots bohaïriques ϩⲓⲏ «chemin» [hiéroglyphes] et ⲫⲓⲏ «pousse» (*βλαστός*) < [hiéroglyphes] comme des collectifs formés sur les radicaux *ḥri̯* et *pri̯* par l'adjonction du suffixe [hiéroglyphes] ([hiéroglyphes]), vocalisé en *é* (ⲏ) [(1)]. Cette interprétation, acceptée par Spiegelberg dans son *Handwörterbuch* [(2)] a été discutée récemment par François Daumas [(3)].

Je m'était borné à constater la disparition du *r* dans ces dérivés des racines *ḥri̯* et *pri̯*, sans expliquer cette disparition, qui fait difficulté. On devrait aboutir en effet, selon l'hypothèse que j'avais enoncée, à une forme *ϩⲣⲓⲏ = *ḥri̯·é(wĕt)*, comme on a ⲣ̄ⲙⲉⲓⲏ (S.) : ⲉⲣⲙⲏ (B.) «larmes» < *ĕrmi̯·é(wĕt)*. Faut-il admettre simplement que le *r* disparaissait quand il était encadré par *ḥ* et *i̯* ou bien par *p* et *i̯*, en contact direct avant l'accent? On peut songer

(1) Lacau, *RT* 31, 1909, p. 83 et n. 1. Il s'agit de deux mots bohaïriques et l'on devrait examiner si les deux mots ϭⲓⲏ «frontière» et ϫⲓⲏ «force», également bohaïriques, ne sont pas de même formation. ϫⲓⲏ, enregistré par Spiegelberg, *Handwörterbuch,* p. 262 (avec renvoi à *Nahum,* 2, 3), ne se retrouve pas dans le dictionnaire de Crum. Celui-ci, dans son compte-rendu du *Handwörterbuch, JEA* 8, 1922, p. 189, écrit : «ϫⲓⲏ. I suggest ϫⲟⲙ, misread». Le prototype de ϭⲓⲏ «limites» (pluriel) pourrait être **ḏri̯·é(wĕt)*, mais le radical du mot [hiéroglyphes] «limite» (*Wb.* V, 585) était-il **ḏri̯* ou **ḏrw?*

(2) P. 91, n. 2 (à propos de ⲫⲓⲏ).

(3) *Les moyens d'expression du Grec et de l'Egyptien Ancien. Supplément aux Annales du Service des Antiquités de l'Egypte,* Cahier n° 16, Le Caire 1952, p. 238, n. 1. Il a raison de constater que le rapprochement avec le grec *φυή,* proposé par Crum (p. 514) n'est pas satisfaisant du point de vue sémantique.

à une autre interprétation de ce phénomène et supposer que l'on aurait eu d'abord deux mots masculins : **ḥri* (vocalisé *ḥĕri*) et **pri* (vocalisé *pĕri*) dans lesquels le *r*, en contact direct avec *i*, après l'accent, serait tombé en entraînant le redoublement de la voyelle précédente, soit : **ḥĕĕi* et **pĕĕi*, selon une évolution phonétique dont nous venons de constater l'existence à propos de [hiéroglyphe] = *ⲡⲉⲉⲓ [1]. Sur ces mots (ultérieurement disparus) on aurait bâti des dérivés secondaires par suffixation de *-w·t* ([hiéroglyphes]), vocalisé en *é* (ⲏ). Les deux mots ϩⲓⲏ, ⲫⲓⲏ correspondraient donc à deux radicaux préalablement réduits phonétiquement aux consonnes *ḥ* et *i*, d'une part, *p* et *i*, d'autre part.

Notons que le suffixe -ⲏ ([hiéroglyphes]) peut également, en copte, être adjoint d'une façon secondaire (donc à date récente) à des mots dont il ne change pas nécessairement le vocalisme.

Le pluriel ⲥⲡⲓⲣⲟⲟⲩⲉ (S.) : ⲥⲡⲓⲣⲉⲩⲉ (A.) suppose l'existence d'un collectif disparu *ⲥⲡⲓⲣⲏ, formé sur le mot ⲥⲡⲓⲣ « côte ». Ce substantif est lui-même un pluriel qui est devenu un singulier. La présence de la finale du pluriel masculin *-ew* a empêché la chute du *r* (ⲣ), lequel serait tombé s'il avait été final dès l'origine.

Nous avons de même dans ⲟⲩⲟⲉⲓⲏ (S.) « paysan » une forme analogique de collectif, dans laquelle le vocalisme n'a pas subi une modification régulière [2], en face du dérivé phonétique normal ⲟⲩⲉⲉⲓⲏ (S.) : ⲟⲩⲓⲏ (B.).

ANNEXE V

UN CAS INTÉRESSANT DE DISSIMILATION

1. Nous avons vu plus haut [3] l'assimilation d'un *w* (ⲟⲩ) à un *b* (ⲃ) dans ⲧⲃⲃⲟ (S.) = ⲧⲟⲩⲃⲟ (B.) « purifier », ces deux formes représentant le factitif en *t* initial du verbe *w*ʿ*b* ([hiéroglyphes]), copte : ⲟⲩⲁⲁⲃ, qualitatif : ⲟⲩⲟⲡ « être pur ». Inversement nous pouvons rencontrer la *dissimilation* d'un *b*

(1) P. 92-93.
(2) Lacau, *RT* 31, 1909, p. 78.
(3) Annexe I : Les deux mots [hiéroglyphe] et [hiéroglyphes], § 3.

(ⲃ), devenant *w* (ⲟⲩ) en syllabe atone, mais en Bohaïrique seulement. Je n'en connais d'ailleurs qu'un seul exemple, que voici :

2. Le verbe [hiéroglyphes] « circoncire », a un infinitif féminin en *-t* [1]. C'est donc un trilitère, *sbi*, du type 1 2 *i* [2].

Or, dans les trois principaux dialectes coptes, les formes de ce verbe sont les suivantes :

	S	B	F
Infinitif	ⲥ̄ⲃⲃⲉ	ⲥⲉⲃⲓ	ⲥⲏⲃⲃⲓ
Etat construit	ⲥ̄ⲃⲃⲉ-	ⲥⲟⲩⲃⲉ-	ⲥⲩⲃⲃⲏ-
Etat pronominal	ⲥ̄ⲃⲃⲏⲧ⸗	ⲥⲟⲩⲃⲏⲧ⸗	ⲥⲉⲃⲏⲧ⸗
Qualitatif	ⲥ̄ⲃⲃⲏⲩ	ⲥⲟⲩⲃⲏⲧ	ⲥⲉⲃⲏⲟⲩⲧ
	ⲥ̄ⲃⲃⲏⲩⲧ		

3. L'infinitif ⲥ̄ⲃⲃⲉ : ⲥⲉⲃⲓ est un *Pi*ʿʿ*el* vocalisé *sĕbbi·ĕ(t)* [3]. Le redoublement de la consonne médiale *b* n'est pas marqué en Bohaïrique, conformément à l'usage de ce dialecte. En Sahidique il semble marqué, mais la répétition du ⲃ est en réalité un procédé graphique destiné à permettre de vocaliser la sonante. Il faut cependant qu'il y ait eu redoublement; autrement la première syllabe serait longue.

4. A l'*Etat construit*, à la *Forme pronominale* et au *Qualitatif*, les conditions phonétiques sont tout autres. La première syllabe devient *atone*, et dès lors le groupe des deux *b* médiaux du *pi*ʿ*el* peut recevoir un traitement nouveau : le premier *b* passe à *w*. Mais cette transformation ne se produit qu'en Bohaïrique; encore un exemple de cas où l'un des dialectes offre un traitement consonantique particulier.

(1) Le *Wörterbuch* le note et on le trouve écrit, par exemple, au tombeau d'Ankhmahor à Saqqara (VIe dynastie), dans le titre de la célèbre scène de circoncision.
(2) Sethe avait d'abord considéré le ⲟⲩ de ⲥⲟⲩⲃⲉ- (B.) comme représentant un ⲉ du Sahidique (*Verbum*, I, 37), mais plus tard (*Verbum*, II, 651), il a abandonné cette interprétation (comme il le rappelle dans les *Berichtigungen*, II, p. 467). Il considère [hiéroglyphes], dont il ne connaît pas l'infinitif féminin, comme représentant une racine **swb*, dans laquelle il y aurait eu assimilation de *w* à *b* en Sahidique. La graphie [hiéroglyphes] du Néo-Egyptien couvrirait ce même radical. On peut se demander si cette graphie ne correspond pas plutôt à l'ancien factitif en *ś-* du *w*ʿ*b* « purifier ».
(3) Cf. Lacau, *BIFAO* 52, 1953, p. 26.

5. Notons que la nature de ce traitement apporte une confirmation nouvelle à l'interprétation de la forme ⲥ̄ⲃⲃⲉ (S.) : ⲥⲉⲃⲓ (B.) comme étant un *piʿel.*

6. Devons-nous considérer comme impliquant, elles aussi, une dissimilation dans un *piʿel* du type *mĕrrīĕ(t)* les formes bohaïriques :

ⲙⲉⲛⲣⲉ- (B.) ⲙⲉⲛⲣⲓⲧ⸗ (B.)	en face de :	ⲙⲉⲣⲉ- (S.) : ⲙ̄ⲣⲣⲉ- (A.) ⲙⲉⲣⲓⲧ⸗ (S.) : ⲙ̄ⲣⲣⲓⲧ⸗ (A.) ?

A la différence de ces infinitifs du type *piʿel,* l'infinitif ordinaire : ⲙⲉ (S.) : ⲙⲉⲓ : ⲙⲉϊⲉ (A.) a perdu son *r* médial (d'ailleurs non redoublé) en contact direct avec le *i,* troisième radicale. A ce sujet, voir plus haut, «le signe 𓉐, *pri*», § 8 (p. 102-103).

7. Nous devons toutefois ne pas oublier que, dans le cas de ces formes bohaïriques, on peut avoir affaire à une épenthèse de *n* (ⲛ), analogue à celle que nous trouvons, mais en *Sahidique,* en syllabe atone devant un *t* (ⲧ), par exemple :

ⲙⲛ̄ⲧ- (S.)	: ⲙⲉⲧ- (B.)	Particule de formation nominale
ⲙⲛ̄ⲧ- (S.)	: ⲙⲉⲧ- (B.)	«Dix» à l'état construit (état absolu : ⲙⲏⲧ)
ϣⲟⲙⲛ̄ⲧ	: ϣⲟⲙⲧ	«Trois».

Ici encore, les nouvelles formes dialectales que des textes encore actuellement inédits nous feront sans doute connaître un jour nous permettront, il faut l'espérer, d'arriver à des solutions plus claires et plus satisfaisantes.

VII À PROPOS DES VOYELLES REDOUBLÉES EN COPTE [1]

1. Le redoublement de la voyelle accentuée brève ou longue est un phénomène bien connu en copte [2]. Mais il y a lieu de distinguer plus nettement les conditions dans lesquelles il se produit.

I

2. On sait que le redoublement est dû le plus souvent à la disparition d'une consonne [3].

1° Chute de 𓇋 en contact direct ou à distance :

— *zíf* «violenter» > ⲥⲱⲱϥ (S., A., A², F.) «polluer», qualitatif : ⲥⲟⲟϥ (S., A.) ; ⲥⲁⲁϥ (S^F.), en face de ⲥⲱϥ (A., F.), qualitatif : ⲥⲟϥ (B.) [4].

[1] Cette note a été publiée dans le *Zeitschrift für Aegyptische Sprache,* 48, 1911, p. 77-81.

[2] Stern, *Kopt. Grammatik,* Leipzig 1880, § 108-111 ; Steindorff, *Kopt. Grammatik,* 2ᵉ éd., Berlin 1904, § 69-72 ; *Lehrbuch der Koptischen Grammatik,* Chicago 1951, § 58-60, p. 34-35.

[3] Je n'examine pas le mécanisme phonétique de cette disparition. Je laisse de côté également le détail des faits dus à l'analogie, par exemple dans les pluriels : ces questions seront abordées dans le second fascicule des présentes *Etudes,* Vᵉ (pluriels) et VIIIᵉ (analogie). Steindorff a montré (*Kopt. Gram.* § 216, Anm.) que dans certains *verbes* l'infinitif à voyelle longue redoublée avait été reconstruit sur la forme pronominale à voyelle brève qui seule devait présenter un redoublement régulier. Il est possible que pour tous les *substantifs* à voyelle longue redoublée nous ayons également affaire à des formes analogiques refaites anciennement sur l'état pronominal à voyelle brève, qui d'ailleurs ne s'est pas conservé en Copte.

[4] Ce tableau des formes d'après Crum, *A Coptic Dictionary,* Oxford 1939, p. 378. En Akhmimique, on attendrait un infinitif *ⲥⲟⲩⲟⲩϥ.

šrỉ·t «fille» > ϣⲉⲉⲣⲉ (S., A., A².), ϣⲏⲏⲗⲓ (F.), ϣⲏⲏⲣⲉ (S. Sᶠ.), en face de ϣⲉⲣⲓ (B.), ϣⲉⲣⲉ (A².).

2° Chute de en contact direct ou à distance :

šʿd «couper» > ϣⲱⲱⲧ (S., A²., F.), ϣⲟⲩⲟⲩⲧ (A.), qualitatif ϣⲁⲁⲧ (A., A².), en face de ϣⲱⲧ (S., A²., B.), ϣⲱϯ (*Ez.*), ϣⲟⲩⲧ (A.). Qualitatif : ϣⲁⲧ (S., B.) «couper», «manquer».

mnʿ·t «nourrice» > ⲙⲟⲟⲛⲉ (S.), ⲙⲁⲁⲛⲉ (S., A.), ⲙⲁⲁⲛⲓ (F.), en face de ⲙⲟⲛⲓ (B.), ⲙⲁⲛⲉ (A.) «nourrice».

3° Chute de :

qrs[1] «os» > ⲕⲁⲁⲥ (S.), ⲕⲉⲉⲥ (A.)[2], en face de ⲕⲁⲥ (B.).

4° Chute de (précédé de voyelle accentuée et suivi de *r*[3]) :

mtr·t «midi» > ⲙⲉⲉⲣⲉ (S., A.), ⲙⲏⲏⲣⲉ (F.), en face de ⲙⲉⲣⲓ (B.).

3. Tous ces redoublements sont caractérisés par deux traits communs :

A) Ils résultent de la disparition d'une consonne : ils ont donc une grande importance étymologique, puisqu'ils remplacent une 3ᵉ radicale perdue.

B) Ils se rencontrent identiques dans tous les dialectes coptes sans exception.

4. On admet généralement que le Bohaïrique n'a pas connu le redoublement; ce n'est là qu'une apparence. Il est vrai que ce dialecte avait perdu le redoublement au moment où il a été transcrit en lettres grecques sous la forme où il nous est parvenu. Mais la phonétique de plusieurs mots démontre

(1) Ce mot est transcrit, à tort, *Ḳs* par les auteurs du *Wörterbuch,* V, 68, qui d'ailleurs ajoutent : «ursprünglich wohl *ḳrs*».

(2) Crum, *ouvr. cit.,* p. 119, donne ⲕⲁⲁⲥ et ⲕⲉⲉⲥ pour des pluriels. Spiegelberg, *Koptisches Handwörterbuch,* p. 44, range ⲕⲁⲁⲥ parmi les singuliers et ⲕⲉⲉⲥ parmi les pluriels.

(3) Voir plus haut, p. 69, suiv.

clairement l'existence du redoublement des voyelles dans un état plus ancien du dialecte. Par exemple :

Dans ϩⲟⲟⲩ (B.) «jour» (*hrw·w*) le *ŏ* semble anormal; en effet tout *ŏ* devant *w* devient *ō* en Bohaïrique, le groupe ⲟⲟⲩ devrait donc être inconnu dans ce dialecte. S'il s'est conservé ici, c'est qu'il contient en réalité un *ŏ* redoublé; nous n'avons plus affaire à un *ŏ* en contact direct avec *w* et la différence de traitement s'explique[1].

Dans ⲕⲟϩ «lune» et ⲓⲟϩ «champ» le *ŏ* est également anormal, car *ŏ* devant *ḥ* devient régulièrement *ă* en Bohaïrique (comme dans tous les dialectes). Ici encore l'anomalie apparente est due au redoublement qui s'est conservé dans les correspondants sahidiques ⲕⲟⲟϩ, ⲟⲟϩ, mais qui n'est plus trahi en Bohaïrique que par la coloration de la voyelle. — Au moment où le passage de *ŏḥ* à *ăḥ* se produisait dans l'ancêtre du Bohaïrique, le redoublement *oo* subsistait encore et empêchait ce passage à *aḥ* et inversement au moment où le redoublement ancien a été réduit à une voyelle simple, cette même loi du passage de *ŏḥ* à *ăḥ* avait cessé d'agir.

5. Ainsi certains redoublements se retrouvent dans tous les dialectes : ils peuvent donc remonter à la *κοινή*, c'est-à-dire qu'ils ont pu s'être déjà produits dans l'ancêtre commun de tous les dialectes[2].

II

6. Dans d'autres cas au contraire, le redoublement dû à la chute d'une consonne ne s'étend pas à tous les dialectes. Une lettre peut disparaître dans un dialecte ou dans un groupe de dialectes, en provoquant le redoublement,

(1) Pour le détail de cette étymologie, voir Lacau, *RT* 24, 1902, p. 201-205. Le redoublement est dû à la chute du *r;* il est prouvé par la présence du ⲉ final en Akhmimique : ϩⲟⲟⲩⲉ, car dans ce dialecte le ⲉ final après le ⲟⲩⲱ indique que celui-ci est précédé de voyelle redoublée.

(2) C'est une possibilité seulement. La chronologie des orthographes hiéroglyphiques et la répartition géographique de ces orthographes restent à établir. Une graphie telle que , relevée à Abydos, par exemple (XVIIIᵉ dynastie), ne prouvera nullement que la chute du fût également accomplie dans le delta à la même époque. Sur ce dernier phénomène, voir plus haut, p. 73 § 8 et p. 77 § 14 et *passim*.

tout en se maintenant intacte dans un autre dialecte. Ou bien encore, dans un même dialecte, on rencontre des formes avec redoublement et des formes sans redoublement, qui remontent à un stade d'évolution différent de la langue.

7. Par exemple ϩ (= 𓎛, *ḥ*) dans les mots suivants :

ⲛⲁⲁϫⲉ (S.) « dent » < [hiér.] *nḏḥ·t;* ⲛⲉⲉϫⲉ (A.) en face de ⲛⲁϫϩⲉ (S.), ⲛⲁϫϩⲓ (B.)[1].

ⲛⲁⲁⲕⲉ (S.) « douleur », ⲛⲉⲉⲕⲉ (A.), en face de ⲛⲉⲕϩⲉ (A.), ⲛⲁⲕϩⲓ (B.).

ϫⲟⲟⲕⲉϥ (S.) « piquant », en face de ϫⲟⲕϩϥ (B.).

ou ⲥ (= 𓋴, *s*) dans le mot :

ⲙⲁⲁϫⲉ (S.) « oreille » < [hiér.]; ⲙⲉⲉϫⲉ (A., F.), ⲙⲉⲉϫⲓ (F.), en face de ⲙⲁϣϫ (B.)[2], ⲙⲉϣⲧⲉ (A².) ⲙⲉϣⲧ (*Glos.*, Sᴬ.).

8. Les redoublements de ce type sont peu nombreux. Il est clair qu'ils ne sauraient remonter à la *κοινή* et qu'ils sont plus récents que les précédents. Ils pourront donner des indications sur le groupement possible des dialectes par familles.

III

9. Enfin certains redoublements ont une toute autre origine que celle des deux catégories précédentes.

A. Ils ne sont pas dus à la chute d'une consonne.

B. Ils se sont développés isolément, chacun dans un dialecte particulier.

(1) Crum, *ouvr. cit.*, p. 249, cite encore les formes ⲛⲉϫⲉ (A.) : ⲛⲁϫⲉ (S.), et la forme ⲛⲁⲁϫϩⲉ (S.), qui est un monstre, puisqu'elle présente à la fois le redoublement de la voyelle accentuée et le maintien du ϩ.

(2) On attendrait un ⲓ final. Crum, *ouvr. cit.*, p. 219, enregistre aussi la forme fayoumique ⲙⲏϫⲓ (Ps. 101).

10. Examinons les mots suivants :

ⲥⲱⲱⲃⲉ : ⲥⲱⲃⲉ (S.) « rire » ([hiér.]) : ⲥⲱⲃⲓ (B., F.) : ⲥⲱⲃⲉ (A.)[1];

ϭⲱⲱⲃⲉ : ϭⲱⲃⲉ (S.) « feuille » ([hiér.]) : ϫⲱⲃⲓ (B.) : ϭⲱⲃⲉ (A.)[2];

ⲧⲱⲱⲃⲉ : ⲧⲱⲃⲉ (S.) « brique » ([hiér.]) : ⲧⲱⲃⲓ (B.) : ⲧⲱⲃⲉ (A.)[3].

Pour ces mots, le redoublement n'existe qu'en Sahidique[4]. On doit donc se demander si ce dialecte ne représenterait pas ici l'état ancien. Le vocalisme des formes akhmimiques correspondantes permet d'affirmer qu'il n'en est rien. En effet si le redoublement de ⲱ était ancien, on aurait en Akhmimique les formes *ⲥⲟⲩⲟⲩⲃⲉ, *ϭⲟⲩⲟⲩⲃⲉ, *ⲧⲟⲩⲟⲩⲃⲉ[5], car dans ce dialecte ⲱⲱ est *toujours* représenté par ⲟⲩⲟⲩ.

11. Remarquons que l'étymologie réelle de ⲥⲱⲃⲉ ne permet pas d'y reconnaître la chute d'une radicale compensée par un redoublement. On avait rapproché le sahidique ⲥⲱⲱⲃⲉ de la graphie [hiér.][6], mais en réalité la forme ancienne du mot est [hiér.], *Pyr.*, § 1149 *a* (P. 349); cf. aussi § 1989 *a*[7]. Le vocalisme est donc identique à celui de ϣⲱⲛⲉ (S., A.,

(1) C. Schmidt, *Der erste Clemensbrief in altkoptischen Uebersetzung,* Leipzig, 1908, 72, 23; 74, 12. La forme ⲥⲱⲱⲃⲉ n'est pas dans Crum (p. 320).

(2) Id., *ibid.*, 33, 2.

(3) Steindorff, *Die Apokalypse des Elias,* Leipzig 1899, 28, II (p. 80). Le sens a été établi par Spiegelberg, *Zeitschrift für Assyriologie,* XIV, p. 269. La correction de Rösch, *Vorbemerkungen zu einer Grammatik der achmimischen Mundart,* Leipzig, 1909, p. 112, note 1, n'est pas admissible. La forme du mot ⲧⲱⲃⲉ est d'ailleurs assurée par *Exode,* I, 14 (Bouriant, *Mém. Mission Caire,* I, 247 et 263).

(4) Noter ⲧⲱⲱⲃⲓ (Sf.), que donne Crum, *ouvr. cit.*, p. 398. Il faudra examiner si les manuscrits sahidiques qui nous offrent ces leçons avec redoublement ne forment pas eux-mêmes un groupe spécial; n'auraient-ils pas été écrits dans une même région et ne pourrait-on y reconnaître un sous-dialecte du Sahidique, ou l'influence d'un dialecte perdu?

(5) Si la forme *ⲧⲟⲩⲟⲩⲃⲉ = *ḏb'* n'a pas encore été retrouvée, la forme ⲧⲟⲩⲃⲉ est bien attestée, en Akhmimique, mais seulement pour les verbes ⲧⲱⲱⲃⲉ < *ḏb'* « payer » et ⲧⲱⲱⲃⲉ < *ḏbʿ* « sceller », Crum, *Dict.*, p. 398.

(6) *Wb.*, III, 434 (XIXᵉ dyn.).

(7) Erman, *Zur aegyptischen Wortforschung, Sitzungsberichte der Kgl. Preuss, Akad. der Wiss.*, 1907, p. 411.

A².) «souffrir», «être faible» < šnỉ (*Wb.*, IV, 494) et la graphie est secondaire et refaite.

12. La forme g'b·t «feuille» (*Wb.*, V, 154) ne peut pas non plus expliquer la réduplication de la voyelle dans ϭⲱⲱⲃⲉ. Dans les mots féminins de ce type, le ʾ () médial tombe, et la voyelle s'allonge en syllabe devenue ouverte, cf. ỉʾd·t «rosée» (*Wb.*, I, 36) > ⲉⲓⲱⲧⲉ (S., A.); ⲓⲱϯ (B., F.) [1].

13. Dans *Pyr.*, § 572 *e* (T. 163) > ⲧⲱⲱⲃⲉ, ⲧⲱⲃⲉ (S.); cf. aussi § 246 *a*, l'état de la racine est inconnu, la présence d'une troisième radicale ne serait donc pas à exclure sans examen, mais l'Akhmimique, nous l'avons vu, nous a obligé à écarter cette hypothèse [2].

14. Il nous reste simplement à constater le fait suivant : dans une partie (à déterminer) du domaine sahidique, le ⲱ devant ⲃ se redouble.

15. Dans le dialecte des *Acta Pauli,* nous rencontrons un redoublement analogue devant ⲛ. Soient les verbes :

ⲱⲱⲛϣ, «être étonné», qualitatif ⲁⲁⲛϣ «être muet», en face de ⲱⲛϣ (S., B.) qualitatif ⲁⲛϣ(ⲉ) (S.).

ⲱⲱⲛϩ, «vivre» (ʿnḫ), qualitatif ⲁⲁⲛϩ, en face de ⲱⲛϩ (S., B., F.) : ⲱⲛϧ (B.) [3].

*ϭⲱⲱⲛⲧ, «être en colère» (qnd), qualitatif ϭⲁⲁⲛⲧ, en face de ϭⲱⲛⲧ (S., A., F.) : ϫⲱⲛⲧ (B.).

ⲥⲱⲱⲛⲧ «créer» (snṯỉ), en face de ⲥⲱⲛⲧ (S., B., A.) et le substantif ϭⲁⲁⲛⲥ «violence», en face de ϭⲛⲟⲥ (S.); ϫⲟⲛⲥ (B.) : ϭⲁⲛⲥ (A.) [4].

[1] Crum, *Dict.*, p. 87 et, pour la règle de la chute de ʾ () dans cette position, Sethe, *Verbum,* I (Leipzig 1899), § 24.

[2] Il faut rapprocher les mots ϩⲱⲱϥ (S.) pour ϩⲱⲃ «chose» (S., A², B., F.) = ϩⲱⲃ (A.) et ⲉⲗϩⲱⲱϥ (S.) = ⲉⲗϩⲱⲃ (A.). Ici encore le vocalisme de l'Akhmimique montre que le redoublement est hystérogène et propre au Sahidique seul.

[3] La forme ⲱⲛϩ, que j'avais citée dans la première rédaction de la présente étude, ne se retrouve pas chez Crum.

[4] Crum, *ouvr. cit.*, p. 822, enregistre encore ϫⲁ(ⲛ)ⲥ (F.) et ϭⲁⲛⲥ (A², *Ma*).

Ce redoublement existe uniquement dans le dialecte des *Acta Pauli* [1]. Or il est clair qu'ici il ne peut être question de la chute d'une consonne, puisqu'il s'agit de mots dont les trois radicales sont conservées.

16. On peut énoncer ainsi les conditions du phénomène; toute voyelle accentuée devant ⲛ entravé (suivi de consonne) se redouble. En faisant le relevé de tous les mots où entre une voyelle devant un ⲛ on constate tout de suite que :

A. tous les ⲛ non entravés ne produisent pas le redoublement [2];

B. tous les ⲛ entravés le produisent [3].

Le vocalisme ne permet pas de croire que le redoublement dans cette position soit un fait ancien. En effet dans ce dialecte :

ŏ médial accentué passe à *a* (ⲁ) : ⲥⲟⲛ (S., B.) «frère» : ⲥⲁⲛ (*Acta Pauli*) [4].

ŏŏ médial accentué (en syllabe fermée) se maintient tel quel : ⲧⲟⲟⲧ⸗ (S., A²., A.) = ⲧⲟⲟⲧ⸗ (*Acta Pauli*) [5].

Si donc le redoublement de la voyelle était ancien, le vocalisme ⲟⲟ se serait maintenu, tandis que nous avons ⲁⲁ, cf. ϭⲁⲁⲛⲥ. Le redoublement est donc

[1] C. Schmidt, *Acta Pauli,* Leipzig 1905, p. 16 (nº 13); Leipoldt, *Geschichte der koptischen Literatur,* Leipzig 1907, p. 146, Rösch, *Vorbemerkungen,* p. 8-9, voudraient considérer ce dialecte comme intermédiaire entre le Sahidique et l'Akhmimique. Il n'en est rien. Nous avons réellement affaire à un dialecte spécial doué de caractéristiques propres. Il est aussi ancien que tous les autres dialectes, s'est développé parallèlement à eux et ne constitue à aucun degré une étape chronologique entre deux d'entre eux.

[2] Seule exception apparente : ⲧⲱⲱⲛ (aussi en S.) «lever» «se lever» mais ce mot se rattache à *ṯnỉ* ou à *dwn*. Les autres formes sont : ⲧⲱⲟⲩⲛ (S., A² [*Acta Pauli* 26], B., F.) : ⲧⲱⲛ (Sᵃ, A., A²) ⲧⲱⲛⲉ (A., A²) et ⲧⲱⲟⲩⲛⲟⲩ (B.), d'après Crum, *ouvr. cit.,* p. 445.

[3] Seule exception apparente : ⲟⲩⲱⲛϩ (S., A., A², B., F.) «révéler», «apparaître» mais dans ce mot le ϩ = (*ḥ*) et non (*ḫ*) et cette consonne n'entravait pas; on comparera en Akhmimique la forme ⲛϩⲟⲩⲧ- dans laquelle le ⲟⲩ semble bien dû au ⲛ malgré le ϩ (=) intercalaire. L'infinitif est ⲛⲁϩⲧⲉ (S., A.); le qualificatif ⲛϩⲟⲧ (S.) : ⲛϩⲁⲧ (A., A²), d'après Crum, *Dict.*, p. 486.

[4] ⲥⲁⲛ aussi dans Sᵃ, A., et F., selon Crum, *Dict.,* p. 342.

[5] Les autres formes sont : ⲧⲁⲁⲧ⸗ (F.); ⲧⲟⲧ⸗ (S., A., A², B.); ⲧⲁⲧ⸗ (F.), d'après Crum, *ouvr. cit.,* p. 425.

postérieur au passage de ⲟ à ⲁ, c'est-à-dire qu'il est spécial à ce dialecte et qu'il s'y est développé alors que son individualité propre était déjà constituée.

IV

17. En résumé nous avons constaté deux choses :

1° Des redoublements en apparence identiques ont des causes différentes. Dans un cas on a le résultat de la chute d'une consonne, dans l'autre l'action d'une consonne qui se maintient.

2° Les redoublements datent d'époques très différentes. Il faut se rappeler qu'il y a une chronologie dans le comportement des faits phonétiques, chaque loi particulière ne valant que pour une période déterminée dans un domaine déterminé.



VIII LA DIPHTONGUE COPTE ⲀⲨ (S., B.) DEVENANT Ⲟ EN AKHMIMIQUE

1. Tout ⲁ accentué du Sahidique ou du Bohaïrique a pour correspondant un ⲉ en Akhmimique, en Fayoumique, dans les *Acta Pauli,* dans l'*Evangile de Jean* et dans les écrits de Mani. Toute diphtongue ⲁⲩ des deux dialectes Sahidique et Bohaïrique devrait donc correspondre à ⲉⲩ en Akhmimique et dans les autres dialectes cités plus haut. Nous constatons en effet la réalité de cette correspondance dans les exemples suivants :

ϣⲁⲩ (S.) « fragment » : ϣⲉⲩ (A.)

ϣⲁⲩ (S., B.) « utile » : ϣⲉⲩ (A.)

ⲡⲉϫⲁⲩ (S.) « ils disent » : ⲡⲁϫⲉⲩ (A.)

ⲁⲁⲩ (S.) « ils font » : ⲉⲉⲩⲉ (A.)

2. Mais, dans une longue série de mots, nous avons une correspondance toute différente, à savoir ⲁⲩ ou ⲁⲁⲩ (S., B.) = ⲟ (A.)

ⲙⲁⲁⲩ (S.) « mère » : ⲙⲁⲩ (B.) : ⲙⲉⲩ (F.) : ⲙⲉⲉⲩ (*Acta Pauli*) : ⲙⲉⲉⲩ (*Mani*) = ⲙⲟ

ⲙⲙⲁⲩ (S., B.) « ici » : ⲙⲙⲉⲩ (F.) : ⲙⲙⲉⲩ (*Ev. Jean, Acta Pauli*) : ⲙⲉⲩ (*Mani*) = ⲙⲙⲟ

ⲛⲁⲩ (S., B.) « voir » : ⲛⲉⲩ (F.) : ⲛⲉⲩ (*Ev. Jean, Acta Pauli*) : ⲛⲉⲩ (*Mani*) = ⲛⲟ

ⲛⲁⲩ (S., B.) : « heure » : ⲛⲉⲩ (F.) : ⲛⲉⲩ (*Ev. Jean, Acta Pauli*) : ⲙⲉⲩ (*Mani*) = ⲛⲟ

ⲥⲛⲁⲩ (S., B.) « deux » : ⲥⲛⲉⲩ (F.) : ⲥⲛⲉⲩ (*Ev. Jean, Acta Pauli*) : ⲥⲛⲉⲩ (*Mani*) = ⲥⲛⲟ

ϩⲛⲁⲩ, ϩⲛⲁⲁⲩ (S.) « vase » : ϩⲛⲉⲩ (F.) : ϩⲛⲉⲩ (*Mani*) = ϩⲛⲟ [1]

ⲧⲛⲁⲩ (S.) « quand ? » = ⲧⲛⲟ

ⲕⲛⲁⲁⲩ (S.) « gerbe » : ϫⲛⲁⲩ (B.) : ⲕⲛⲉⲩ (F.) = ⲕⲛⲟ

ϫⲛⲁⲩ (S.) « tarder » : ϭⲛⲁⲩ (B.) = ϫⲛⲟ

3. D'où vient cette différence de traitement en Akhmimique, soit ⲁⲩ = ⲟ, en face de ⲁⲩ = ⲉⲩ ? Notons d'abord que, dans la seconde liste, la correspondance ⲁⲩ = ⲟ ne se rencontre qu'en finale de mot. Or c'est un fait bien connu que, dans la plupart des langues, la syllabe finale d'un mot est sujette à un traitement particulier [2]. Rappelons seulement, en copte :

a) le ⲉ de la désinence féminine, atone dans tous les dialectes, passe à ⲓ en Bohaïrique : ⲥⲱⲛⲉ (S.) « sœur » : ⲥⲱⲛⲓ (B.).

b) le ⲁ final accentué passe à ⲉ dans tous les dialectes. ϩⲣⲉ « ton visage » (féminin) représente **ḥr·ăt,* après chute du *t,* qui découvre le *a* primitif; cf. ϩⲣⲁⲕ « ton visage » (masculin), sur *ḥr* « visage », état absolu : ϩⲟ (*ḥŏ*[*r*]); état pronominal : ϩⲣⲁ⸗ [3].

c) le ⲱ final et le ⲏ final passent régulièrement à ⲟⲩ et à ⲓ en Akhmimique : ϩⲃⲱ (S.) « serpent » ϩⲃⲟⲩ (A.) et ⲥⲙⲏ (S., B., F.) « voix » : ⲥⲙⲉⲓ, ⲥⲙⲓ (A.).

Mais nous avons noté (§ 1) que la diphtongue ⲁⲩ passe normalement à ⲉⲩ dans une série de mots où elle se trouve justement en finale. Cette position n'est donc pas la seule cause du traitement particulier que nous cherchons à expliquer.

4. Dans notre liste de correspondances ⲁⲩ = ⲟ (A.) en finale, tous les exemples rassemblés comportent un ⲙ ou un ⲛ *précédant* cette finale. Il est clair que cette importante modification phonétique trouve là sa source : elle dépend

[1] Cette forme akhmimique ϩⲛⲟ n'est pas rare en Sahidique, dans les œuvres de Shenoudi.

[2] Pour l'Indo-Européen, rappelons les exemples cités par Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes,* 5ᵉ éd., p. 107 et 394.

[3] Maspero, *RT* 18, 1896, p. 53, signale le fait, mais interprète autrement la voyelle ⲉ.

de l'action des nasales *m* ou *n,* mais uniquement en finale. Il doit donc y avoir ici concordance de deux actions, celle exercée par la sonante précédente, et celle résultant de la position en finale. Une action analogue des deux sonantes ⲙ et ⲛ sur une voyelle qui les suit se retrouve dans la loi générale, propre à tous les dialectes sans exception (donc remontant sûrement à la *κοινή*), d'après laquelle tout *ō* (ⲱ) accentué précédé d'un *m* (ⲙ) ou d'un *n* (ⲛ) passe à *ou* (ⲟⲩ) : ⲙⲟⲩⲣ (S., B., F., A.) « lier » (…) pour *ⲙⲱⲣ; ⲙⲉⲕⲙⲟⲩⲕ = « penser à quelque chose » pour *ⲙⲉⲕⲙⲱⲕ⸗ [1]. Cette dernière action est d'ailleurs la même, en fin de mot ou au milieu d'un mot. Au contraire nous n'avons aucune preuve que l'action de ⲙ sur la diphtongue ⲁⲩ se soit exercée en Akhmimique à l'intérieur d'un mot, comme elle se produit en finale [2].

5. Nous sommes donc conduits à formuler la loi suivante : toute diphtongue ⲁⲩ du Sahidique ou du Bohaïrique aboutit à ⲟ en Akhmimique, lorsqu'elle se trouve en finale de mot, et qu'elle est précédée de *m* (ⲙ) ou de *n* (ⲛ).

6. Mais cette loi phonétique, propre à un seul dialecte, l'Akhmimique, semble comporter deux exceptions non négligeables et qui demeurent

[1] Sethe, *Verbum,* t. I, Leipzig 1899, § 43, I; Steindorff, *Gram.,* 2ᵉ éd., § 57; je redonne ses deux exemples. Sethe croyait que le ⲟⲩ était la voyelle primitive et que le ⲙ ou le ⲛ s'étaient bornés à la maintenir, ce ⲟⲩ primitif devenant ⲱ dans toute autre position. Steindorff, dans la 2ᵉ édition de sa grammaire (p. 30), parue en 1904, s'était prononcé en faveur de l'opinion de Sethe. Dans la « remarque » de son paragraphe 57, il écrivait : « ⲟⲩ ist hier der ursprungliche aegypt. Vokal, für den sonst überall ⲱ eingreteten ist und der sich nach ⲙ und ⲛ noch im Koptischen erhalten hat ». Il semble au contraire que, dans son dernier ouvrage, le *Lehrbuch der koptischen Grammatik,* paru en 1951, Steindorff se soit rallié à l'interprétation que nous proposons ici-même. Le passage de ⲱ à ⲟⲩ après nasale est en effet décrit de la manière suivante, (§ 49) : « Nach ⲙ und ⲛ tritt in allen Dialekten für ⲱ > ⲟⲩ ein ». Cette loi est énoncée sous le titre plus général : « Veranderungen der Vokale; a. unter dem *Einfluss* (c'est nous qui soulignons) benachbarter Konsonanten ».

[2] Des pluriels comme ⲥⲛⲉⲩⲁϩ (F.) « les liens (…) »; ⲁⲛⲁⲩϣ (S., B.) « les serments », n'ont pas, jusqu'ici, de formes correspondantes en Akhmimique. D'autre part, dans les formes akhmimiques ⲙⲁⲩⲧ ou ⲛⲁⲩϩ, on a affaire à un vocalisme différent de celui qui nous occupe, car dans ces mots, ⲁⲩ représente une diphtongue *ŏw* (ⲟⲩ) du Sahidique, et non pas *ăw.*

inexpliquées. On trouve en effet les deux correspondances suivantes :

ⲛⲁⲩ (S.) « à eux » = ⲛⲉⲩ (A.).

ⲛⲉⲙⲁⲩ (S.) « avec eux » = ⲛⲉⲙⲉⲩ (A.).

C'est-à-dire que l'on a, dans ces deux cas, la correspondance *régulière* ⲁⲩ (S., B.) = ⲉⲩ (A.), bien que la diphtongue ⲁⲩ soit en finale, et qu'elle soit précédée soit d'un ⲙ soit d'un ⲛ. Comment rendre compte de cette anomalie ?

Il s'agit tout simplement de formes *refaites*, par *analogie de série*. La loi phonétique définie plus haut risquait de faire disparaître, à la troisième personne du pluriel, en Akhmimique, le vocalisme en ⲉ qui s'était généralisé dans la série pronominale. A la suite de : ⲛⲉⲓ̈ « à moi » ; ⲛⲉⲕ « à toi » ; ⲛⲉ « à toi » (féminin) ; ⲛⲉϥ « à lui » ; ⲛⲉⲥ « à elle » ; ⲛⲉⲛ « à nous » ; ⲛⲏⲧⲛⲉ « à vous », on devrait logiquement rencontrer *ⲛⲟ, au lieu de ⲛⲉⲩ « à eux ».

De même, à la suite de ⲛⲉⲙⲉⲓ̈, ⲛⲉⲙⲉⲕ, ⲛⲉⲙⲉ, ⲛⲉⲙⲉϥ, ⲛⲉⲙⲉⲥ, ⲛⲉⲙⲉⲛ, ⲛⲉⲙⲏⲧⲛⲉ, « avec moi », « avec toi » etc., on devrait trouver : *ⲛⲉⲙⲟ, et non ⲛⲉⲙⲉⲩ.

L'analogie a rétabli la régularité de la séquence, en opposition avec la phonétique, laquelle disloquerait cette même séquence. Ajoutons que *ⲛⲟ « à eux » aurait prêté à confusion en Akhmimique avec deux autres mots : ⲛⲟ « voir » = ⲛⲁⲩ (S., B.) ([hieroglyphs]) et ⲛⲟ « heure » = ⲛⲁⲩ (S., B.) ([hieroglyphs]). Peut-être y avait-il là une raison de plus de reconstituer la série pronominale d'après les formes courantes des autres dialectes.

7. Voici donc un fait d'analogie qui nous permet d'expliquer une difficulté d'ordre phonétique. Ce doit être l'occasion pour nous de rappeler que l'analogie a joué en ancien Egyptien un rôle considérable, dont nous ne tenons pas assez compte dans nos étymologies [1]. Il conviendra d'avoir toujours présent à l'esprit cette action possible de l'analogie, dans toutes les circonstances où une loi phonétique nous semblera subir une entorse [2].

[1] Une étude sur l'analogie paraîtra dans la suite (*Morphologie*) du présent ouvrage.

[2] Je rappelle que Sethe avait tenté, à propos du nom de nombre ⲥⲛⲁⲩ (S.) : ⲥⲛⲟ (A.), « deux » d'expliquer la correspondance ⲁⲩ (S., B.) = ⲟ (A.), *ZÄS* 47, 1910, p. 23-24. En gros il pensait que ⲁⲩ, suivant un ⲙ ou un ⲛ, pouvait être un « Ersatz » d'un ⲟⲩ plus

8. Un mot, en Akhmimique, semble tout d'abord présenter la correspondance ⲁⲩ (S., B.) = ⲉⲩ (A.) dans des conditions différentes de celles que nous venons de reconnaître. C'est le substantif ⲙϩⲱ « tombeau » [1], dont les formes, dans les autres dialectes, sont les suivantes :

ⲙϩⲁⲩ, ⲙϩⲁⲁⲩ, ⲙϩⲁⲁⲩⲉ (S.) : ⲉⲙϩⲁϩⲩ (B.) : ⲉⲙϩⲉⲟⲩ (F.) : ⲙϩⲉⲉⲩ (*Ev. de Jean*, II, 38).

Notons tout de suite que ce ⲱ final de l'Akhmimique est anormal et représente forcément un *ŏ*, car un *ō* final primitif (ⲱ) serait passé à ⲟⲩ dans ce dialecte [2], alors que le *ŏ* final, au contraire, se maintient. Cette graphie, dans laquelle un ⲱ remplace un ⲟ, est fréquente en Akhmimique, en finale de mot. Voici quelques exemples [3].

ϩⲛⲱ « vase » ([hieroglyphs]), *Osée*, 8, 8, en face de : ϩⲛⲟ, *Aggée*, 1, 91.

ⲉϩⲱ « trésor », ([hieroglyphs]), *Osée*, 15, 13.

ⲣⲱ « bouche » ([hieroglyphs]), *Nah.*, 3, 12, en face de : ⲣⲟ « porte », *Gespräche Jesu*, 35, 11).

ϩⲱ « visage » ([hieroglyphs]), *1re Epître de Clément*, 5, 24, en face de : ϩⲟ, *ibid.*, 9, 14.

ϩⲧⲱ « cheval » ([hieroglyphs]), *Zach.*, 1, 8 ; 6, 3.

ⲙⲱ « mère » ([hieroglyphs]), *Exode* 2, 8 en face de : ⲙⲟ, *Exode*, 2, 3.

Donc, dans notre mot ⲙϩⲱ, il faut rétablir, à la place de cet ⲱ, le ⲟ final régulier qui correspond normalement à la diphtongue ⲁⲩ des autres dialectes.

ancien. Mais son étymologie ⲛⲁⲩ « voir » < égyptien **nŏwĕt* est sûrement à écarter, car ⲛⲁⲩ doit représenter un *piʿel* vocalisé en *a* (ⲁ) : *nawwtĕ(t)*, comme ⲣⲁϣⲉ « se réjouir » et ϣⲁϥⲉ « enfler » ([hieroglyphs]). Sur ces *piʿels*, voir Lacau, *BIFAO* 52, 1953, p. 7-50 (sera reproduit dans *Morphologie*, VIIe partie).

[1] Je n'en connais qu'un seul exemple dans la *1re épître de Clément* ; cf. Fr. Rösch, *Bruchstücke des ersten Clemensbriefes*, Leipzig 1810, 112, 26.

[2] La règle ne souffre aucune exception.

[3] C'est sur cette finale ⲟ que l'Akhmimique a formé des états construits propres à ce dialecte, tels que ϩⲛⲉⲛⲟⲩⲱⲧϩ (*χωνευμα*), *1re épître de Clément*, p. 68, (7 du manuscrit) formé sur ϩⲛⲟ (A.), comme dans ϩⲧⲉⲙ̅ⲣϣ, ϩⲧⲉⲩⲁⲙⲉ, ϩⲧⲉⲟⲕⲱⲃϣ (*sic*), *Zacharie*, 6, 2, 6, 3 « cheval rouge, noir, blanc » formés sur ϩⲧⲟ. La diphtongue primitive ⲁⲩ n'aurait pas permis la création de semblables états construits.

Mais nous avons vu que la diphtongue ⲁⲩ (S., B.) ne devient ⲟ en Akhmimique que lorsqu'elle est en finale et *précédée* de ⲙ ou de ⲛ. Or ici le *ŏ* rétabli par nous est bien en finale, mais il est précédé, dans l'écriture, d'un ϩ (*ḥ*) qui le sépare, en apparence, d'un ⲙ.

9. En réalité, malgré la présence de ce *ḥ* (ϩ) écrit entre le ⲙ et le ⲟ, il y a contact entre ces deux derniers sons. Un fait de phonétique qui demanderait un examen général c'est l'affaiblissement du (*ḥ*) lequel, ayant perdu de son intensité primitive, est passé au son couvert par (*h*), avant de disparaître pratiquement [(1)]. Les graphies démotiques nous le prouvent surabondamment, dans lesquelles le primitif est très souvent figuré par l'équivalent démotique du signe . En copte, rappelons-nous que les deux valeurs : *ḥ* () et *h* () originellement distinctes sont notées par un seul signe : ϩ. De notre mot lui-même, on connaît l'orthographe suivante en Démotique : , *Rhind*, 157. C'est cette nouvelle valeur du , ou plutôt son affaiblissement, qui ne s'oppose pas à ce que la consonne ⲙ agisse sur la voyelle suivante. Mais l'orthographe, toujours conservatrice, a conservé la lettre, alors que le son était déjà perdu.

10. Voici deux exemples de cette action d'un ⲙ ou d'un ⲛ sur une voyelle qui le suit, bien qu'elle en soit séparée par un (*ḥ*) intercalaire :

a) Le célèbre nom propre *ii m ḥtp*, est transcrit en grec : Ἰμουθης. Le vocalisme était : *i-m-ḥŏtĕp*. Le *ŏ* (ⲱ) du verbe à l'infinitif est passé à ⲟⲩ sous l'influence du *m* précédent, en dépit du *ḥ* intercalaire originel, dont le grec, du reste, n'a pas conservé trace.

b) Le nom de divinité *in-ḥr·t*, *ⲉⲛϩⲟⲩⲣⲉ en copte, dans le nom propre ⲡⲁⲛϩⲟⲩⲣⲉ [(2)], donne, en grec : Ονουρις. Le vocalisme normal *in-ḥŏrĕ(t)* s'est altéré par suite de la même action d'un *n* (ⲛ) s'exerçant sur un *ŏ* (ⲱ) qui devient ⲟⲩ, en dépit de la présence d'un *ḥ* (ϩ) intercalaire.

(1) Notons par exemple que le ϩ est souvent oublié, au début ou à la fin des mots, dans le dialecte akhmimique des *petits prophètes;* voir Malinine, *Coptic Studies in honour of W. E. Crum*, Boston, 1950, p. 368. Il y a métathèse fréquente du signe ϩ, *ibid.*, p. 369. Worrell, *Coptic Sounds*, Cambridge 1934, p. 109-110, note l'omission fréquente du ϩ dans certains manuscrits (Psautier de Berlin, Proverbes de Chicago).

(2) Var. ⲫⲁⲛⲛⲟⲩⲣⲉ cf. G. Heuser, *Die Personennamen der Kopten*, Leipzig 1929, p. 15.

c) Le même phénomène s'observe dans les deux mots coptes ⲧⲁⲛϩⲟⲩⲧ (S.) «croire» et ⲛ̄ϩⲟⲩⲧ- (A.); ⲛ̄ϩⲟⲩⲧ= (A., S.) «croire» (sur ⲛⲁϩⲧⲉ).

11. La différence de vocalisme apparaît nettement dans un autre nom propre où le verbe *ḥtp*, comme dans le nom d'Imouthès, entre en composition. Il s'agit du nom royal Αμενωθης. Dans ce dernier cas, le ω grec de la seconde syllabe correspond à un *ŏ* égyptien, car le verbe est au pseudo-participe (= qualitatif copte), soit *ḥtp·w* (*ḥŏtpĕ*[*w*]), et non à l'infinitif *ḥŏtĕp*. Cette correspondance ⲟ copte = ω grec est d'ailleurs normale. Un *ŏ* égyptien, au contraire, est régulièrement transcrit en grec par un upsilon (υ). Exemples :

ʾbḏ·w «Abydos» (*ĕʾbŏḏ·ĕ*[*w*]), copte : ⲉⲃⲱⲧ; grec : αϐυδος;

Ḥw-t-Ḥr·(w) «Hathor» (*ḥatŏr·ĕ*[*w*]), copte : ϩⲁⲑⲱⲣ (S.), grec : αθυρ;

ⲧⲱⲃⲉ, nom de mois, grec : τυϐι etc.

C'est ce *ō* qui passe normalement à *ou*, transcrit en grec par ου, dans Ιμουθης et dans Ονουρις, et cela sous l'influence de *m* et de *n*. Si l'action de ces deux nasales ne s'exerçait pas, on aurait eu en grec les formes : *Ιμυθης et *Ονυρις.

12. Notons tout de suite que, dans d'autres noms propres de formation analogue, le *ŏ* (copte : ⲱ; grec : υ) subsiste, malgré la présence d'un ⲙ ou d'un ⲛ dont cet *ŏ* est séparé par un *ḥ* (ϩ) :

a) en copte, citons le nom de ville ϯⲙⲉⲛϩⲱⲣ «Damanhour» (*dmi n Ḥr*[·*w*])

b) en grec, les noms de personne ϖινυρις «le chien d'Horus» et σενυρις (ⲥⲉⲛⲩⲣⲓⲥ) «le fils d'Horus» (*s n Hr*[·*w*]) [(1)].

Ici le υ grec correspond à un *ŏ* égyptien, d'où il résulte que celui-ci n'a pas subi l'action du *n* (ⲛ, ν) précédent. Dans ces mots composés, on peut admettre que la préposition *n* (ⲛ̄), n'étant pas liée au mot suivant d'une façon aussi étroite que dans Ιμουθης, n'agissait pas sur la voyelle accentuée. Mais, plus probablement, l'action de la nasale, dans les noms étudiés plus haut, et l'absence d'action de cette même nasale dans les noms énumérés

(1) W. E. Crum, *Coptic Monuments* (*C. G. C.*), Le Caire 1902, Stèle n° 8535, p. 116.

il y a un instant doivent s'expliquer par le fait qu'il s'agit de mots composés qui ne sont pas contemporains. Ιμουθης et Ονουρις sont des noms anciens; ils ont été formés à une époque où la loi phonétique « ó précédé de *m* ou de *n* passe à *ou* » était encore valable. Les autres noms, qui sont plus récents, ont été composés à un moment où cette loi n'agissait plus. Ce que nous appelons « loi phonétique », c'est une relation qui n'est valable que pour un temps déterminé, dans un espace déterminé [1].

13. Le mot ⲙϩⲁⲁⲩ (S.) « tombe » = *ⲙϩⲟ (A.), que nous avons cité aux § 8 et 9, mérite lui-même un examen plus approfondi. Dans les textes hiéroglyphiques, nous rencontrons son prototype sous la forme [hiéroglyphes] [2], soit : *mʿḥʿ·t*. C'est un dérivé en *m* préfixe sur le radical *ʿḥʿ* « être dressé », « être debout », et il ne peut désigner qu'un tombeau développé en hauteur, par opposition à la tombe souterraine *iz* ([hiéroglyphes]) ou à la pyramide *mr* ([hiéroglyphes]) [3]. Une seconde graphie : [hiéroglyphes] *miḥʿ·t* correspond à une époque où le premier [hiéroglyphe], précédant un [hiéroglyphe], était passé à *i*, selon une règle connue [4]. Mais, en copte nous sommes en présence d'une forme féminine différente : ⲉⲙϩⲁⲩ, laquelle implique l'existence d'un suffixe *-w·t* qu'aucune graphie hiéroglyphique ne nous avait dénoncé. Elle correspond à **mḥaʿwĕ(t)* [5]; le [hiéroglyphe] en contact direct avec le *w* après l'accent est tombé, entraînant le redoublement de la voyelle accentuée, et ce contact direct ancien a lui-même préservé le *w* (ⲩ). On a, en Sahidique, dans des manuscrits plus anciens, la forme ⲙϩⲁⲁⲩⲉ [6], qui garde encore la finale atone (ⲉ) du féminin, laquelle disparaîtra plus tard, comme dans le mot ⲙⲁⲁⲩ (S.) « mère »

[1] Le mode de composition des mots composés varie avec leur date. Dans νεφθυς = *nb·t ḥw·t* + *s* « Nephthys », nom de divinité très ancien, le *t* du premier élément, atone, est encore lié au *ḥ* initial du second élément, accentué. Dans ⲥϩⲓⲙⲉ = *z·t-ḥim·t* « femme », le *t* du premier élément *z·t*, atone, est tombé au contraire devant le *ḥ* de *ḥim·t*, accentué.

[2] *Wb.*, II, 49 et *Belegstellen*, II, 74.

[3] Les auteurs du *Wörterbuch*, II, 49, ont rapproché ces trois mots pour en souligner les significations différentes.

[4] Cf. Devaud, *Sphinx* [12], 1909, p. 107; [13], 1910, p. 153; Lacau, *RT* 35, 1913, p. 62, n. 5.

[5] L'adjonction du suffixe a déplacé l'accent; les mots en *m-* préfixe ont normalement l'accent sur la première syllabe.

[6] *Luc* 23, 53, 54; 24, 2, 9; c'est un même manuscrit de Rome.

< **maʾw·e(t)*. Le substantif ⲙϩⲁⲁⲩ (S.) « tombe », est d'ailleurs devenu un mot masculin; en copte, les changements de genre ne sont pas rares.

14. Ce suffixe *-w·t* ([hiéroglyphes]), encore une fois, non noté dans les graphies hiéroglyphiques du mot ⲙϩⲁⲁⲩ, est intéressant parce que, dans le cas présent, il s'attache directement à la dernière consonne du mot, sans voyelle intermédiaire, comme nous en trouvons dans les exemples les plus connus des mots présentant ce suffixe, soit :

a) pour la série vocalisée en *é* final (ⲏ) : 1 2 3*éwĕ(t)*; ⲣⲙⲉⲓⲏ (S.) « larmes » = [hiéroglyphes], *ĕrmi̯é·wĕ(t)* > *ĕrmi̯é*, après chute du *w* intervocalique et de la finale atone;

b) pour la série vocalisée en *ó* final (ⲱ) : 1 2 3*ówĕ(t)*; ϣⲛ̄ⲧⲱ (S.) « pagne » = [hiéroglyphes] *šndó·wĕ(t)* > *šendó*.

Le mot ⲙϩⲁⲁⲩ « tombe » nous montre qu'il existait un autre équilibre phonétique des dérivés à suffixe *-w·t*, dans lequel il y a contact direct avec la dernière radicale. C'est ce même suffixe et ce même équilibre que nous rencontrons dans le substantif ⲣⲁⲥⲟⲩ (S.) : ⲣⲁⲥⲟⲩⲓ (B.) « songe » = [hiéroglyphes] dérivé de l'une des formes du verbe **ris* « veiller » dans lesquelles le *yod* médial intervocalique ne subsistait plus. De ce verbe, nous connaissons deux qualitatifs : ⲣⲟⲉⲓⲥ (= *rŏi̯s·ĕ[w]*) et ⲣⲏⲥ (< **réi̯ĕs*). L'infinitif régulier *ⲣⲱⲥ (= **rói̯ĕs*) a disparu. Dans les aboutissements coptes de [hiéroglyphes], le *e* final atone du féminin ne s'est conservé qu'en Bohaïrique (ⲣⲁⲥⲟⲩⲓ) et en Akhmimique² (ⲣⲉⲥⲟⲩⲉ).

15. Cette correspondance ⲁⲩ (S., B.) = ⲟ (A.) serait, malgré tout, d'un intérêt secondaire, si elle ne nous offrait un bel exemple de deux faits que nous avons tendance à méconnaître :

1° la complexité et l'enchevêtrement des données vocaliques de l'Egyptien ancien, que met en lumière l'étude comparée des dialectes coptes.

2° l'action de l'analogie, qui contrarie si souvent l'action normale des lois phonétiques.

IX LES VOYELLES *ε* ET *ο* DANS LES TRANSCRIPTIONS GRECQUES DE MOTS ÉGYPTIENS

1. Dans les noms propres égyptiens transcrits en grec, on constate qu'un même mot peut comporter en *syllabe atone* soit un *ε* soit un *ο*, exactement dans les mêmes conditions [1]; on a par exemple :

οσορᾶπις en face de *οσεραπις*
σοκνοπαῖος en face de *σοκνεπαιος* etc.

On a hésité sur la signification de cette équivalence anormale.

2. Notons d'abord qu'il ne peut s'agir d'une correspondance *dialectale* égyptienne. Dans les doublets *πετοϐασῖις* = *πετοϐεσῖις*, on a affaire à une forme dialectale : le *α* = *ε* suivant le dialecte; il s'agit là, d'ailleurs, de voyelle accentuée. Au contraire, l'équivalence *ε* = *ο* entre deux dialectes est inconnue en copte, en syllabe accentuée ou en syllabe atone.

A) Steindorff [2] pense que, dans un nom comme ⲧⲣⲟⲙⲛⲁⲧⲣⲓⲡⲉ = *ἀπὸ Τριφίου* [3] on a affaire à un double accent; le *ο* serait la forme ancienne dans la syllabe portant l'accent secondaire; ensuite, le mot n'aurait plus qu'un accent et le *ο* passerait à *ε*.

B) Sethe, dans son Verbum (1 § 3 E) [4] pense que le *ο* est dû à l'assimilation à distance d'un *ε* primitif à un *o* ou un *ou* voisins, par ex. dans :

οσοραπις plus fréquent que *οσεραπις*
ομϐοι = copte ⲙ̄ⲃⲱ
κοπῖος = copte ⲕⲉⲃⲧⲱ

[1] Mayser, *Gram. der griech. Papyri,* I, 95.
[2] *ZÄS* 28, 1890, p. 50 et 52.
[3] Ce nom sur une étiquette de momie d'Akhmîm.
[4] Sethe revient sur ce point dans *ZDMG,* 77, p. 182.

C) Spiegelberg [1] admet lui aussi, comme Steindorff, que les formes en *ο* sont plus anciennes que les formes en *ε*. Le mot composé aurait eu d'abord deux accents. L'accent secondaire serait sur *ο*. La syllabe serait ensuite devenue atone et le *ο* serait passé à *ε*. Il cite :

σοντωους = *σεντοους*
τμοσιως = *τμεσιως*
ψενοντηρις = *ψενεντηρις*

D) Ranke [2] reprend l'idée de Spiegelberg et cherche à l'appuyer par les transcriptions cunéiformes de noms égyptiens.

E) Sethe [3], au contraire, pense que la syllabe secondaire était atone dès le Nouvel Empire et que la voyelle primitive était un *ε*. Il renvoie à l'explication qu'il a donnée dans Verbum 1 § 3 E, voir plus haut B.

F) Sethe [4] rappelle à nouveau son explication du *ο* dû à une assimilation vocalique (voir B); cela, à propos du nom divin *ονουρις*, qui a la forme *ενουρις* dans le composé *μ▨ενουρις*. Il renvoie à Verbum 1 § 3.

3. Nous avons vu qu'il ne s'agissait pas d'un doublet dialectal (§ 2). Il ne s'agit pas non plus d'une question de *date* : dans des documents contemporains, et parfois dans un *même* document, on trouve la double correspondance *ο* ou *ε* dans un même nom propre.

4. L'influence à distance d'une voyelle accentuée de même timbre peut certainement avoir eu une influence, comme le pense Sethe. La forme en *ο*, par exemple, en syllabe atone est beaucoup plus fréquente que la forme en *ε* (c'est une question de statistique) dans les mots contenant à côté de la syllabe atone un *ο* ou un *ου* accentué. Par exemple, *οσοραπις* est bien plus fréquent que *οσεραπις*.

(1) *Aeg. und Griechische Eigennamen* p. 24-25. *Demotische Studien* I, p. 24 ; *Rec. de Trav.* 26, 1904, p. 55 et note 5.
(2) Ranke, *Keils. Mat.* (1910), p. 78.
(3) Sethe, *ZÄS* 49, 1911, p. 27 et note 2.
(4) Sethe dans *Nachrichten von der Kön. Ges. der Wiss. zu Göttingen,* 1919, p. 151.

5. Mais si la présence de cette voyelle *ο* ou *ου* accentuée a pu agir sur la voyelle atone, ce n'est nullement la seule cause de la coloration en *ο* de la voyelle atone voisine. Nous avons, en effet, une belle série de noms propres se présentant sous cette double forme avec *ε* ou *ο* atone, et qui ne contiennent, en syllabe accentuée voisine, aucun *ο*, *ω* ou *ου* ayant pu avoir une action sur la voyelle atone. En voici une liste [1] :

νεφορσατι	en face de	[*νεφ*]*ερσαιτι* [2]
νεφορσης	—	*νεφερσης*
χεσορταιος	—	*χεσερταιος*
τομσαις	—	*θεμσαις* [3]
πανομιευς	—	*φανεμιευς*
πανεφρομμις	—	*πανεφρεμμις*
σενοντηρ	—	*σενεντηρις*
τατενοντηρις	—	*τετενεντηρις*

Notons *νεφορσουχου* à côté de *νεφερσουχιν* sur un même papyrus [4].

6. Cette hésitation dans la notation de la voyelle atone pourrait peut-être tenir à la nature de la consonne terminant cette syllabe atone. Notons que, dans les exemples précédents, toutes nos doubles formes en *ε* ou *ο* se trouvent dans des syllabes terminées par un *μ*, un *ν* ou un *ρ* [5]. On sait assez que ces trois sonantes ont eu une action et un traitement phonétique très particuliers. Je pose seulement la question. Mon dépouillement des formes est tout à fait incomplet et provisoire et la double forme *ε*, *ο* se rencontre devant d'autres consonnes. Je citerai seulement *τοπαις* pour **τεπαις*. Mais, de même que les voyelles *ο*, *ω*, *ου* accentuées ont pu agir sur la voyelle atone voisine, de même les sonantes *m*, *n*, *r* ont pu agir sur la voyelle atone qui les précédait.

(1) Tous ces exemples sont pris dans le répertoire de Preizigke, où l'on trouvera les références.
(2) N. Reich, *Sphinx* [14], 1911, p. 5.
(3) Dans un même document = *Sphinx* [14], 1911, p. 22-23. Est-ce la même main?
(4) Jouguet-Lefebvre, *Pap. de Magdola,* 23.
(5) Ajoutons *τρομτριφις*, *τρομπαιβειτ* (*Revue Egypt.* 7, 35), deux noms de femmes en face de *τρεμτωτης*, *τρεμενυρις*, Spiegelberg, *ZÄS* 54, p. 109.

7. Mais il reste que ces deux actions possibles ne rendent nullement compte de la *coexistence* des deux formes. Elles ne constituent pas une loi phonétique, puisqu'il s'agit d'un traitement de deux voyelles dans des conditions identiques et dans un même dialecte.

Une autre explication, plus simple, est aussi, je pense, plus vraisemblable [1]. Il s'agit d'un simple essai orthographique employé par les scribes de langue grecque pour figurer une voyelle égyptienne qui leur manquait, mais dont le timbre était voisin à la fois du *ε* et du *ο* grecs.

8. Il est clair que la transcription en grec des mots égyptiens (soit dans les noms propres, soit dans les substantifs courants) ne doit pas être considérée par nous comme un décalque précis et méthodique. Nous ne pouvons pas prendre cette transcription, c'est le cas de le dire, au pied de la lettre. Les Grecs se sont servis de leur seul alphabet, sans aucune modification, pour figurer l'ensemble des sons égyptiens, dont beaucoup pourtant manquaient dans leur langue et par conséquent dans leur alphabet. Ils n'ont pas inventé de signes nouveaux pour noter ces valeurs nouvelles, mais ils se sont simplement servis, dans leur alphabet, de la lettre la plus voisine comme sonorité de la lettre égyptienne à transcrire.

Le tableau de ces correspondances, même pris tel quel, est d'ailleurs extrêmement précieux pour nous faire comprendre le vocalisme égyptien, que les hiéroglyphes ne notaient pas. Mais il s'agit d'interpréter ces correspondances. Il en est de même, d'ailleurs, pour le consonantisme. Les résultats que Spiegelberg a obtenus dans cet ordre de recherche sont de première importance, mais ce domaine nous réserve encore bien des surprises intéressantes.

9. Les Egyptiens, quand ils ont adopté l'alphabet grec, ont été plus logiques que les Grecs. Le problème était d'ailleurs, pour eux, tout différent. Les Coptes renonçaient à un système d'écriture compliqué, les hiéroglyphes, pour en emprunter un autre : il fallait bien que ce nouveau système pût

[1] Je renvoie à ce que j'avais dit dans « *Un graffito égyptien d'Abydos*», dans les *Etudes de Papyrologie*, II, 1934, p. 231.

représenter tous les sons de la langue. Aussi ont-ils ajouté à l'alphabet grec, pris comme base, sept caractères nouveaux empruntés à leur écriture cursive nationale, le démotique. Ces sept caractères représentaient des sons que l'alphabet grec ne comportait pas : ϣ, ϥ, ϧ, ϩ, ϫ, ϭ, ϯ.

Les Grecs, au contraire, étaient en face d'un autre problème : il s'agissait de transcrire dans leur propre alphabet, qu'ils ont conservé tel quel, les mots égyptiens dont ils avaient besoin (entre autres les noms propres), lesquels comportaient des sons étrangers ou grec. Ces sons étrangers, ils n'ont pu les représenter avec leurs lettres que d'une façon approximative, puisqu'ils n'ont pas ajouté de lettres nouvelles à leur alphabet.

10. Se servir d'un système d'écriture défini et traditionnel, donc respectable, pour représenter un système de sons plus complexe ; c'est le problème qui se pose actuellement quand une langue veut écrire avec son propre alphabet des sons étrangers à cet alphabet. On n'y parvient que par des à peu près, plus ou moins exacts et plus ou moins ingénieux.

C'est le problème qui s'est posé en France quand on a voulu représenter à l'aide du seul alphabet latin (c'était là une donnée que l'on tenait à respecter) [1] la nouvelle langue, le *français* résultant de la transformation phonétique du latin.

Voici un exemple tout à fait comparable à ce qui s'est passé entre l'égyptien et le grec. Pour représenter un son nouveau du français, une voyelle, le e atone qui vraisemblablement correspondait à notre e muet ou neutre, on n'avait pas d'équivalent dans l'alphabet traditionnel du latin, car cette langue ignorait cette voyelle. Nos scribes ont fait comme les Grecs en face de l'égyptien, ils ont hésité, ils se sont servis tantôt du a, tantôt du o, tantôt du e latin (le e latin valait é et non e) et cela dans un même mot employé dans un même document. Dans le Serment de Strasbourg, par exemple, notre plus ancien texte français, on voit nettement qu'on s'est tiré d'affaire par une assez médiocre approximation. Nyrop, dans sa grammaire, le rappelle clairement (1 § 249). La voyelle d'appui est notée indifféremment par *e*, *o* ou *a* : « à côté de *fradre, altre, Karle,* on trouve *poblo, nostro, Karlo* et *fradra,*

[1] Fidélité qui pèse toujours sur notre orthographe actuelle, ne l'oublions pas. Nous avons beaucoup de sons sans figuration propre et plusieurs images pour un même son.

sendra, ce qui montre la difficulté que trouve le scribe à représenter graphiquement ce son nouveau, inconnu du latin, et qui était probablement la voyelle neutre e».

11. C'est exactement, je pense, ce que nous constatons dans nos mots égyptiens écrits en lettres grecques. On note tantôt par *ο*, tantôt par *ε* (qui valait é) une voyelle égyptienne qui pouvait être assez semblable à l'e français (dit *muet* par une appellation étrange). C'est là un simple artifice de scribe qui respecte comme il peut son alphabet, instrument traditionnel pour lui de la représentation de tous les sons.

12. Il s'agit là, semble-t-il, d'un détail. Mais il n'y a pas de détail insignifiant en linguistique : toute anomalie apparente, si petite soit-elle, exige une explication.

Les correspondances entre *grec* et *égyptien* devront être précisées, au plus grand bénéfice de la phonétique égyptienne. Pour le vocalisme égyptien, cela est trop clair, puisqu'ils n'ont pas voulu représenter les voyelles dans leur système d'écriture. Pour leur consonantisme, cela est tout aussi vrai, bien qu'ils aient eu une assez bonne représentation des consonnes. Mais il n'y a pas un seul système d'écriture, dans aucune langue, qui soit une image vraiment fidèle de la phonétique de cette langue; ce qui a du moins pour résultat d'exercer la sagacité des phonéticiens.

TABLE DES MATIÈRES

Achevé d'imprimer
le 18 Déc. 1970 sur les presses de
l'Institut français d'Archéologie
orientale du Caire
B. Psiroukis étant maître imprimeur

ifao

426

Imprimé en R.A.U.

P. LACAU. – ÉTUDES D'ÉGYPTOLOGIE, I. PHONÉTIQUE